

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES

L'ÉTERNEL MARI

Pièce en 2 actes et 6 tableaux

d'après **DOSTOIEWSKI**

Adaptation de **Jacques MAUCLAIR**

★

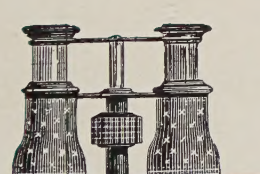
THÉATRE LA BRUYÈRE

MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK

Comédie en trois actes

de **Germaine LEFRANCQ**

★



La chronique dramatique

d'André CAMP

JEAN COLIN

Nº 118 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



VELTCHANINOV (Philipe Grenier) :
Est-il possible que vous soyez Pavel Pavlovitch Troussotsky ?



LOBOV (Jean Allain) :
Vous plairait-il d'acquiescer à ma proposition ?

QUELQUES SCÈNES DE « L'ÉTERNEL MARI »

(Photos BERNAND)



MARIA (Geneviève Tourelli) :
Je me pendrai à cause de toi, je me pendrai.



PAVEL (Jacques Mauclair) :
Tout à coup, Natalia Vassilievna est entrée.

STUDIO DES
CHAMPS-ÉLYSÉES

Pièce en 2 actes
et 6 tableaux
D'après DOSTOIEWSKY

Adaptation
de Jacques MAUCLAIR

Décors de René ALLIO

Musique de Pauline CAMPICHE

Mise en scène
de Jacques MAUCLAIR

L'ÉTERNEL MARI

DISTRIBUTION

Pavel PAVLOVITCH	Jacques MAUCLAIR
VELTCHANINOV	Philippe GRENIER
MARIA	Geneviève TOURELLI
LOBOV	Jean ALLAIN

*

Représentée pour la première fois le 7 avril 1952, à la Gaîté-Montparnasse, la pièce vient d'être reprise (18 octobre 1955) au Studio des Champs-Elysées

DOSTOÏEWSKY

Fédor Dostoïewsky est né à Moscou le 30 octobre 1821, mort le 9 février 1881.

Il a écrit de 1844 à 1880 une vingtaine de romans et nouvelles parmi lesquels :

1844 — *Les Pauvres Gens.*
1848 — *La Femme, Les Etapes de la Folie.*
1859-1862 — *Souvenirs de la Maison des Morts.*
1864 — *L'Esprit Souterrain.*
1848-1867 — *Le Joueur.*
1866 — *Crime et Châtiment.*
1868 — *L'Idiot.*
1870-1873 — *Les Possédés.*
1876-1877 — *Le Journal d'un Ecrivain.*
1870-1880 — *Les Frères Karamazov.*

Son père exerçait les fonctions peu prestigieuses et rémunératrices de médecin fonctionnaire à l'hôpital des Pauvres. C'était un homme dur et brutal que le jeune Fédia n'aima guère. Alla-t-il jusqu'à souhaiter sa mort ? Celle-ci pourtant l'impressionna beaucoup. C'est qu'elle fut atroce. Petit propriétaire rural, le père Dostoïewsky fut assommé par ses serfs qui le haïssaient. Mais Fédia conserva toujours, par contre, de sa mère un souvenir tendrement adorateur. Cette femme douce et transparente fut pour lui la seule lumière à illuminer son enfance avec peut-être l'amitié de son frère aîné qui ne fut cependant pas sans vicissitudes.

A dix-sept ans, Fédor Dostoïewsky était :

« Un garçon plutôt trapu. Son visage arrondi, au nez légèrement retroussé, avait malgré les taches de rousseur, un teint plombé, maladif, les cheveux d'un châtain clair découvraient, coupés de près, un front très haut au modelé tourmenté, il avait les lèvres un peu grosses, sous les sourcils rares, le regard des yeux gris, assez petits, avait une fixité étrange, une expression absorbée ; sa démarche était saccadée — et toute sa silhouette jurait avec l'uniforme et la prestance militaire. »

(A. Levinson.)

Le jeune homme avait en effet préparé, sans grande conviction du reste, une carrière militaire dans le génie. A vingt ans, il fut nommé officier. Mais l'armée lui laissait le loisir de lire avec abondance et passion. Fervent admirateur de Gogol et Pouchkine, il fut aussi l'ami et le collaborateur de Bjelinski. Sa vie était alors assez libre et aventureuse. Il eut l'imprudence de se mêler, moins semble-t-il par conviction politique précise que par sentimentalité sociale, au complot Petrachewsky.
Arrêté en 1849, condamné à mort, sa peine fut commuée *in extremis* en déportation dans les bagnes de Sibérie. Certains font remonter à cette époque ses premières crises d'épilepsie.

Cependant, Dostoïewsky avait déjà acquis une notoriété littéraire avec la publication des *Pauvres Gens* (1844). Le tzar le grâcia après quatre ans de bagne. Il revint à Saint-Pétersbourg, en 1859, marié à une veuve pauvre, mère d'un enfant, et, s'ils vécurent peu ensemble, Dostoïewsky prit pourtant toujours soin d'elle et de son fils. Elle mourut sept ans plus tard de phtisie. Fédor se remaria à Anna qui devait lui survivre. Anna fut, elle, l'épouse, veillant sur les intérêts du ménage (elle fonda une petite agence de librairie). Ils eurent deux enfants. Mais son plus grand amour, le plus tumultueux, semble avoir été pour Pauline Sousslova qu'il poursuivit jusqu'à Paris.

Cependant, la gloire littéraire de Dostoïewsky grandissait avec la publication de ses nouveaux romans. Ses besoins d'argent aussi, car il en perdait beaucoup au jeu. Il ne semble pourtant pas qu'il écrivit jamais sous la pression directe et exclusive de ses éditeurs. Il pourra dire à la fin de sa vie :
« Je n'ai jamais imaginé un sujet pour de l'argent, pour satisfaire à l'obligation une fois acceptée d'écrire pour un terme fixé d'avance. Je me suis toujours engagé — et vendu à l'avance — quand j'avais déjà mon sujet en tête, que je voulais réellement écrire et que je trouvais nécessaire d'écrire. »

Mais il ne cessera pas d'être torturé par le souci de la perfection littéraire. Chaque fois qu'il le peut, dans presque toutes ses lettres, il exprime une grande angoisse de l'imperfection de son travail :

« Ce qui me tourmente beaucoup, c'est que, si j'écrivais le roman à l'avance durant une année, et puis deux ou trois mois pour copier et corriger, ce serait autre chose, j'en réponds. »

L'ÉTERNEL MARI

PREMIER ACTE

PREMIER TABLEAU

Une chambre meublée assez luxueuse. C'est la nuit. Une faible lueur venant de la rue par la fenêtre éclaire la pièce. Une horloge lointaine sonne trois heures.

La porte s'ouvre brusquement. Entre Veltchaninov, sa cape sur les épaules, essoufflé, inquiet. Il allume sa lampe, va regarder par la fenêtre comme s'il cherchait à distinguer quelqu'un dans la rue. Haletant, il commence à se déshabiller et à passer sa robe de chambre. Le tintement proche d'une pendule le fait sursauter.

VELTCHANINOV. — Qu'est-ce que c'est ? On a sonné. On a sonné. C'est lui.

On a sonné. (*Il va à la porte.*) Qui est là ? (*Plus fort.*) Qui est là ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

(*Il ouvre la porte nerveusement, voit qu'il n'y a personne derrière et la repousse, accablé.*)

Malade. La fièvre, peut-être ; un peu d'eau. (*Il se verse un verre qu'il boit.*) Il faut que je songe sérieusement à me reposer. (*Il s'allonge sur son lit sans éteindre la lampe.*) Dormir... dormir.

(*On sonne.*)

Cette fois...

(*Il court vers la porte et l'ouvre. Pavel Pavlovitch est là*).

PAVEL. — J'ai certainement le plaisir de parler à Alexeï Ivanovitch ?

VELTCHANINOV. — Est-il possible que vous soyez Pavel Pavlovitch Troussotski ?

PAVEL. — Nous nous sommes connus il y a neuf ans de cela, à Voronej et... si vous me permettez de vous le rappeler... nous étions amis.

VELTCHANINOV. — Oui... C'est possible..., mais je vous ferai remarquer qu'il est trois heures du matin.

PAVEL. — Trois heures... (*Il regarde sa montre.*) Exactement trois heures. Excusez-moi, Alexeï Ivanovitch. J'aurais dû y penser avant d'entrer. Je suis confus, je reviendrai, je m'expliquerai une autre fois.

VELTCHANINOV. — Ah non ! Si l'on doit s'expliquer, que ce soit immédiatement.

(*Il va fermer la porte. Un silence.*)

Eh bien ! il est évident que vous n'êtes ni une chimère, ni un rêve. Etes-vous venu ici jouer les fantômes ? Expliquez-vous, mon petit père.

(*Il lui montre une chaise. Pavel s'assied en souriant.*)

PAVEL. — Si je ne me trompe pas, vous êtes surtout étonné que je sois venu à une telle heure et dans des circonstances si singulières. Me rappelant le passé et comment nous nous sommes quittés, il me semble aussi très étrange maintenant... Et d'ailleurs je n'avais même pas l'intention d'entrer. C'est bien par hasard...

VELTCHANINOV. — Comment, par hasard ? Vous me suivez depuis trois jours, vous m'espionnez.

PAVEL. — Ah ! vous avez vu. Alors si c'est ainsi... Je suis ici depuis trois semaines, pour mes affaires. Mais ce n'est pas non plus de cela qu'il s'agit. Le principal, si vous voulez, est que je flâne un peu, et il semble que je fais exprès traîner mon affaire. J'erre comme si j'avais perdu mon but et je suis même heureux de l'avoir perdu ; dans l'état d'esprit où je suis...

VELTCHANINOV. — Dans quel état d'esprit ?

PAVEL, *lui ayant montré son chapeau orné d'un crêpe noir.* — Oui, voilà dans quel état d'esprit...

VELTCHANINOV, *bouleversé.* — Est-ce possible? Natalia Vassilievna...

PAVEL. — Oui, elle. Natalia Vassilievna. En mars dernier... La phtisie et presque subitement, en deux, trois mois. Et moi je suis là, comme vous le voyez. (*Très ému, il écarte les bras et hoche la tête, tenant à la main son chapeau.*)

VELTCHANINOV. — Est-ce possible ? Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu immédiatement pour m'annoncer cette chose ?

PAVEL. — Je vous remercie de votre sympathie, je la vois et l'apprécie, malgré...

VELTCHANINOV. — Malgré ?...

PAVEL. — Malgré... tant d'années de séparation. Vous avez immédiatement pris part à mon chagrin. Vous m'avez témoigné une telle compassion qu'il est naturel que j'éprouve pour vous de la reconnaissance. C'est seulement cela que je voulais vous dire. Non que je doute de mes amis. Je peux ici

même en trouver de très sincères, ne serait-ce que Stépane Mikhaïlovitch Bagaoutov, mais depuis nos relations, je dirai même notre amitié, car je m'en souviens avec gratitude, neuf ans se sont passés, Alexeï Ivanovitch... Je suis, je vous le répète, dans un tel état d'esprit... Et tellement brisé moralement depuis le mois de mars...

VELTCHANINOV. — Attendez... Vous ne fumez pas ?

PAVEL. — Mais vous savez bien que du temps de Natalia Vassilievna...

VETCHANINOV. — Mais oui, mais oui, mais depuis le mois de mars...

PAVEL. — Une petite cigarette, si vous voulez.

VELTCHANINOV. — Tenez, fumez et continuez, continuez, vous m'avez terriblement...

PAVEL. — Mais vous-même, dans quelle agitation êtes-vous... Etes-vous en bonne santé ?

VELTCHANINOV. — Au diable ma santé. Continuez.

PAVEL, *souriant.* — Mais continuer quoi ? Imaginez d'abord un homme brisé, un homme qui, après vingt ans de mariage, aurait changé totalement d'existence. Un homme qui erre par les rues poussiéreuses, sans but précis, comme dans une steppe et qui trouve dans l'oubli de soi-même une certaine volupté. Il est donc naturel, après cela que si je rencontre un véritable ami je l'évite exprès. Mais parfois aussi, on se souvient, et on éprouve un tel désir de revoir n'importe quel témoin et compagnon de ce passé si proche qu'on n'hésite pas à troubler son sommeil à trois heures du matin.

VELTCHANINOV. — Mais comment ? Que voulez-vous dire ?

PAVEL. — Oui, je m'exprime étrangement.

VELTCHANINOV. — Et... vous ne plaisantez pas ?

PAVEL. — Plaisanter ! Au moment même où je vous annonce...

VELTCHANINOV. — Ah ! taisez-vous là-dessus, je vous en prie.

(*Il se lève et marche dans la chambre, puis reste immobile devant la fenêtre. Pavel fait mine de se lever.*)

Restez assis. Comme vous avez changé. Terriblement changé. Formidablement changé. On dirait un autre homme.

PAVEL. — Rien d'étonnant. Neuf années...

VELTCHANINOV. — Non, non, non, ce ne sont pas les années, c'est autre chose.

PAVEL, *souriant.* — Comment cela ?

VETCHANINOV. — Eh bien, autrefois, il y avait un Pavel Pavlovitch posé, décent, un monsieur, et maintenant...

PAVEL. — Ah ! mon très cher, mon très estimable Alexeï Ivanovitch, qu'est-ce que cela peut nous faire ? Nous ne sommes pas dans le grand monde en ce moment. Nous sommes deux très anciens, deux très sincères ex-amis, nous évoquons ensemble cette amitié très chère qui nous unissait et dont la défunte était le plus précieux chaînon.

VELTCHANINOV, *bas.* — Canaille...

PAVEL. — Vous rappelez-vous ? Vous rappelez-vous ? Nos promenades à la campagne, nos soirées et nos sauteries et les petits jeux chez Son Excellence le très hospitalier Semione Semionovitch ? Et le soir, nos lectures à trois ? Et notre première rencontre lorsque vous êtes venus chez moi un matin vous renseigner au sujet d'une affaire ? Vous avez même commencé par vous fâcher, mais tout à coup Natalia Vassilievna est entrée et, dix minutes plus tard, vous étiez déjà l'ami très sincère de notre maison. Cela dura toute une année ; exactement comme dans la *Provinciale,* la pièce de M. Tourgueniev...

VELTCHANINOV. — Je n'ai jamais pensé à la Provinciale, et jamais avant vous ne glapissiez ainsi, et vous ne parliez pas sur ce ton qui n'est pas le vôtre. Pourquoi cela ?

PAVEL. — En effet, avant, le plus souvent, je me taisais, j'écoutais parler la défunte. Vous vous rappelez comment elle parlait, avec quel esprit ? Et justement à propos de Stoupendiev...

VELTCHANINOV. — De quel Stoupendiev ? Le diable vous emporte...

PAVEL, *suave.* — Stoupendiev, c'est un personnage de théâtre, « le mari » dans la *Provinciale.* Mais cela se rapporte à une autre scène de nos beaux, de nos précieux souvenirs ; c'est déjà après votre départ, lorsque Stepane Mikhaïlovitch Bagaoutov nous honora de son amitié, exactement comme vous, mais pour cinq bonnes années.

VETCHANINOV, *stupéfait.* — Bagaoutov ? Qui est-ce Quel Bagaoutov ?

PAVEL, *suave.* — Bagaoutov, Stepane Mikhaïlovitch qui nous a honorés de son amitié juste un an après vous... et exactement comme vous...

VELTCHANINOV. — Ah mon Dieu ! mais je le sais. Bagaoutov. Son service l'avait appelé dans votre ville...

PAVEL, *avec élan.* — Oui, oui. Il était attaché au gouverneur. Un jeune homme des plus élégants, de la plus haute société de Pétersbourg.

VELTCHANINOV. — Oui, oui, je vois. Alors, lui aussi...

PAVEL, *avec enthousiasme.* — Et lui aussi. Et lui aussi. Et lui aussi. Et c'est alors que nous avons joué *La Provinciale* sur la scène de Son Excellence le très hospitalier Semione Semionovitch. Stepane Mikhaïlovitch jouait le Comte, moi « le mari » et la défunte la Provinciale. Mais sur les instances de la défunte on m'a retiré le rôle. Je n'ai donc pas joué « le mari », il paraît que j'en étais incapable.

VELTCHANINOV. — Mais diable. Qu'avez-vous de commun avec Stoupendiev ? Vous êtes avant tout Pavel Pavlovitch Troussotski et non Stoupendiev. Mais permettez, ce Bagaoutov est à Pétersbourg, je l'ai vu. Pourquoi n'allez-vous pas lui rendre visite ?

PAVEL. — Chaque jour que Dieu nous donne, j'y vais. On ne me reçoit pas. Il est malade. Ah ! Alexeï Ivanovitch, dans l'état où je suis, comme on désire se jeter dans les bras d'un de ceux qui sont associés au passé, pour pleurer avec lui uniquement pour pleurer. (*Il sanglote.*)

VELTCHANINOV. — Allons, en voilà assez pour aujourd'hui.

PAVEL. — Plus qu'assez, plus qu'assez. (*Il se lève.*)

Il est quatre heures et surtout je vous ai dérangé si égoïstement.

VELTCHANINOV. — Ecoutez : je viendrai moi-même chez vous, sans faute, et alors j'espère... Mais dites-moi franchement, vous n'êtes pas ivre aujourd'hui ?

PAVEL. — Ivre ? Pas le moins du monde.

VELTCHANINOV. — Vous n'avez pas bu en venant ici, ou avant ?

PAVEL. — Alexeï Ivanovitch, vous avez sûrement la fièvre.

VELTCHANINOV. — Je viendrai demain avant midi.

PAVEL, *insistant.* — Il y a déjà un moment que je remarque que vous êtes presque en délire. Je suis vraiment confus que ma maladresse... Mais je pars, je pars. Et vous, couchez-vous et essayez de dormir.

VELTCHANINOV. — Mais vous ne m'avez pas dit où vous habitiez.

PAVEL. — Je ne vous l'ai pas dit ? A l'hôtel Pokrovski.

VETCHANINOV. — Où est-ce ?

PAVEL. — Mais tout près de l'église de Pokrov. J'ai oublié le nom de la rue, j'ai aussi oublié le numéro, mais c'est tout près de l'église.

VETCHANINOV. — Je trouverai.

PAVEL. — Je vous en prie humblement, estimable Alexeï Ivanovitch. (*Il va pour sortir.*)

VETCHANINOV. — Arrêtez, vous n'allez pas décamper ?

PAVEL, *il se retourne souriant.* — Comment cela, décamper ?

VELTCHANINOV. — Bonsoir. (*Il claque la porte, reste songeur*). Natalia Vassilievna... (*Il se jette sur son lit et murmure, après avoir éteint sa lampe.*) Hôtel Pokrovski...

(*Le jour s'est juste levé et éclaire doucement la chambre.*)

NOIR — RIDEAU

MUSIQUE

DEUXIÈME TABLEAU

Décor : Chez Pavel Pavlovitch. La chambre est vide. On entend les cloches de l'église de Pokrov.

VOIX DE PAVEL, *dans la pièce à côté.* — Tais-toi, tais-toi, tais-toi. Te tairas-tu, sale bête.

(*La porte d'entrée s'ouvre ; entre Alexeï ; il regarde autour de lui. La chambre est dans le plus grand désordre. Il ramasse une bouteille vide et la pose sur la table de toilette. A côté d'une cuvette, parmi des restes de repas, il découvre une petite poupée. Il la prend et l'examine attentivement. Pavel entre dans la pièce, il est en bras de chemise.*)

Alexeï Ivanovitch... Je ne pouvais vraiment pas m'attendre..., mais venez ici, sur ce divan ou bien dans ce fauteuil, et moi... (*Il passe sa redingote.*)

VELTCHANINOV, *gêné, il cache la poupée derrière son dos.* — Ne faites pas de cérémonie.

PAVEL. — Non, permettez-moi de faire quelques cérémonies ; là, maintenant je suis plus décent. Ah ! non, je ne vous attendais pas, je ne vous attendais pas...

VELTCHANINOV. — Et pourquoi donc ne m'attendiez-vous pas ? Je vous ai pourtant dit que je viendrais aujourd'hui.

PAVEL. — Je pensais que vous ne viendriez pas, après ce qui s'est passé hier. (*Il se verse un verre de vin qu'il vide d'un coup.*)

VELTCHANINOV. — Est-il possique que vous buviez déjà à cette heure ?

PAVEL, *confus.* — Ce sont les restes...

VETCHANINOV. — Comme vous avez changé !

PAVEL. — De mauvaises habitudes, je ne peux pas m'en empêcher. Mais rassurez-vous, Alexeï Ivanovitch, maintenant je ne suis pas ivre.

VELTCHANINOV. — Ainsi donc, vous étiez ivre ?

PAVEL. — Je l'étais. Et voyez-vous, ce n'est pas que j'étais ivre, c'était déjà après l'ivresse, c'est encore pire. J'essaye de vous expliquer cela : l'ivresse est déjà presque complètement dissipée, mais la cruauté et une sorte de folie persistent et je ressens plus profondément ma douleur. C'est elle peut-être qui me fait boire. Alors je suis capable de tout, je peux commettre les pires sottises. Et sans doute hier...

VELTCHANINOV. — C'est exactement ce que j'ai pensé. D'ailleurs j'ai été moi-même un peu irrité et... trop impatient. (*Montrant la poupée à Pavel.*) Il y a une petite fille ici ? A qui appartient-elle ?

PAVEL, *affable.* — A qui appartient-elle ? Comment, mais c'est Lisa.

VELTCHANINOV. — Quelle Lisa ?

PAVEL. — Mais notre Lisa, notre fille Lisa.

VELTCHANINOV. — Quelle fille ? Mais est-ce que vous et Natalia... et feue Natalia Vassilievna aviez des enfants ?

PAVEL. — Mais comment donc. Ah ! mon Dieu, en effet, de qui auriez-vous pu l'apprendre ? Qu'est-ce que j'ai donc ? C'est après votre départ que Dieu nous l'a accordée.

VELTCHANINOV. — Je n'en ai rien su.

PAVEL. — Evidemment, évidemment. Nous avions perdu tout espoir, la défunte et moi, vous vous rappelez vous-même, et tout à coup Dieu nous a bénis. Et ce que j'ai éprouvé alors, Lui seul le sait. C'était, il me semble, exactement un an après votre départ. Où plutôt non, pas un an, beaucoup moins ; attendez... si ma mémoire est fidèle, vous êtes parti en octobre, ou même en novembre.

VELTCHANINOV. — Je suis parti de Voronej au début de septembre, le 12 septembre, je m'en souviens très bien...

PAVEL. — En septembre ? Est-ce possible ? Hum... Si c'est ainsi, alors permettez (*Comptant sur ses doigts.*) septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars, avril, un peu plus de huit mois, voilà. Et si seulement vous saviez comme la défunte...

VELTCHANINOV. — Montrez-la-moi, appelez-la donc...

PAVEL. — Elle vient de s'endormir. La pauvre enfant n'a pas les nerfs bien solides, aussi lui faut-il beaucoup de repos.

VELTCHANINOV. — Puis-je seulement la regarder ?

PAVEL, *souriant et désignant la pièce du fond.* — Mais certainement, Alexeï Ivanovitch.

(*Veltchaninov se lève et va soulever la tenture qui sépare les deux pièces. Il reste un instant immobile, de dos.*)

Vous ne pouvez même pas vous imaginer, Alexeï Ivanovitch, la joie que nous causa ce don du Seigneur. Dès sa naissance, elle fut tout pour moi et je me disais que si, par la volonté de Dieu, mon calme bonheur venait à disparaître, il me resterait toujours Lisa. De cela au moins j'étais absolument sûr.

VELTCHANINOV, *se retournant.* — Et Natalia ?

PAVEL. — Elle n'aimait pas beaucoup manifester ses sentiments, mais lorsqu'elle lui fit ses adieux sur son lit de mort... alors tout fut exprimé.

VELTCHANINOV, *il regarde encore un instant dans la chambre à côté.* — Elle n'est pas malade ?

PAVEL. — Il ne semble pas, mais... les circonstances ont pris une tournure telle... C'est une enfant étrange. Après la mort de sa mère, elle a été souffrante pendant deux semaines. Elle est un peu hystérique. Que de larmes il y avait lorsque vous êtes entré tout à l'heure. Et pourquoi cela, mon Dieu ? Parce que je sors et que je la laisse seule. (*Il rit.*)

VELTCHANINOV. — Mais, comment ? Vous êtes seuls ici, tous les deux ?

PAVEL. — Oui, la servante vient faire le ménage une fois par jour.

VELTCHANINOV. — Et quand vous sortez, vous la laissez toute seule ?

PAVEL. — Et comment faire ?

(*Un temps. Veltchaninov marche avec agitation.*)

VELTCHANINOV. — Vous ne pouvez continuer à vivre ainsi, dans un tel intérieur. Vous avez pourtant de la fortune.

PAVEL. — Nous avons déjà dépensé beaucoup d'argent, et même si l'on a de la fortune...

VELTCHANINOV. — Bien, bien, assez. (*Il réfléchit.*) Ecoutez, je vais vous faire une proposition. J'ai une maison, c'est-à-dire une famille où je suis tout à fait comme chez moi, depuis déjà vingt ans. Ce sont les Pogoreltsev. Ils demeurent à la campagne dans une magnifique villa. Confiez-moi Lisa, je l'emmènerai chez eux immédiatement ; ils l'accueilleront avec joie, ils la chériront comme ma propre fille... comme leur propre fille.

PAVEL, *malicieusement.* — Cela est vraiment impossible.

VELTCHANINOV, *brusque.* — Pourquoi ? Pourquoi impossible.

PAVEL. — Mais comment donc ? Laisser ainsi partir mon enfant ? Avec un véritable ami, un ami tel que vous, j'en conviens, mais dans une famille inconnue.

VELTCHANINOV. — Mais je vous ai déjà dit que j'y suis comme chez moi, on la recevra comme ma propre fille. Le diable vous emporte. Vous savez bien que vous dites cela uniquement pour bavarder. Il n'y a pas à discuter. (*Il frappe du poing sur la table.*)

PAVEL. — Cela paraîtra peut-être très bizarre. Il faudrait que j'aille au moins une fois ou deux m'informer de sa santé. Sinon que penserait-on ? Pas de père ? Hé... hé... Et dans une maison huppée...

VELTCHANINOV. — C'est une maison très simple et pas du tout huppée. Nous irons chez eux chaque jour, si vous le voulez.

PAVEL. — Pourtant...

VELTCHANINOV. — Sornettes ! (*Revenant vers Pavel et avec une affectueuse autorité.* — Ecoutez : venez chez moi ce soir, passez la nuit si cela vous plaît. Demain matin, nous partirons de très bonne heure pour être là-bas à midi.

PAVEL, *ému.* — Vous êtes mon bienfaiteur, Alexeï Ivanovitch. Si, si, même passer la nuit chez vous, vous me faites vraiment une grâce.

VELTCHANINOV. — C'est bon, c'est bon.

PAVEL, *il entrouvre la porte donnant sur le palier.* — Maria Syssoievna. (*A Veltchaninov.*) C'est la logeuse. Il faut qu'elle m'aide à tout préparer pour la petite. Ah ! et puis il faudrait aller chercher une voiture.

VELTCHANINOV. — Je m'en charge, occupez-vous de l'enfant.

(*Entre Maria Syssoievna.*)

PAVEL. — Maria Syssoievna, ce monsieur emmène Lisa passer quelques jours à la campagne. Faites un paquet de ses vêtements. (*Il passe dans la chambre de Lisa. On l'entend chantonner et s'agiter dans l'autre pièce.*)

MARIA. — C'est vous qui emmenez la fillette ? Vous faites bien, petit père, vous la tirez de l'enfer. Est-il convenable qu'une enfant qui comprend pas mal de choses voie toute cette ordure.

(*Veltchaninov aun geste vers la porte par où est sorti Pavel.*)

(*Hochant la tête.*) En voilà un qui s'amuse.

NOIR — RIDEAU

(MUSIQUE D'ENCHAINEMENT)

TROISIÈME TABLEAU

Chez Veltchaninov. Alexeï regarde par la fenêtre. La porte s'ouvre, paraît Pavel, maussade. Veltchaninov se retourne, comme effrayé.

PAVEL. — Vous aurais-je fait peur, estimable Alexeï Ivanovitch ?

VELTCHANINOV. — Peur ? Quelle sottise ! Pourquoi m'auriez-vous fait peur ?

PAVEL. — Votre porte n'était que poussée... je m'introduis chez vous d'une façon un peu cavalière.

VELTCHANINOV. — Asseyez-vous donc. (*Pavel lance négligemment son chapeau sur la table, s'assied, tire sa montre de la poche de son gilet, la remonte, la porte à son oreille, la secoue, etc., pendant la réplique suivante de Veltchaninov.*) Vous venez sans doute prendre des nouvelles de votre fille, en voici. Elle se porte bien ; un peu fatiguée peut-être par le voyage. Mais le grand air lui profitera vite et déjà mes amis Pogoreltsev l'entourent de leurs soins affectueux... Mais, bon Dieu, vous ne m'écoutez pas.

PAVEL. — Comme vous êtes impétueux.

VELTCHANINOV. — Et vous êtes, vous, bien désagréable.

PAVEL, *se levant brusquement.* — Et pourquoi ne le serais-je pas, comme tout le monde ?

VELTCHANINOV, *ricanant.* — A votre aise. Il vous est arrivé quelque chose ?

PAVEL, *avec humeur.* — Il m'est, en effet, arrivé quelque chose.

VELTCHANINOV. — Et quoi donc ?

PAVEL, *après un temps.* — Eh oui, c'est notre Stepane Mikhaïlovitch qui a fait des extravagances... Bagaoutov, le plus élégant des jeunes gens de Petersbourg, un homme de la plus haute société...

VELTCHANINOV. — Il refuse toujours de vous recevoir ?

PAVEL. — Au contraire.

VELTCHANINOV. — Comment, au contraire ?

PAVEL. — Au contraire... Justement, cette fois on m'a reçu ; pour la première fois on m'a laissé entrer ; j'ai contemplé ses traits... seulement c'était ceux d'un défunt.

VELTCHANINOV. — Quoi ? Bagaoutov est mort ?

PAVEL. — Lui. L'ami dévoué, l'ami de six ans. Il est déjà couché dans son petit cercueil ; un cercueil tapissé de velours amarante, avec des galons d'or. Il est mort d'une fièvre chaude. On m'a reçu, j'ai contemplé ses traits. J'ai dit en entrant qu'il me tenait pour un véritable ami, c'est pourquoi on m'a reçu. Mais quel beau tour il m'a joué, cet ami sincère, cet ami de six ans, je vous demande un peu. C'est peut-être uniquement pour lui que je suis venu à Petersbourg.

VELTCHANINOV, *riant.* — Mais pourquoi vous fâchez-vous ? Il n'a pourtant pas fait exprès de mourir.

PAVEL, *avec conviction.* — Je dis cela parce que je le regrette : un ami inappréciable, voilà ce qu'il était pour moi. (*En ricanant, il met ses doigts au-dessus de sa tête, comme des cornes et fixe Veltchaninov.*)

VELTCHANINOV, *le fixant calmement.* — Et... qu'est-ce que cela veut dire ?

PAVEL, *toujours dans la même posture.* — Cela veut dire des cornes.

VELTCHANINOV. — C'est-à-dire... vos cornes ?

PAVEL. — Les miennes et honnêtement acquises.

VELTCHANINOV. — Vous êtes courageux.

PAVEL. — Savez-vous, Alexeï Ivanovitch..., débouchez donc une bouteille, j'ai la gorge sèche.

VELTCHANINOV. — Avec plaisir. Que voulez-vous boire ?

PAVEL. — Pourquoi « Vous » ? Dites « Nous », nous allons boire ensemble, n'est-ce pas ? (*Il regarde Veltchaninov étrangement.*)

VELTCHANINOV, *servant.* — Du champagne ?

PAVEL. — Et que peut-on boire d'autre ? Nous n'en sommes pas encore à la Vodka. (*Il rit. Trinquant.*) A la joie de notre heureuse rencontre. (*Il vide son verre.*) Maintenant, c'est vous qui êtes mon seul, mon véritable ami.

VELTCHANINOV. — Mais alors, dites-moi, si vous accusez ainsi Stepane Mikhaïlovitch, la mort de votre offenseur devrait vous causer de la joie.

PAVEL. — Quelle joie ? Pourquoi de la joie ?

VELTCHANINOV. — Je juge d'après vos sentiments.

PAVEL. — Hé ! hé ! Alors vous vous trompez sur mes sentiments. Comme l'a dit un sage : « Un ennemi mort, c'est bien, mais un ennemi vivant, c'est mieux encore. » Hi, hi...

VELTCHANINOV, *méchamment.* — Mais j'y pense, vous l'avez vu vivant pendant cinq ans, tous les jours ; vous avez eu le temps de le contempler à votre aise.

PAVEL, *bondissant.* — Mais... est-ce qu'alors... est-ce que je savais alors ? Pour qui me prenez-vous, Alexeï Ivanovitch ?

VELTCHANINOV, *étonné.* — Est-ce possible que vous n'en ayez rien su ?

PAVEL. — Etait-ce possible que je le sache ? Etait-ce possible ? (*Il tape plusieurs fois sur la table.*)

Un homme pour vous ce n'est qu'un chien, et vous jugez tout le monde d'après votre petite nature. Voilà pour vous, avalez cela.

VELTCHANINOV. — Ecoutez-moi, Pavel Pavlovitch. Sachez qu'il m'est complètement indifférent que vous l'ayez su ou non. D'ailleurs je ne comprends pas pourquoi vous m'avez choisi pour confident.

PAVEL, *regardant à terre.* — Ce n'est pas pour vous que je parle..., mais avouez donc que tout cela vous intéresse au plus haut point.

VELTCHANINOV. — Aucunement.

PAVEL. — Admettons-le. (*Il se verse du vin et met un verre entre les mains d'Alexeï.*)

Je vous en prie. Portons un toast. (*Il se lève.*)

A la santé de l'ami Stepane Mikhaïlovitch qui repose en Dieu.

VELTCHANINOV, *posant son verre.* — Je ne porterai pas un pareil toast, je ne boirai pas.

PAVEL. — Mais pourquoi ? C'est un petit toast charmant. (*Il se rassied et boit, puis souriant.*)

Ah ! vous aimeriez bien savoir comment j'ai appris la vérité au sujet de Stepane Mikhaïlovitch.

VELTCHANINOV, *furieux.* — Je vous répète une fois de plus que cela m'est indifférent.

PAVEL, *remplissant un autre verre.* — Ce n'est rien. Je vous expliquerai tout à l'heure comment j'ai su « tout » et je satisferai à vos sentiments ardents..., car vous êtes un homme ardent, Alexeï Ivanovitch, extrêmement ardent, hé, hé ! (*Il boit.*)

Ecoutez-moi. La phtisie, comme vous le savez, mon très cher ami, est une maladie curieuse. Jusqu'au dernier moment le malade peut ignorer la gravité de son état, et la mort le surprend presque toujours, c'est-à-dire le saisit au moment où il s'y attend le moins. Souvent même, il n'a pas le temps de mettre ses affaires en ordre, c'est-à-dire de faire disparaître un certain nombre de témoignages qui pourraient ternir sa réputation posthume. C'est ainsi qu'après la mort de Natalia Vassilievna je découvris toute une correspondance. Elle était enfermée dans un petit coffret. (*Il boit.*)

Un petit coffret d'ébène incrusté de nacre et d'argent, avec sa petite clé. C'était un coffret de famille, il lui venait de sa grand-mère. Eh oui ! Stepane Mikhaïlovitch avait un penchant très marqué pour la littérature, il y avait là plus de cent exemplaires de ses œuvres. Il est vrai qu'en cinq ans... Certains exemplaires portaient des annotations de la propre main de Natalia Vassilievna. Est-ce agréable pour un mari ? Qu'en pensez-vous ? Vous ne répondez pas à ma petite question ?

VELTCHANINOV. — A quelle question ?

PAVEL. — Au sujet des sentiments agréables de l'époux qui ouvre le coffret.

VELTCHANINOV. — Hé ! ce n'est pas mon affaire.

PAVEL. — Je suis sûr que vous pensez : « Pavel Pavlovitch, tu n'es qu'un cochon pour m'avoir ainsi montré tes cornes. » Hé, hé, vous faites le dégoûté..., vous.

VELTCHANINOV. — Pas du tout. Je vous comprends parfaitement. Mais je pensais aussi qu'on ne s'abaisse pas jusqu'à ces discours bouffons, ces simagrées stupides, ces ridicules jérémiades et ces allusions ignobles, qu'en un tel cas on agit droitement, ouvertement, franchement, comme un homme respectable.

PAVEL. — Je ne suis peut-être pas un homme respectable.

VELTCHANINOV. — Ça aussi, c'est votre affaire, mais alors, pourquoi regretter Bagaoutov ?

PAVEL. — Nous aurions ouvert une petite bouteille et nous aurions bu ensemble.

VELTCHANINOV. — Il n'aurait pas accepté de boire avec vous.

PAVEL. — Pourquoi ? Noblesse oblige. Vous buvez bien avec moi. Valait-il mieux que vous ?

VELTCHANINOV. — Je n'ai pas bu avec vous.

PAVEL. — Pourquoi donc cet orgueil subit ?

VELTCHANINOV. — Au diable. Vous êtes décidément un type féroce. Et moi qui croyais que vous n'étiez qu'un éternel mari et rien de plus.

PAVEL, *vivement*. — Qu'est-ce donc qu'un éternel mari ? Qu'est-ce que c'est ?

VELTCHANINOV. — Ce serait trop long à raconter. Allez-vous-en, cela vaudra mieux. Il est temps. Et puis vous m'ennuyez.

PAVEL, *de même*. — Et pourquoi « féroce » ? Vous avez bien dit féroce ?

VELTCHANINOV. — Oui, pour plaisanter.

PAVEL, *pressant*. — Qu'est-ce qu'un type féroce ? Racontez je vous en prie, Alexeï Ivanovitch, au nom de Dieu ou au nom du Christ.

VELTCHANINOV, *furieux*. — Ah non ! assez, assez. Allez-vous-en.

PAVEL, *violemment*. — Non, ce n'est pas assez. Même si je vous ai importuné cela ne suffit pas, car nous devons encore boire et trinquer ensemble. Buvons et après je partirai, mais maintenant cela ne suffit pas.

VELTCHANINOV. — Pavel Pavlovitch, pouvez-vous aujourd'hui même aller au diable, oui ou non ?

PAVEL. — J'irai au diable quand nous aurons bu. Vous avez dit que vous ne vouliez pas boire, justement avec moi, eh bien moi, je veux justement que vous buviez avec moi.

VELTCHANINOV, *après hésitation*. — Bon... si vous voulez.

PAVEL, *emplissant les verres*. — C'est une pure saleté, j'en conviens, mais nous allons boire et trinquer. Voici votre verre.

(*Ils trinquent. Pavel attend que Veltchaninov ait bu ; il boit à son tour, puis profondément ému tombe dans un fauteuil, il se prend la tête dans les mains, et regarde Veltchaninov entre ses doigts.*)

Eh bien ! si c'est ainsi... si c'est ainsi... ah !...

VELTCHANINOV, *furieux*. — Est-ce que vous vous foutez de moi ?

PAVEL. — Ne criez pas ! Ne criez pas ! Savez-vous ce que vous êtes maintenant pour moi ? (*Il lui saisit la main et la lui baise.*) Voilà ce que vous êtes pour moi — et à présent je m'en vais à tous les diables. (*Il va pour sortir.*)

VELTCHANINOV, *après une seconde de surprise l'arrêtant*. — Ecoutez ! Il faudrait absolument que vous alliez chez les Pogoreltsev, faire connaissance, remercier, il le faudrait absolument. Et, de plus, Lisa vous attend avec une telle impatience, j'ai promis...

PAVEL. — Lisa... Lisa... savez-vous ce qu'elle était pour moi, ce qu'elle a été et ce qu'elle est..., mais, cela viendra après, tout cela viendra après...

VELTCHANINOV. — Pavel Pavlovitch, pourquoi m'avez-vous caché la naissance de cette enfant ? L'amitié que vous prétendez avoir pour moi aurait exigé cette marque de confiance.

PAVEL. — C'est vrai... vous l'auriez aimée, gâtée, je connais votre cœur, doux ami, et quel réconfort c'eût été pour la défunte... Ah ! Alexeï Ivanovitch, il ne me suffit pas d'avoir bu avec vous, il me faut encore une autre satisfaction... Embrassez-moi, Alexeï Ivanovitch !

VELTCHANINOV. — Vous êtes ivre !

PAVEL. — Oui, ivre, mais tout de même embrassez-moi ; ne vous ai-je pas baisé la main tout à l'heure.

(*Veltchaninov hésite et avec dégoût l'embrasse.*)

PAVEL, *transporté*. — Eh bien, maintenant... maintenant voilà ce qu'il y a. J'ai pensé alors : « Est-ce possible que celui-là aussi ? Si lui aussi, ai-je pensé, si lui aussi en qui, après cela, avoir confiance ? » (*Il fond en larmes.*)

Comprenez-vous maintenant quel ami vous êtes pour moi. (*Il prend son chapeau et s'enfuit.*)

VELTCHANINOV, *après une seconde de surprise court à la porte*. — Pavel Pavlovitch... Pavel Pavlovitch...

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Chez Alexeï Ivanovitch. C'est le soir. Pavel est vautré dans le fauteuil, près de la fenêtre, une bouteille de champagne à portée de sa main. Il fume, boit et fredonne une romance. Entre Alexeï. Pavel se lève, surpris, riant et s'étranglant.

PAVEL. — Excusez-moi, très fidèle ami. J'ai pris quelques libertés. *Il essuie son* [illegible] mis à l'aise pour jouir plus [illegible] de cette minute.

VELTCHANINOV, *menaçant*. — Vous n'êtes pas encore complètement ivre ? Peut-on encore causer avec vous ?

PAVEL. — Non, pas complètement... J'ai [illegible] la mémoire du défunt, mais pas complètement...

VELTCHANINOV. — Me comprendrez-vous ?

PAVEL. — Mais je ne suis venu ici que pour vous comprendre.

VELTCHANINOV. — Eh bien ! je commence d'abord par vous dire que vous êtes un misérable.

PAVEL. — Si vous commencez ainsi, par quoi finirez-vous ?

VELTCHANINOV. — Votre fille se meurt. Elle est malade. L'avez-vous abandonnée, oui ou non ?

PAVEL. — Est-ce possible qu'elle meure ?

VELTCHANINOV. — Elle est malade, malade, très gravement malade.

PAVEL. — Ce ne sont peut-être que des petites crises...

VELTCHANINOV. — Ne dites pas de bêtises. Elle est très gravement malade... Votre conduite est odieuse. Vous auriez dû aller la voir, ne fût-ce que pour...

PAVEL. — Pour remercier, pour remercier de l'hospitalité. Je comprends très bien, Alexeï Ivanovitch, cher, parfait ami. *Il saisit les mains d'Alexeï.*

VELTCHANINOV, *furieux*. — Ah non ! non.

PAVEL, *à genoux*. — Alexeï Ivanovitch, ne criez pas, ne criez pas. Si je meurs ou si, ivre, je tombe à l'instant dans la Neva, est-ce que cela peut changer la signification actuelle des choses ?... Nous aurons toujours le temps d'aller chez ce monsieur...

VELTCHANINOV. — Vous êtes ivre et je ne comprends pas le sens de vos paroles. Je suis prêt à m'expliquer avec vous. Je serais même heureux de le faire au plus vite. D'ailleurs je ne vous lâcherai pas : demain nous irons chez les Pogoreltsev, je vous ligoterai s'il le faut et je vous emporterai dans mes bras. Videz votre verre et couchez-vous.

PAVEL. — Ici ?

VELTCHANINOV. — Ici. Sur ce divan. Voici une couverture.

PAVEL. — Ici ? Sous votre toit, précieux ami ?

VELTCHANINOV. — Assez. Je vous préviens, Pavel Pavlovitch, je ne tolérerai plus vos grimaces, ni vos [illegible].

PAVEL. — Je comprends fort bien, Alexeï Ivanovitch, que cela n'était possible qu'une seule fois. *(Il s'est assis sur le divan.)*

VELTCHANINOV, *il va s'asseoir près de Pavel.* — Parlez-moi sans détours. Vous êtes intelligent, je [illegible]

[illegible]

[illegible] Ah ! comme j'aurais voulu que vous me compreniez.

PAVEL, *après réflexion.* — Puisque vous êtes si bon, alors je vous dirai que j'ai été fort intéressé par ce que vous avez dit hier à propos du type féroce.

Alexeï se lève et crache furieusement à terre.)

Non, Alexeï Ivanovitch, ne crachez pas. J'ai lu moi-même dans une revue un article sur le type féroce et le type débonnaire, seulement j'ai oublié et à vrai dire je n'ai pas très bien compris. A votre avis, Stepane Mikhaïlovitch Bagaoutov, le défunt, était-il un féroce ou un débonnaire ?

VELTCHANINOV, [illegible] — Le type féroce, c'est [illegible] mais il n'aurait pas été saluer sa dépouille, comme vous l'avez fait hier. Le diable seul sait à quels mobiles secrets, odieux, souterrains, vous obéissez et quelle est la raison de vos avilissantes grimaces.

PAVEL. — En effet, il ne l'aurait pas saluée... Mais pourquoi me traitez-vous ainsi ?

VELTCHANINOV, [illegible] — [illegible] qui pleurniche, grimace, cabotine, se pend au cou des gens, et, voyez-vous ça, tout son temps y passe.

PAVEL, *riant.* — Vous venez de dire : « Se pend au cou des gens ». Cela me rappelle une petite histoire très drôle que je veux vous raconter. Vous vous souvenez peut-être de Semione Petrovitch

Livtsov, il est venu chez nous, à Voronej, pendant que vous y étiez. Un jour, il eut une discussion avec le colonel Goloubenko en présence de plusieurs dames. Il s'estima offensé, mais avala l'affront et cacha son dépit. Sur ces entrefaites, Gouloubenko lui souffla sa fiancée et demanda sa main. Que pensez-vous qu'il arrivât ? Le Livtsov offrit à Goloubenko son amitié sincère et, plus encore, insista pour être son garçon d'honneur, il tint même la couronne au-dessus de sa tête. Mais lorsque la cérémonie fut terminée, il s'approcha pour féliciter et embrasser Goloubenko et, à ce moment, en frac, bien frisoté, en présence du gouverneur et de la noble assemblée, il lui planta violemment son couteau dans le ventre. (*Pavel, mimant son récit, s'est approché doucement de Veltchaninov et un coupe-papier métallique à la main, a fait le geste de l'éventrer. Veltchaninov a sursauté.*) et voilà mon Goloubenko par terre. (*Il éclate de rire.*) Quelle honte, son propre garçon d'honneur !... Et ce n'est pas encore tout. Le pire, c'est qu'aussitôt après avoir frappé, il se jette sur tous ceux qui l'entouraient : « Ah ! qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? » Ses larmes coulent, il tremble, il se pend au cou des invités, même des dames : « Ah ! qu'ai-je fait ? Qu'est-ce que je viens de faire ? » Hé, hé, hé, c'était à mourir de rire. Sauf pour ce pauvre Goloubenko. (*Pavel regagne sa place, ayant pris au passage un livre sur la table, qu'il feuillette distraitement avant d'ajouter.*) Il s'en est d'ailleurs tiré.

VELTCHANINOV, *sévère.* — Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez raconté cela.

PAVEL, *soudain sérieux.* — Mais parce qu'il a quand même frappé. Evidemment, c'était une loque puisque, de terreur, au mépris de toutes les convenances, il se jeta au cou des dames, en présence du gouverneur. Mais il lui a quand même planté son couteau dans le ventre : il a atteint son but. Voilà tout ce que je voulais vous dire.

VELTCHANINOV. — Allez au diable. Allez au diable, avec vos ordures souterraines. Vous n'êtes qu'une ordure souterraine. Et il pense me faire peur. Bourreau d'enfants, lâche, salaud, salaud, salaud !

PAVEL, *se lève, tremblant, subitement dégrisé.* — C'est MOI que vous appelez salaud, Alexeï Ivanovitch, vous m'appelez salaud, vous.

VELTCHANINOV, *après un silence, hésitant.* — Je suis prêt à m'excuser. Mais à la seule condition que vous consentiez à agir ouvertement.

PAVEL. — Moi, à votre place, je ne poserais pas de condition.

VELTCHANINOV, *après un silence.* — Bien, sois, je m'excuse, mais après ce qui s'est passé, je ne me considère plus, en aucune façon, comme votre débiteur, et je parle pour TOUT.

PAVEL. — Ce n'est rien. A quoi bon ces comptes ? (*Il sourit étrangement.*)

VELTCHANINOV. — Alors c'est parfait. Finissez votre vin et couchez-vous.

PAVEL. — Ah oui ! le vin. (*Il boit lentement un dernier verre. Puis regarde longuement Alexeï.*)

VELTCHANINOV. — Eh bien ! qu'attendez-vous ?

PAVEL, *un peu gêné.* — Alexeï Ivanovitch, en venant ce soir chez vous j'avais un projet en tête.

VELTCHANINOV. — Quel projet ?

PAVEL. — Je venais vous demander une grâce. Elle vous surprendra peut-être après tout ce qui s'est passé, mais entre les hommes subsiste toujours quelque chose (du moins je le pense) subsiste toujours quelque chose de supérieur, c'est-à-dire supérieur à toutes les conventions et même à tous les différents qui peuvent survenir. N'est-ce pas ainsi ?

VELTCHANINOV. — Pavel Pavlovitch, dites vite ce que vous avez à dire et sans faire de façons.

PAVEL. — En deux mots, voilà : je me marie.

VELTCHANINOV. — Vous ?

PAVEL. — Moi.

VELTCHANINOV. — Et en quoi cela me concerne-t-il ?

PAVEL. — Asseyez-vous, Alexeï Ivanovitch, asseyez-vous à côté de moi et vous ne vous en repentirez pas. Je sais trop bien que vous n'êtes pas mon camarade pas plus que je ne suis le vôtre. Je ne suis pas assez stupide pour ne pas le comprendre. Mais je suis venu chez vous et je fondais mes espoirs sur la noblesse des sentiments particuliers qui, précisément, ont pu s'éveiller en votre cœur ces temps derniers... Je crois que je parle clairement ? Non, pas assez ?

VELTCHANINOV. — Vous me demandez un service et vous insistez beaucoup, cela m'est suspect. Je veux en savoir davantage.

PAVEL. — Eh bien ! j'aurais voulu que vous me fissiez le grand honneur de me permettre de vous présenter à la famille de ma fiancée, et je suis venu vous prier instamment... de m'accompagner...

VELTCHANINOV. — Vous accompagnez où ?

PAVEL. — Chez eux, à leur villa. Excusez-moi, je parle fébrilement et j'ai peut-être tout embrouillé ; mais je redoute tellement votre refus.

VELTCHANINOV. — Vous voulez que je vous accompagne chez votre fiancée ?

PAVEL, *timidement.* — Oui.

VELTCHANINOV. — C'est absolument impossible.

PAVEL. — C'est très possible, Alexeï Ivanovitch. Je me proposais de vous présenter comme un ami. Et puis vous les connaissez déjà, ce sont les Zakhlebinine.

VELTCHANINOV. — Comment ?

PAVEL. — Mais oui, mais oui.

(*Durant la fin de cette scène, Alexeï ayant passé sa robe de chambre, Pavel ôtera successivement les diverses pièces de son vêtement, chaussures, jaquette, cravate, gilet, bretelles.*)

VELTCHANINOV. — Mais c'est une famille très convenable.

PAVEL, *choqué.* — Très convenable. Et alors ?...

VELTCHANINOV. — Je me suis mal exprimé. Mais vous n'êtes veuf que depuis trois mois.

PAVEL, *volubile.* — Le mariage ne sera pas célébré maintenant : seulement dans neuf ou dix mois ; ainsi une année sera écoulée. Croyez-moi, tout s'arrangera. J'ai obtenu un poste avec de l'avancement, tout cela a du poids. Pensez donc, Zakhlebinine a huit filles. Imaginez donc, essayez un peu de vous imaginer : rien qu'une paire de chaussures à chacune, cela fait déjà une somme énorme. Cinq sont en âge de se marier ; l'aînée a vingt-quatre ans, une jeune fille charmante, vous la verrez vous-même. La sixième a quinze ans, elle est encore au lycée. Pour ces cinq aînées, il faudrait trouver des fiancés, et sans tarder si possible. Pour cela le père doit les mener dans le monde. Ce que cela peut coûter, je vous demande un peu. Et soudain j'apparais, je suis le premier fiancé dans leur maison et d'avance, je leur suis bien connu. C'est-à-dire qu'ils n'ignorent pas que ma fortune est solide. Voilà, c'est tout.

VELTCHANINOV. — Vous avez demandé la main de l'aînée ?

PAVEL. — Non, pas de l'aînée... J'ai demandé la main de la sixième, celle qui continue ses études au lycée.

VELTCHANINOV. — Comment ? Mais vous dites qu'elle n'a que quinze ans.

PAVEL. — Quinze ans maintenant, mais dans neuf mois elle en aura seize, seize ans et trois mois. Alors, pourquoi pas ? Eh bien ! me ferez-vous cette joie ?

VELTCHANINOV. — N'insistez pas, Pavel Pavlovitch.

PAVEL. — Ecoutez-moi bien, Alexeï Ivanovitch. Je vous prie instamment de m'accompagner. Puis quand nous reviendrons, je m'ouvrirai à vous, comme à un confesseur, je vous en donne ma parole. Ayez confiance en moi.

VELTCHANINOV. — Bien, j'irai.

PAVEL. — Oh ! merci, merci, délicieux ami, je craignais tant votre refus. Nous irons le plus tôt possible, vous vous ferez très élégant, comme vous le savez si bien, comme autrefois à Voronej lorsque nous étions reçus chez le très hospitalier Semione Semionovitch.

VELTCHANINOV. — N'allez pas recommencer.

PAVEL. — Et puisque vous acceptez de m'accompagner, veuillez donc aussi être mon conseiller.

VELTCHANINOV. — Par exemple ?

PAVEL. — Par exemple pour des choses très importantes : le crêpe. Qu'est-ce qui est le plus convenable : l'enlever ou le garder ?

VELTCHANINOV. — Comme vous voudrez.

PAVEL. — Non, je voudrais votre avis : comment auriez-vous agi si vous aviez vous-même porté un crêpe ? J'ai pensé que le garder démontrait la constance de mes sentiments et témoignait en ma faveur.

VELTCHANINOV. — Alors, il faut l'enlever, cela va sans dire.

PAVEL. — Etes-vous bien sûr ? Non, moi je crois qu'il vaut mieux le garder...

VELTCHANINOV. — Comme vous voudrez.

PAVEL. — Et vous connaissez-vous en pierres précieuses, en diamants ?

VELTCHANINOV. — Oui.

PAVEL. — J'aurais voulu apporter un petit cadeau. Conseillez-moi : le faut-il ou ne le faut-il pas ?

VELTCHANINOV. — A mon avis, il ne le faut pas.

PAVEL. — Et moi je voudrais tant le faire. Mais voilà : Qu'acheter ? Une parure complète ou bien...

VELTCHANINOV. — Achetez un bracelet de cent roubles.

PAVEL. — L'innocence aime les petits cadeaux. Vous avez souri tout à l'heure, Alexeï Ivanovitch, parce qu'elle n'a que quinze ans. Mais c'est justement cela qui a frappé mon imagination. Précisément parce qu'elle va encore au lycée avec sous son bras son petit cartable, dans lequel il y a des cahiers et des petites plumes. Hé, hé, c'est le cartable qui m'a séduit. A proprement parler, c'est l'innocence. Alexeï Ivanovitch. Pour moi l'innocence importe plus que la beauté du visage. Je la regarde rire avec une petite amie dans un coin ; comme elles peuvent rire, mon Dieu. Et pourquoi tous ces rires ? Simplement parce que le chat a sauté de la commode et s'est pelotonné sur le lit... Ah ! comme tout cela sent la petite pomme fraîche. Peut-être vaut-il mieux enlever le crêpe ?

VELTCHANINOV. — Comme vous voulez.

PAVEL. — Je vais l'enlever.

(Il ôte le crêpe. Il cherche des yeux un endroit où le poser, avise la bouteille sur la table et, d'un geste adroit, l'encercle avec le crêpe comme à la foire. Puis, se coiffant du chapeau, il regarde Alexeï en souriant.)

NOIR — RIDEAU

MUSIQUE

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Pavel. Il est environ midi. On entend les cloches de l'église de Pokrov.

MARIA SYSSOIEVNA, *entrant à la suite d'Alexeï.* — Vous voyez bien qu'il n'est pas là ; il n'est pas encore rentré. J'étais bien sûre de ne pas l'avoir entendu monter l'escalier. Pensez donc, c'est bien rare qu'il ne tombe pas deux ou trois fois quitte à réveiller toute la maison. Des locataires comme ça, petit père, on s'en passerait bien. J'ai failli plusieurs fois le jeter dehors, lui et toutes les putains qu'il ramène ici. Ah ! c'est du joli monde. Encore heureux, que vous ayez emmené la petite. Pauvre gosse en a-t-elle vu et entendu. N'est-ce pas péché que de mener une pareille vie devant une enfant qui comprend déjà bien des choses ? Quand elle pleurait trop fort, il criait en la secouant : « Celle-là sera ta mère, si je le veux. » Croyez-moi si vous le voulez, ce n'était qu'une fille, mais elle lui a craché à la figure... Il hurlait : « Tu n'es pas ma fille, tu n'es qu'une bâtarde. »

VELTCHANINOV. — Que dites-vous ?

MARIA. — Je l'ai entendu moi-même. C'est un ivrogne, il n'a déjà plus tout son bon sens, d'accord. Mais tout de même, devant une enfant, ça ne se fait pas. A neuf ans, l'esprit travaille déjà. Tenez, il n'y a pas longtemps, ici même, dans notre cour, il est arrivé un malheur. Un commissaire, à ce qu'il paraît, a loué une chambre pour la nuit, et le lendemain on l'a trouvé pendu. On dit que ses débauches lui coûtaient trop d'argent. Tout le monde est accouru. Pavel Pavlovitch n'était pas à la maison et l'enfant était abandonnée à elle-même. Et voilà que je l'aperçois dans le couloir ; elle s'était glissée parmi les gens et regardait d'un air étrange. Je l'ai vite emmenée. Et figurez-vous, petit père, elle était toute tremblante, toute noire, et à peine arrivée dans la chambre, elle s'est écroulée. Elle était secouée, secouée. J'ai eu beaucoup de peine à la faire revenir à elle. Etaient-ce des convulsions ? Je n'en sais rien. Mais depuis ce moment elle a commencé à dépérir. En revenant, il l'a appris, et il l'a pincée sur tout le corps ; parce qu'il ne la bat pas, il la pince. Et, après cela, ce qu'il a pu boire. Il est revenu et s'est mis à lui faire peur : « Moi aussi, lui a-t-il dit, je me pendrai, je me pendrai à cause de toi. A ce cordon, au cordon du rideau ; je me pendrai. » Et voilà qu'il fait le nœud devant elle. Mais vous pleurez, petit père. Ce n'est pourtant pas un méchant homme, c'est plutôt un homme qui a beaucoup souffert, ou même qui est en train de beaucoup souffrir. Cette petite Lisa, malgré tout ce que vous savez, il l'adore, et s'il se prend parfois à la détester, c'est qu'il paraît lui en vouloir d'un malheur dont elle n'est pas responsable.

VETCHANINOV, *violemment.* — Que voulez-vous dire ?

MARIA, *effrayée.* — Qu'avez-vous, petit père ?

(*La porte s'ouvre, entre Pavel Pavlovitch complètement ivre.*)

VELTCHANINOV. — Laissez-nous, Maria, laissez-nous.

(*Maria Syssoievna sort. Il empoigne Pavel par les revers et le fait entrer plus avant.*)

Arrive ici, canaille. D'où viens-tu, sur quelle ordure t'es-tu traîné, sur quel fumier ?

PAVEL, *d'une voix pâteuse.* — Alexeï Ivanovitch...

VELTCHANINOV. — Tu viens du bordel et tu pues l'alcool. Te reste-t-il assez de lucidité pour comprendre ce que je vais te dire. Alors ouvre tes oreilles et écoute : Lisa est morte.

PAVEL, *son visage s'affaisse, il se laisse tomber sur une chaise, hébété, un silence.* — Morte... Lisa... morte...

VELTCHANINOV. — Comprends-tu, monstre, ivrogne, que sans toi il sera impossible de l'enterrer.

PAVEL, *lentement.* — Vous vous rappelez... le lieutenant d'artillerie... Stepane Mikhaïlovitch Bagaoutov, cet autre inestimable ami...

VELTCHANINOV, *hurle.* — Quoi ?

PAVEL. — Eh bien ! tiens, voilà le père. Cherche-le... pour l'enterrement... cherche-le... cherche-le...

VELTCHANINOV, *éperdu.* — Tu mens. C'est par méchanceté... Je savais que tu me servirais cela. (*Il le saisit à la gorge.*)

PAVEL, *se dégageant.* — Lâche-moi, chien. Comment oses-tu porter la main sur moi, sur moi ? N'est-ce pas assez de la douleur qui me frappe ? Me faut-il encore être outragé par celui qui... (*Il se détourne.*)

VELTCHANINOV. — Dites ce que vous avez à dire, Pavel Pavlovitch, pour la dernière fois.

PAVEL, *le prenant par le cou en pleurant.* — Par celui qui est mon seul ami en ce monde.

VELTCHANINOV. — Ignoble menteur, je te ferai cracher la vérité malgré toi. (*Il le renverse sur le lit et lui serre la gorge.*)

PAVEL. — Bientôt, Alexeï Ivanovitch, bientôt vous saurez tout, je vous en donne ma parole. Vous comprendrez qu'aujourd'hui je désire me trouver seul en cette pénible circonstance quoi que vous puissiez penser. (*Alexeï lâche Pavel et s'écarte de lui.*)

(*Un temps.*)

Je ferai le nécessaire auprès des Pogoreltsev en ce qui concerne les obsèques de l'enfant. Allez-vous-en, Alexeï Ivanovitch, allez-vous-en...

(*Alexeï sort lentement et Pavel se jette sur son lit en sanglotant.*)

NOIR — RIDEAU

MUSIQUE

TROISIÈME TABLEAU

Chez Alexeï Ivanovitch, le soir. Temps d'orage. Entre Alexeï poursuivi par Pavel.

PAVEL. — Vous sentez-vous mieux, Alexeï Ivanovitch ?

VELTCHANINOV. — Non, je me sens plus mal et ne suis nullement disposé à vous supporter.

PAVEL. — Je ne resterai pas longtemps, pas longtemps. Mais, avec cet orage qui menace, vous ne me refuserez pas votre hospitalité.

VELTCHANINOV, *qui s'était jeté sur le lit, se relève et se plante devant Pavel.* — Moi aussi, je vous ai promis de vous dire mon dernier mot. Le voici : J'estime en conscience que toutes les questions sont définitivement réglées entre nous ; nous n'avons donc plus rien à nous dire, vous m'entendez : plus rien. Et je crois qu'il vaut mieux que vous partiez immédiatement et que je ferme la porte derrière vous.

PAVEL, *doucement.* — Acquittons-nous.

VETCHANINOV. — Nous acquitter ? Voilà un mot étrange. Nous acquitter de quoi ? Nous sommes depuis longtemps quitte à quitte.

PAVEL. — Est-ce possible que vous le pensiez ainsi ?

VELTCHANINOV, *hausse les épaules et retourne sur son lit.* — Et d'ailleurs comment nous acquitter ?

PAVEL, *implorant.* — N'allez plus chez les Zakhlebinine.

VELTCHANINOV, *ironique.* — Comment ? Il ne s'agit que de cela ? Ah ! m'avez-vous assez étonné aujourd'hui. Ecoutez-moi : j'estime que jamais, en aucune circonstance je ne me suis autant abaissé qu'aujourd'hui d'abord en acceptant de vous accompagner chez votre fiancée, et ensuite pour ce qui s'est passé là-bas... C'était si mesquin, si pitoyable. Je me suis sali, je me suis humilié en me commettant avec vous d'abord, puis en opérant cette retraite stupide sur vos insistances.

PAVEL. — Vous n'imaginez pas combien j'ai souffert durant cette soirée. Vous êtes tellement plus brillant, plus homme du monde que moi ; tous les regards étaient tournés vers vous, et Nadia même...

VELTCHANINOV. — Ecoutez-moi : je n'irai plus là-bas et je vous assure que rien ne m'y intéresse.

PAVEL, *joyeux.* — Est-ce possible ? Est-ce possible ?

VETCHANINOV. — Il me semble que vous avez décidé d'être heureux à tout prix.

PAVEL, *doucement.* — Oui. Je suis un éternel mari. Cette petite expression, c'est vous qui me l'avez apprise, Alexeï Ivanovitch, et je l'ai tout de suite comprise. Un éternel mari. Vous l'avez vue, cette petite Nadia. C'est fier, ça se rebiffe, ça monte sur ses ergots, c'est si jeune. Voilà, c'est même charmant. Et après, vous verrez, je serai son esclave. Elle se verra entourée, respectée... Elle se transformera complètement. Il faut que je me marie, Alexeï Ivanovitch, sinon que deviendrai-je ? Je ne peux absolument pas vivre si je ne me marie pas... sans une nouvelle foi... je croirai et je ressusciterai.

VELTCHANINOV. — Mais pourquoi m'annoncez-vous toutes ces choses ? Pourquoi m'avoir traîné là-bas ?

PAVEL, *troublé.* — Pour éprouver...

VELTCHANINOV. — Pour éprouver quoi ?

PAVEL. — L'effet... voyez-vous, Alexeï Ivanovitch, voilà une semaine que je suis en quête, là-bas... J'ai pensé que je ne l'avais encore jamais vue en compagnie d'étrangers, c'est-à-dire avec d'autres hommes que moi... Une idée stupide, je le sens moi-même maintenant ; et superflue... la tentation était trop forte, toujours mon sale caractère...

VELTCHANINOV. — Mais vous auriez pu choisir un autre homme que moi pour ce genre d'épreuve.

PAVEL. — Il m'est pénible d'entendre cela. J'estime trop Nadiejda.

VETCHANINOV. — Estimez-vous si grand mon pouvoir de séduction ? Et encore, avez-vous si grande confiance en moi ?

PAVEL. — Justement je me suis fié à vous, parce que ceci se passait après... tout ce qui s'est passé.

VELTCHANINOV. — Cela veut dire que vous me considérez encore maintenant comme le plus noble des hommes ?

PAVEL, *baissant les yeux.* — Je vous ai toujours considéré comme tel.

VETCHANINOV. — Mais oui évidemment..., ce n'est pas..., c'est-à-dire pas dans ce sens ; je voulais seulement dire que, malgré toutes les préventions...

PAVEL, *le regardant.* — Oui, et malgré toutes les préventions...

VELTCHANINOV. — Et lorsque vous partiez pour Petersbourg...

PAVEL. — Et lorsque je partais pour Petersbourg, je vous considérais aussi comme le plus noble des hommes. Je vous ai aimé, Alexeï Ivanovitch, toute cette année à Voronej, je vous ai aimé ; vous ne l'avez pas remarqué. Je comptais trop peu auprès de vous pour le faire remarquer, et peut-être était-ce mieux ainsi. Et durant ces neuf années, je me suis souvenu de vous parce que je n'ai jamais connu de toute ma vie une année comparable à celle-là. J'ai retenu nombre de vos paroles, de vos expressions, de vos idées. J'ai toujours pensé à vous comme à un homme passionné de beaux sentiments, un homme cultivé, extrêmement cultivé, ayant des idées... « Les grandes idées sont plutôt l'apanage d'un grand cœur, que d'une grande intelligence. » C'est vous qui avez dit cela, peut-être l'avez-vous oublié ? Mais moi je l'ai retenu. Je vous ai toujours considéré comme un homme aux sentiments élevés ; je comptais donc sur vous, j'ai cru en vous, malgré tout.

VELTCHANINOV, *rougissant et impatienté.* — Assez, je vous en prie, Pavel Pavlovitch. (*Il arpente la chambre à grands pas, on entend le tonnerre grandissant.*)

Pourquoi, pourquoi vous acharnez-vous contre un homme malade, nerveux, presque en délire et l'entraînez-vous dans ces ténèbres ?... Alors que... alors que tout est fantôme, mirage, mensonge, honte, affectation ; et tout cela sans aucune mesure. Quelle absurdité ! Nous sommes deux êtres vicieux, ignobles, deux êtres souterrains... Et voulez-vous, voulez-vous que je vous démontre clairement que non seulement vous ne m'aimez pas, mais que vous me haïssez de toutes vos forces et que vous mentez sans le savoir peut-être vous-même ? Vous m'avez traîné là-bas non dans le but ridicule d'éprouver votre fiancée. Mais seulement pour me la montrer et me dire : « Tu la vois ? Elle sera à moi, essaye de me la prendre, celle-là. » Vous me haïssez, Pavel Pavlovitch.

PAVEL. — Je désirais faire la paix avec vous, Alexeï Ivanovitch.

VELTCHANINOV, *rageur.* — La paix ? En vous acharnant sur un homme malade, irrité, pour lui arracher dans son délire un mot que vous attendez vainement. Nous sommes deux hommes, oui, mais nous appartenons à deux mondes différents, comprenez donc cela et... et entre nous il y a une tombe.

PAVEL, *dressé subitement.* — Pouvez-vous savoir ce que cette petite tombe signifie pour moi ? (*Il se frappe le cœur.*) Je sais ce qu'elle représente ; et, vous et moi, nous sommes de chaque côté de cette petite tombe, mais de mon côté il y en a plus, oui plus, plus, plus, plus...

(*On entend la sonnette tinter violemment.*)

VELTCHANINOV. — On ne sonne pas ainsi chez moi.

PAVEL, *soudain calmé.* — Ce n'est pourtant pas chez moi.

(*Veltchaninov va ouvrir la porte. Paraît Alexandre Lobov, un très jeune homme à l'allure assurée.*)

LOBOV. — Monsieur Veltchaninov, si je ne me trompe ?

VETCHANINOV. — Que voulez-vous ?

LOBOV. — Je sais de source sûre qu'un certain Troussotski se trouve en ce moment chez vous. Il faut que je le voie immédiatement.

VELTCHANINOV, *dégageant la porte.* — Voici M. Troussotski.

LOBOV, *toisant Pavel.* — Je suppose que j'ai l'occasion de parler à monsieur Troussotski ?

PAVEL. — N'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'estime qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous.

LOBOV. — Ecoutez d'abord et puis, ensuite, vous donnerez votre avis. (*Il fait le tour de la chambre qu'il examine, puis se campe devant Pavel.*) Alexandre Lobov.

PAVEL. — Qu'est-ce que c'est que ça, Alexandre Lobov ?

LOBOV. — C'est moi. Jamais entendu ?

PAVEL. — Non.

LOBOV. — Je viens pour une affaire importante qui vous concerne. Mais permettez-moi de m'asseoir. (*Il s'assied.*)

VELTCHANINOV. — Asseyez-vous.

LOBOV, *à Pavel, en lui désignant une chaise.* — Asseyez-vous aussi.

PAVEL. — Je puis rester debout.

LOBOV. — Vous vous fatiguez. Quant à monsieur Veltchaninov, vous pouvez rester, j'y consens.

VELTCHANINOV. — Mais je n'ai pas à sortir, je suis chez moi.

LOBOV. — Comme vous voudrez. Je vous avoue d'ailleurs que je désire même que vous assistiez à mon explication avec ce monsieur. Nadia m'a parlé de vous en termes assez flatteurs.

VELTCHANINOV. — Vraiment. En a-t-elle eu le temps ?

LOBOV. — Mais oui, aussitôt après votre départ, je viens de là-bas, moi aussi. Eh bien ! voilà ce dont il s'agit, monsieur Troussotski. Nous, c'est-à-dire moi et Nadia Fedosseievna, nous nous aimons depuis longtemps et nous avons mutuellement engagé notre parole. Vous êtes maintenant un obstacle entre nous, je viens donc vous prier de quitter la place. Vous plairait-il d'acquiescer à ma proposition ?

PAVEL. — Non, cela ne me plaît pas du tout.

LOBOV, *se carrant dans le fauteuil et croisant les jambes.* — Tiens, tiens.

PAVEL. — Je ne sais même pas à qui je parle et j'estime qu'il n'y a aucune raison de prolonger cet entretien. (*Il s'assied.*)

LOBOV. — Je vous avais bien dit de vous asseoir. (*Pavel se relève furieux.*) J'ai eu l'occasion, tantôt de vous faire savoir que mon nom est Lobov et que, moi et Nadia Fedosseivna, avions mutuelle-

ment engagé notre parole, c'est pourquoi vous ne pouvez plus dire, ainsi que vous venez de l'affirmer, que vous ne savez pas à qui vous avez affaire ; vous ne pouvez pas non plus penser qu'il n'y a aucune raison de continuer cette conversation.

Pavel. — Permettez, jeune homme.

Lobov, *le coupant brusquement.* — A n'importe quel moment, je vous aurais certainement interdit de m'appeler jeune homme, mais actuellement, convenez-en, ma jeunesse est le principal avantage que j'ai sur vous.

Pavel. — En tout cas, *monsieur*, je trouve les raisons que vous invoquez plus que douteuses et insuffisantes à la poursuite de ces débats. Je vois que toute cette affaire n'est qu'un enfantillage. Dès demain, je me renseignerai auprès du très estimé Fedosseï Semionovitch. Et maintenant, je vous prie de prendre congé.

Lobov. — Voyez la tournure d'esprit de cet homme. Il ne suffit pas qu'on le chasse en lui tirant la langue, il veut encore en référer au vieux. Ne prouvez-vous pas ainsi, homme borné, que vous voulez obtenir cette jeune fille de force, que vous l'achetez à des gens tombés en enfance, qui ne maintiennent leur pouvoir sur elle que grâce à la barbarie sociale ? Ne vous a-t-elle pas, ce soir même, rendu votre inconvenant cadeau, votre sale bracelet ? Que voulez-vous de plus ?

Pavel. — Personne ne m'a rendu aucun bracelet et cela ne peut pas être.

Lobov. — Comment, cela ne peut pas être ? Mais, est-ce que M. Veltchaninov ne vous l'a pas remis ?

Veltchaninov, *très gêné.* — En effet, Nadiejda Fedosseievna m'a chargé de vous remettre cet écrin. Je ne voulais pas le prendre, mais elle a insisté... le voici... J'en suis fâché... (*Il sort l'écrin de sa poche et le pose devant Pavel stupéfait.*)

Lobov, *sévèrement à Veltchaninov.* — Mais pourquoi ne lui aviez-vous pas encore remis ?

Veltchaninov, *avec humeur.* — C'est que je n'en ai pas encore eu le temps.

Lobov. — C'est étrange.

Veltchaninov, *furieux.* — Quoi ?

Lobov. — C'est au moins étrange, convenez-en vous-même. Mais je suis prêt à admettre que c'est un malentendu.

(*Veltchaninov regarde un moment Lobov dans les yeux et éclate de rire. Lobov rit à son tour. Pavel le regarde avec haine.*)

Lobov. — Vous en êtes pour vos frais, Pavel Pavlovitch. Et, de toutes façons, vous n'avez pas mis le prix.

Veltchaninov. — Je vous en prie, monsieur Lobov, ayez un peu d'égard pour un homme qui, somme toute, a l'âge d'être votre père, et quels que soient les motifs qui vous opposent...

Lobov. — Ah ! là, vous êtes impayable. S'il a l'âge d'être mon père, peut-il encore être mon rival ? Vous n'avez pas plus de cinquante ans, mais je suis sûr qu'une telle idée ne vous viendrait pas.

Veltchaninov. — Il a pour lui la bonne réputation dont il jouit dans la famille de Nadiejda, sa fortune, sa situation honorable...

Lobov. — Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Et n'a-t-il pas déjà été marié ?

Veltchaninov. — Pavel Pavlovitch est veuf depuis le mois de mars.

Pavel. — Laissez ! Laissez !

Lobov. — Une seule expérience ne lui suffit donc pas ?

Veltchaninov. — Que voulez-vous dire ?

Lobov. — Allons, monsieur Veltchaninov, vous qui êtes son ami, vous ne me ferez pas croire que vous ignorez les déboires de M. Troussotsky.

Veltchaninov. — Je ne suis au courant de rien et j'estime que votre grossièreté passe les bornes.

Lobov. — Sans doute ai-je été mal informé.

Veltchaninov. — Sans doute.

Lobov. — Pourquoi faites-vous cette grimace ? Vous êtes souffrant ?

Veltchaninov, *s'allongeant sur le divan.* — Je ne me sens pas bien, excusez-moi.

Lobov. — En ce cas, j'aurais mauvaise grâce à rester plus longtemps. Non, non, ne vous dérangez pas, je pars immédiatement. (*Se tournant insolemment vers Pavel.*)

Eh bien !... Pavel Pavlovitch, finissons-en... Pour que vous me compreniez bien, je formule encore une fois la question : consentez-vous à renoncer officiellement, dès demain, à toutes vos prétentions sur Nadiejda Fedosseievna ?

Pavel, *sourdement irrité.* — Je ne consens à rien et je vous demande une fois de plus de m'épargner vos sottises.

Lobov, *le menaçant du doigt en souriant.* — Prenez garde. Ne vous trompez pas dans vos calculs. Savez-vous à quoi peut mener une telle erreur de calcul ? Je vous préviens honnêtement : dans neuf mois, lorsque vous reviendrez ici, après vous être bien dépensé, bien fatigué, c'est vous qui renoncerez vous-même à Nadiejda. Et si vous n'y renoncez pas cela ira mal pour vous. Vous êtes comme ce chien couché sur un tas de foin ; il n'en mange pas, mais il n'en laisse point manger aux autres. Ce n'est évidemment qu'une comparaison. Je vous le répète charitablement, réfléchissez, efforcez-vous, au moins une fois dans votre vie, de réfléchir à fond.

Pavel, *furieux.* — Dispensez-moi de votre morale. Quant à vos allusions ignobles... je prendrai mes mesures dès demain.

Lobov. — Allusions ignobles. Vous êtes vous-même un être ignoble, Pavel Pavlovitch si vous avez de telles idées en tête. Je vous laisse quarante-huit heures pour décider. A l'avantage. Quant à vous, monsieur Veltchaninov, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*Il se tourne vers Pavel sur le seuil de la porte.*) Quarante-huit heures. (*Il sort.*)

Pavel, *se précipite vers Veltchaninov.* — Avez-vous vu ? Avez-vous vu, ce blanc-bec ?

Veltchaninov, *sur le divan.* — Oui, vous n'avez pas de chance.

Pavel. — Et vous, c'est par pitié que vous ne me rendiez pas ce bracelet, hein ?

Veltchaninov. — Je n'en ai pas eu le temps...

Pavel. — Votre cœur était plein de pitié, en véritable ami qui plaint un véritable ami.

Veltchaninov. — Eh bien, oui, j'avais pitié de vous. Nadiejda m'avait supplié d'intervenir. J'aurais bien voulu ne pas le prendre. J'ai assez de désagrément sans cela.

Pavel, *ricanant.* — Vous vous êtes laissé séduire et vous l'avez pris.

Veltchaninov. — Ce que vous dites là est stupide.

D'ailleurs vous avez bien vu que je n'étais pas le principal danger. Il y en a d'autres.

PAVEL. — Mais vous vous êtes quand même laissé séduire. Vous supposez que je m'inclinerai devant ce gamin ? Je le briserai comme verre, voilà. J'irai là-bas dès demain et je le briserai. Nous purifierons l'atmosphère de la chambre d'enfant. (*Il prend une bouteille et avec désinvolture se verse un verre qu'il boit.*)

Tiens, tiens, Nadenka et Sachenka. Charmants petits enfants. Joli petit couple. Hé ! hé !

(*Coup de tonnerre. Pavel va secouer Veltchaninov dans son lit.*)

Et à propos de vos cinquante ans ? Hein ? Vous rappelez-vous ? Vous avez eu votre paquet. Vous m'entendez, Alexeï Ivanovitch !

VELTCHANINOV. — Epargnez-moi, Pavel Pavlovitch, je souffre trop pour vous répondre. Rentrez chez vous.

PAVEL. — Par un temps pareil ? On ne mettrait pas un chien dehors. Vous n'allez tout de même pas me jeter à la rue.

VELTCHANINOV. — Eh bien ! restez, restez, passez la nuit.

PAVEL. — Que je passe la nuit ici ? Vous n'avez pas peur ?

VELTCHANINOV. — De quoi ?

PAVEL. — De rien. Je disais cela...

VELTCHANINOV, *se recouchant*. — Vous êtes stupide.

(*Il se tourne vers le mur. Pavel Pavlovitch s'installe dans un fauteuil et allume une cigarette. Il se verse à boire. Un temps. On entend toujours le tonnerre.*)

Pavel Pavlovitch.

PAVEL. — Qu'avez-vous ?

VELTCHANINOV. — Je souffre, je souffre trop, Rendez-moi un service. Sur la table vous trouverez un tube de cachets. Ah ! soyez assez bon, pour m'en préparer un.

PAVEL. — Ne préférez-vous pas que j'aille chercher un médecin ?

VELTCHANINOV. — Non, non, c'est une crise, cela va passer, il y a de l'eau sur la cheminée, pour le cachet.

PAVEL. — Ne vous agitez pas, cher Alexeï Ivanovitch. Je vais m'occuper de vous. Tenez, couvrez-vous bien avec cette couverture.

(*Il prépare le cachet. Coup de tonnerre.*)

Je sais d'où cela vient. Cela vient du foie. Piotr Kouzmitch Polossoukine a eu la même chose. Les crises sont très violentes, mais durent peu longtemps, heureusement. Tenez, buvez cela. Voulez-vous que je vous prépare une compresse chaude ?

VELTCHANINOV. — Non, non, c'est inutile.

PAVEL. — Ou du thé ?

VELTCHANINOV. — Dormir, dormir...

PAVEL. — L'essentiel, c'est de briser le mal, d'ébranler la douleur. Si vous le permettez je ferai chauffer quelques assiettes ; bien appliquées sur la poitrine elles font merveille. Piotr Kouzmitch en était toujours très content.

VELTCHANINOV. — Dormir, dormir...

PAVEL. — Oui, Alexeï Ivanovitch, il faut dormir, il faut dormir.

(*Il baisse la lampe. Tonnerre.*)

VELTCHANINOV. — Quelle heure est-il ?

PAVEL. — Presque deux heures.

VELTCHANINOV. — Restez ici cette nuit.

PAVEL. — Je reste, je reste.

(*Un court silence.*)

VELTCHANINOV. — Vous... vous êtes bon..., vous êtes meilleur que moi. Je comprends tout, tout... Je vous remercie.

PAVEL. — Dormez, dormez.

(*Pavel va s'installer dans son fauteuil. Deux heures sonnent. Il voit un verre de vin. Veltchaninov s'est calmé. Pavel regarde longuement Veltchaninov, prend un coupe-papier en forme de poignard sur la table, se lève sans bruit, s'approche du lit de Veltchaninov, reste un moment immobile, lève le coupe-papier, comme pour frapper ; il hésite une seconde. Tonnerre. Veltchaninov se retourne, se dresse d'un bond, lui saisit le poignet, le désarme et le repousse au milieu de la chambre où il s'écroule et reste à terre. Les deux hommes se regardent un moment, immobiles.*)

PAVEL, *doucement*. — A quoi bon parler ?

VELTCHANINOV, *calmement*. — Allez-vous-en.

(*Pavel se relève péniblement, se redresse. Les regards des deux hommes se croisent un moment, sans haine, puis Pavel hésite, fait un pas vers Veltchaninov et esquisse un geste qui peut être une main tendue. Veltchaninov, sur le même ton.*)

Eh bien ! allez...

(*Pavel sort. Veltchaninov va pousser la porte à laquelle il s'adosse un moment, épuisé, il murmure.*)

Enfin... enfin... tout est bien fini.

(*Son regard tombe sur le chapeau que Pavel a oublié sur la table ; il éclate de rire nerveusement et va se jeter sur son lit.*)

RIDEAU.

L'ÉTERNEL MARI

ET LA CRITIQUE

Ce n'est pas aujourd'hui que nous nous donnerons le ridicule de découvrir **L'Eternel Mari**, roman célèbre de Dostoïevsky, qui donna lieu, déjà, à un film magistralement interprété par Raimu sous le titre un peu surprenant de **L'Homme au chapeau rond**, et à la remarquable adaptation théâtrale de Jacques Mauclair que nous avons l'honneur de publier avec ce numéro.

Avant de s'installer au Studio des Champs-Elysées, où elle est jouée présentement, l'adaptation de Jacques Mauclair avait connue une fort brillante carrière voici quelques saisons, à la Gaîté-Montparnasse, puis au théâtre de Babylone. Marcelle Capron, dans **Combat**, rappelle l'impression profonde que la pièce lui avait laissée dès la première fois.

> *Il est rare qu'une pièce venue d'un roman ne se ressente pas, pour son plus grand dommage, de ses origines. Maints romans excellents ont fait maintes pièces médiocres. Ce n'est pas le cas de celle que Jacques Mauclair a tirée de* l'Eternel Mari. *L'impression profonde qu'elle m'avait laissée quand elle fut créée à la Gaîté-Montparnasse, le sentiment qu'on se trouve devant une œuvre écrite directement pour le théâtre, viennent de m'être confirmés par la reprise qu'en donne le Studio des Champs-Elysées.*

★

Au reste, le travail d'adaptation effectué par Jacques Mauclair est unanimement loué, et si Jacques Lemarchand écrit dans **Le Figaro littéraire** : « **Rarement transposition du livre au théâtre nous aura paru plus réussie** », Marc Beigbeder reconnaît dans **Les Lettres Françaises** :

> *Adapter un ouvrage romanesque à la scène est, on le sait, une gageure. Cet* Eternel Mari *est un des rares cas où elle est parfaitement tenue. Il est probable que c'est parce qu'aucune division du travail n'a régné ; parce qu'une unité de conception scénique, jusque dans les plus infimes détails, a présidé ici. Littéralement (c'est-à-dire en en transportant avant tout l'esprit), Mauclair a « réalisé » l'œuvre de Dostoïevsky.*

★

Et Pierre Macabru, dans **Arts**, parle « d'exceptionnelle réussite ».

> *Certes, il fallait une belle autorité pour parvenir à rendre palpables les ombres du roman. Jacques Mauclair adaptateur et acteur a réussi ce tour de force. Grâce à lui, Pavel Pavlovitch conserve une épaisseur et un poids que les planches supportent rarement. C'est une exceptionnelle réussite.*

★

Ce qui frappe Jean-Jacques Gautier dans **Le Figaro**, c'est surtout l'atmosphère dostoïevskienne de l'ouvrage :

> *La pièce accomplit son mystérieux cheminement aux frontières de la folie, mais le jeu de ses spires, l'entrelacs de ses volutes et ses nœuds de fumée engendrent un horrible et pathétique enchantement de cauchemar.*
>
> *Les passionnés de Dostoïevsky retrouveront, dans chacun de ses six tableaux, l'atmosphère étouffante propre au génie du peintre des pires tortures que le pauvre esprit humain puisse s'infliger avec une atroce volupté.*

★

Le dialogue de **l'Eternel Mari** est, par ailleurs, pertinemment analysé par Robert Kemp, dans **Le Monde** :

> L'Eternel Mari *est un dialogue où rien n'est dit de ce qui, à l'un et à l'autre, importe le plus. Un masque épais de beuveries, de flatteries cauteleuses, d'injures brutales, de complaisances, de lâchetés — de part et d'autre —, recouvre le secret... Rien de pareil n'existe dans notre littérature. Ce besoin de geindre, de s'avilir, d'embrasser, de demander pardon, chez Pavel, cette résignation et cette incompréhension feinte chez Alexei Veltchaninov, des personnages de Dostoïevsky sont seuls capables, ont seuls été capables dans le passé du théâtre, de s'y opiniâtrer et d'y croupir. Presque invraisemblables, pour un cerveau occidental, Pavel et Alexi sont pourtant humains, trop humains ; ils étonnent et on ne les discute pas. Ils sont devant nous, phénomènes vivants ; on les accepte, et on les subit.*

★

Aux mérites de l'adaptateur et du metteur en scène, il faut ajouter, en ce qui concerne Jacques Mauclair, ceux de l'interprète. Jean Nepveu-Degas ne manque pas de les énumérer, dans **France - Observateur**, sans oublier ses partenaires et collaborateurs :

> *L'anxieuse interrogation de Dostoïevsky est ici pathétiquement présente, dans le même temps que nous sont si puissamment présents ses deux héros : c'est assez dire le mérite singulier de Jacques Mauclair, adaptateur, metteur en scène et principal interprète de l'ouvrage. Tout concourt à cette rare réussite du spectacle : les sobres décors, à mi-chemin du réel et du cauchemar, qu'a imaginés René Allio, la musique de scène de Pauline Campiche, la maîtrise des comédiens.*
>
> *Jacques Mauclair a admirablement exprimé l'ambiguïté essentielle de son personnage, à la fois acteur et spectateur de sa propre souffrance, victime et bourreau, tantôt las de sa haine et prêt à abandonner ses armes, tantôt s'en ressaisissant comme d'un dernier recours contre le désespoir et le néant du lendemain. Auprès de lui Philippe Grenier a su élever à une égale intensité le rôle cependant moins développé de l'amant, traqué autant par les inconnues qu'il porte en lui que par cette obsédante présence qui les matérialise à ses yeux. Et nous n'oublierons pas le beau visage dur et secret de la logeuse qu'incarne Geneviève Tourelli, ce regard et cette voix où se reflètent tour à tour la résignation et la révolte devant la difficulté de vivre.*
>
> *Une très remarquable soirée.*



Nous ne saurions mieux conclure.

A. C.

THÉATRE
LA BRUYÈRE

MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK

Comédie en trois actes
de Germaine LEFRANCQ

Mise en scène
de Georges VITALY

Décors de Gisèle TANALIAS

Costumes de Suzanne DELSART

PERSONNAGES

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE :

Célestin KLUCK	Albert REMY
Gretel KLUCK	Anne-Marie CARRIERE
Jules BOPP	Jacques DUFILHO
Le facteur	Paul GAY
Les enfants KLUCK	Christian D'OREZ
	Jean MICHEL
	Leslie PATRIK
PALMYRE	Denise CHAUVEL
Une voyageuse	Monique DELAROCHE
Le garçon d'auberge	Maurice GARREL

★

EQUIPE TECHNIQUE
Lucien SANNIER et André NOEL
Les décors sont construits par DELORME
et peints par DECANDT
Les costumes sont exécutés par Suzanne COURTAL

★

Secrétaire général : Maurice-François GAILLARD

La pièce a été créée au Théâtre La Bruyère sous la direction de Georges Vitaly, le 4 octobre 1955.

MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK

ACTE I

DECOR DU PREMIER ACTE

Environ 1830, à Strasbourg. Une pièce plaisante, gaie, qui est une salle commune, au rez-de-chaussée. Une porte et une fenêtre ouvrant sur la rue. Autres portes, à droite et à gauche. Un poêle alsacien, des pots de fleurs, un fauteuil Voltaire.

Le costume de Célestin est celui des courriers de malle-poste.

Au lever du rideau, Gretel et Célestin, debout à l'avant-scène, sont enlacés, bouches jointes. Quand ils se séparent :

SCÈNE I

GRETEL, CELESTIN

GRETEL, *voix troublée, languissante.* — Qu'est-ce que j'allais faire, avant que tu m'embrasses ?

CÉLESTIN, *de même.* — T'allais me faire mon casse-croûte avec du lard. (*Il la saisit de nouveau.*)

GRETEL, *suppliant.* — Laisse-moi, Célestin !... Après, c'est encore plus dur de me retrouver seule. Toi, quand t'as fait tes quarante lieues, t'es fatigué, tu dors... Tandis que moi, dans not' lit, je me retourne comme une carpe.

CÉLESTIN, *gaillard.* — Vaut mieux reprendre des forces pour la fois d'après.

GRETEL. — J'en ai que trop, des forces !... Ha... pis même sans ça, je m'ennuie de toi pendant ces huit jours ! Je commence à revivre que la veille de ton retour..., pis deux jours après faut qu'on se requitte ! Toute la vie comme ça. Enfin, ça sert à rien de grogner. Va t'occuper de tes chevaux, mon trésor. Pis viens me redire au revoir bien vite.

CÉLESTIN. — Où qu'il est, Raton ?

GRETEL. — Y sont tous à jouer à l'épervier devant l'épicerie. (*Entre un jeune garçon.*) Tiens ! le v'là, Raton.

SCÈNE II

GRETEL, CELESTIN, RATON

RATON. — Dis, P'pa, tu m'emmènes jusqu'au grand tournant dans ta voiture ?

CÉLESTIN. — Tu sais, Gretel, ce qu'hier y m'a dit, Raton ?... Que plus tard il voulait aussi être courrier de la malle-poste.

RATON. — J'irai à Paris, comme ça.

GRETEL. — Strasbourg, ça ne te suffit pas ?... T'es pas content ici ?

RATON. — Si, mais...

GRETEL. — Demande à ton papa s'il s'ennuie pas de chez nous quand il y est, à Paris ?... Petite bête.

CÉLESTIN, *entraînant Raton.* — A tout à l'heure, ma grande.

GRETEL. — A tout à l'heure, mon grand.

(*Sortent Célestin et Raton.*)

(*Gretel prend un fer sur le fourneau et se met à repasser.*)

(*Par la porte, ouverte sur la rue, entre Jules. Il approche à pas de loup et brutalement, de dos, empoigne Gretel par les seins. Petit cri de Gretel qui, d'un seul coup, lui applique son fer sur la main. Glapissement de Jules qui lâche prise tandis qu'il continue à regarder Gretel en soufflant sur sa main.*)

SCÈNE III

GRETEL, JULES

GRETEL. — Approche point... ou je te le lance à la tête ! Ça va-t-y durer, ces simagrées-là ?... Espèce de dégoûtant ! Tu te crois-t-y tout permis parce que t'as hérité ?... C'est depuis que t'as pris c'te femme chez toi que tu te débrailles ! Je t'ai prévenu que, si tu recommençais, je le dirais à Célestin comment que tu te comportes envers sa prop' femme mère de six enfants, qu'est, en plus, ta sœur de lait !

JULES. — Même que t'oublies trop, de la façon que tu me traites, qu'elle t'a bien nourrie, ma mère. Et t'étais gloutonne.

GRETEL. — Malotru !

JULES. — Pis qu'elle t'a entretenue comme orpheline jusqu'à tes quinze ans.

GRETEL. — Plus pignouf que toi, je connais pas. Depuis que t'es tout gamin tu me rebutes, t'entends ? Que t'étais sournois, et poltron comme pas un autre. Et que t'avais peur des chiens, et de la mercière qu'avait des moustaches... pareil à maintenant, que tu fais pour tout dans ta culotte. (*Jules l'écoute en la fixant.*) Regardez-ça !... qu'y m'écoute comme si j'y donnais du petit lait à la cuiller !... J'sais bien ce que tu penses ! Tu penses que je pourrai rien dire à Célestin rapport au serment que j'ai fait à ta mère ? Ben j'y dirai quand même.

JULES. — Méfie-toi que de là-haut elle se venge sur ta marmaille, ma mère.

GRETEL, *exaspérée.* — Tu vas-t-y me lanciner longtemps avec c'te menace-là ?... Pas plus tôt qu'y sera là, je lui raconterai tout, à Célestin.

JULES. — Méfie-toi, que je te dis.

(*Un cri aigu, suivi de cris d'enfants, dramatiques, dans la rue.*)

GRETEL, *effrayée.* — Minet !...

(*Entre Raton, essoufflé, important.*)

SCÈNE IV

GRETEL, JULES, RATON

RATON. — Y a pas de mal, M'man ! C'est une grosse pierre qu'a déboulinė du mur près du Minet. Il a eu beaucoup peur, mais il a pas de mal .

GRETEL. — Restez pas près de ce mur. Allez jouer plus loin.

RATON. — Oui, M'man. (*Sort Raton.*)

JULES. — Il a pas traîné, l'avertissement du ciel ?

GRETEL. — Je t'ai mal parlé. Mais tâche aussi d'être raisonnable. Tu sais bien que Célestin, je l'aime plus que mes deux yeux...

JULES. — T'as vu que de là-haut elle t'a fait signe, ma mère ? Et l'aut' fois que tu m'avais chassé..., ton petit, le soir, il a eu des convulsions. Elle te l'a point pardonné de m'avoir méprisé... pour te marier avec ton renifleur de crottin.

GRETEL. — Comment que t'as dit ?... Répète-le pas ! Célestin qu'est fonctionnaire d'Etat !... Courrier de la malle ! Et qui mène dans sa voiture que du beau monde !

JULES. — C'est quand même un renifleur de crottin ! Et que tu l'as préféré à moi qu'a de l'instruction..., que j'ai même été petit commis chez un huissier !

GRETEL. — .. d'où qu'on t'a chassé pour indélicatesse ! T'oublie que ça.

JULES, *se levant, terrible.* — Répète-le pas non plus, misérable ! (*Il jette alentour des regards éperdus et baisse la voix.*) ... Pour une bricole à pas fouetter un chat, que personne s'en rappelle !... De ça aussi, tu seras punie dans tes rejetons.

GRETEL, *penaude.* — Tu sais bien que j'en ai jamais parlé, de cette histoire. Je m'ai encore emportée, mais sois pas rancuneux ! (*Il essaie de lui prendre le sein, elle le repousse.*) Ecoute, qu'on tâche de se comprendre...

JULES. — Je t'écouterai que si tu me dis « Mon agneau de roi », comme à Célestin.

GRETEL, *sarcastique.* — Ben... mon agneau de roi... ton oncle de Troyes, qui vient de défunter en te laissant tout son bien..., c'était que ton oncle à la mode de Bretagne ?

JULES. — Pis après ?

GRETEL. — Après ? Ben, ses vrais neveux, les v'là dépouillés.

JULES, *hargneux.* — C'est-y pas le droit de chacun de donner son argent à celui qui veut ?

GRETEL. — V'là ce que je voulais te faire dire ! Et que c'est encore plus le droit de chacune de se donner à celui qu'elle veut.

JULES, *venimeux.* — ... Même s'il la veut pas !

GRETEL. — Célestin me voulait pas ?

JULES. — Au commencement, y te fuyait comme la peste ! Ce qui t'a pas empêchée de lui courir après.

GRETEL, *outrée.* — Je lui ai couru après ? Je crevais dans mon coin !... Que c'est Suzon qu'est allée lui dire... Et qu'il est accouru tout amoindri d'avoir pâti de son côté, pauv' trésor. Je serais plutôt restée fille que d'être à un autre. Pis après dix ans c'est pareil.

Fais pas cette mauvaise figure. Chaque fois que tu y demandes un service, y te le rend, Célestin.

JULES, *dédaigneux.* — Pchi !...

GRETEL. — T'irais le nier ? Ta graineterie, qui c'est qui te l'a sauvée ?

JULES. — En tout cas, j'ai plus besoin de personne. Je vais vivre de mes rentes, salué chapeau bas, comme ceux qu'ont les moyens.

GRETEL. — Y'a tout de même une chose que je voudrais que tu m'expliques... C'te Palmyre, que tu vis avec ?... faut qu'elle te plaise rudement pour que tu l'entretiennes de tout depuis huit mois. Alors pourquoi que tu continues de me poursacher ?... que j'en deviendrai chèvre. Tu répondras pas ? Célestin, le mois dernier, il a crevé ses chevaux pour venir te dire que l'oncle te réclamait, à l'article de sa mort. Y t'aurait pas écrit, l'oncle ! Sans Célestin, t'aurais pas ses sous !... Et v'là comme tu le récompenses ?

(*Entre le facteur.*)

SCÈNE V

GRETEL, JULES, LE FACTEUR

LE FACTEUR, *à Jules.* — Je pensais peut-être bien vous trouver là, M'sieur Bopp. (*Il sort une lettre de sa sacoche et lit avec emphase.*) « Monsieur Jules Bopp ! Ça vient de Troyes. »

JULES, *à Gretel, excité.* — C'est du notaire. (*Au facteur.*) V'là cinq centimes pour vous.

LE FACTEUR. — Merci, M'sieur Bopp. A la prochaine. (*Il sort.*)

JULES. — Y me dit sûrement de venir pour le règlement. Voyons voir un peu. (*Il s'installe et se met à lire.*) Crédié de nom de Dieu !... (*Des râles bruyants marquant l'indignation, la colère, ponctuent la lecture qu'il poursuit.*) Réhôô... ho... les charognards !

GRETEL. — Qu'est-ce qu'y t'arrive ?

JULES. — Rrhâå... rhh !... les chiens de salopards !... Rrhoû...

GRETEL. — Mais quoi c'est-y, voyons ?

(*Célestin est entré.*)

SCÈNE VI

GRETEL, JULES, CELESTIN

CÉLESTIN, *riant.* — Après qui que t'en as ?

JULES, *haletant.* — Les charognards de neveux y font opposition sur le testament. Séquestration, qu'y disent !... Extorsion d'héritage... Pis c'est rien que ça ! Mais les voisins, la nuit que l'oncle est mort, y-z'ont entendu crier. (*A demi fou.*) Y m'accusent de crime, ni plus ni moins !

CÉLESTIN, *placide.* — Gretel, donne-z-y un verre de kirchenwasser.

GRESTEL. — Lui faudrait mieux un verre d'eau sur la tête.

CÉLESTIN. — Donne du kirchenwasser.

JULES. — Et les apparences, elles sont toutes contre moi. Tu penses-t-y qu'y vont le croire que le vieux t'a dit de m'amener ?... qu'y m'avait vu qu'une fois ! Comme pour la chose que je l'ai séquestré ? C'est-y pas lui qu'a voulu que je verrouille sa porte ?

CÉLESTIN. — Ça, je suis témoin.

JULES, *à Gretel.* — Pas plus tôt qu'on est arrivés : « Vous v'là, Jules Bopp ? » qu'y me dit. « Eh ben, de cette minute, je veux plus que les Cœurderoi mettent leurs pieds de vermine chez moi ! » C'est-y pas vrai ?

CÉLESTIN. — C'est vrai.

JULES. — « Je ne veux plus voir c'te couronne de charognards autour de ma couette », qui criait.

CÉLESTIN, *à Gretel.* — Le médecin pareil..., il en voulait plus.

JULES. — Cui-là aussi, le médecin, je l'aurai contre moi.

GRETEL. — Dans l'état que ça te met, t'aurais plus simple d'y renoncer, à c't'héritage.

JULES, *tragique.* — Tu sais pas que la Justice elle poursuit son cours quand y a présomption de crime ? Renoncer, ça serait m'avouer coupable. Tu veux-t-y m'envoyer à l'échafaud ?

CÉLESTIN. — Quand même, t'es trop grandiose.

JULES. — Suffit qu'on te traîne devant pour que t'y soyes suspect, à la Justice (*Avec effort.*) ... Et qu'elle va farfouiller dans le tréfonds de ton passé.

CÉLESTIN. — Pour ça, t'es tranquille.

JULES, *regard torve à Gretel.* — Pas tant que ça.

CÉLESTIN. — Qu'est-ce que t'as fait ?

JULES. — ... Une pièce de dix sous, quand j'étais gamin, pis deux feuilles de papier de l'étude que j'ai chipées chez cette infamie d'huissier. Que le vieux monstre y m'a traîné pour ça devant le tribunal !

CÉLESTIN. — Ça t'a porté un coup !

JULES. — Ça m'a tué ! Et le procès-verbal, y vont le retrouver.

CÉLESTIN. — Mais, dis ? les voisins qu'ont entendu crier ?... Il a crié l'oncle ?

JULES. — Mais non, il a pas crié ! C'est le rat qu'a crié. Le rat que j'ai tué !... que je t'ai raconté dans ma lettre. Faudrait qu'on la relise, ma lettre.

CÉLESTIN. — Attends un peu. (*Il la trouve parmi des paperasses, et sort de l'enveloppe des feuilles volantes de petit format.*) La v'là. On va se rendre compte. (*Ils s'asseyent en rond. Lisant.*) « Mon cher Célestin, l'oncle est trépassé. Les trois semaines qui vient de s'écouler, c'est les pires de ma vie, rapport à la mauvaiseté du vieux. Le temps me durait que j'en devenais fou. (*Il prend un autre feuillet.*) Y voulait pas mourir. Je craignais qu'il en réchappe. Alors je m'ai saisi de ma paillasse pour l'étouffer... »

JULES, *le cou tendu, hurlant.* — Mais qu'est-ce tu racontes ? Ça, c'est la chose du rat !

CÉLESTIN. — Je m'avais trompé de page.

GRETEL, *rire aux éclats.* — De ce coup-là, t'y allais droit comme zèbre, à l'échafaud.

(*Gretel et Célestin rient ensemble.*)

CÉLESTIN. — Attends que j'enchaîne bien comme y faut... « Le temps me durait que j'en devenais fou. Mais puisqu'y me laissait son bien, je l'ai soigné comme mon prop' père. A peine il était mort, une chose s'est passée que j'en ai encore les poils hérissés sur le corps. Je me chauffais près du poêle, quand, à la lueur de la chandelle, je vois sortir de dessous le lit mortuaire une bête immonde qu'était un rat gros comme un lapin. Gris pisseux, qu'il était, le poil hirsute. Le v'là qu'approche, mon ami ! J'empoigne sur le poêle une casserole d'eau bouillante et je lui lance dessus. Y jetait des cris terribles en se tordant comme un ver. Y voulait pas mourir... Je craignais qu'il en réchappe ! Alors je m'ai saisi de ma paillasse pour l'étouffer. »

GRETEL, *riant.* — Là ! Comme ça, on respire.

JULES. — C'est pourtant pas des choses à rire.

CÉLESTIN, *qui a continué de lire pour lui seul.* — ... Bon. Qu'est-ce t'as fait après ?

JULES. — Je suis été déclarer le décès.

GRETEL, *riant.* — Le décès du rat ?

CÉLESTIN. — Qu'est-ce t'as fait du corps du rat, que je veux dire ?

JULES. — Je l'ai jeté dans le poêle.

CÉLESTIN. — T'aurais pas dû ! T'aurais dû le garder, pour leur montrer qui c'est qu'avait crié.

JULES, *éperdu.* — Bon sang ! J'y ai pas pensé ! J'ai tout contre moi, je te dis ! Moi qu'a rien fait ! C'est trop ignoble.

GRETEL, *riant.* — Le rat non plus l'avait rien fait. Il avait même pas hérité de l'oncle.

JULES. — Bon sang de bon sang de bon sang de cré nom !

CÉLESTIN. — Faut voir aussi l'autre côté de la balance. Y'a le testament qu'est le testament. Pis faudra que t'aye un bon avocat.

JULES. — Maît' Barrat'... Le grand Maître du barreau de Paris. J'en veux pas d'autre.

GRETEL. — Et, bien que t'aies besoin de personne, t'auras Célestin pour témoin.

JULES. — Peuh ! Y le diront complice.

GRETEL, *hors d'elle.* — Célestin ? qu'est autant estimé que le bourgmestre ?

CÉLESTIN. — Faut pas te fâcher, Gretel.

GRETEL. — Tout de même, y ferait sortir le bon Dieu de ses gonds, cet espèce de concubin.

JULES, *frappé, à Célestin.* — Ça aussi, d'être concubin, ça peut me nuire. Les neveux ont plein de marmaille. Tu le crois-t-y, que ça me nuira ?

CÉLESTIN, *sentencieux.* — Tu serais père de famille, ça vaudrait mieux, Jules. C'est pas une vie correcte que t'as. Je te l'ai toujours dit qu'en toutes choses faut pas s'engager dans les sentiers tortueux. Le mariage, y a que ça de vrai. Pourquoi t'épouses pas Palmyre ?... Dis ?...

JULES, *sournois.* — Elle veut pas.

CÉLESTIN, *incrédule.* — Elle veut pas ?

JULES. — Non, elle veut pas, je te dis. (*Il se lève.*) Je m'en vais au café répondre au notaire. T'emporteras ma lettre. Celle au rat, la perds pas.

CÉLESTIN, *la rangeant dans son portefeuille.* — La v'là en sûreté.

JULES. — Le temps d'écrire et je reviens. (*Sort Jules.*)

SCÈNE VII

GRETEL. CELESTIN

CÉLESTIN. — Tu sais pas ? Sa Palmyre, elle m'a fait demander si elle pouvait me voir.

GRETEL. — Pourquoi donc ?

CÉLESTIN. — J'en sais rien. Mais j'ai dit qu'elle vienne. Seulement comme elle vit pas d'une façon respectable, vaut mieux que tu sois pas là quand elle va venir.

GRETEL. — Si, je veux la connaître.

CÉLESTIN. — Pourquoi ?

GRETEL, *vivement.* — Pour tâcher qu'é se marie avec Jules !... pis qu'y-z-aillent vivre ailleurs. Parce que Jules..., j'en peux plus !

CÉLESTIN. — Y te courtise pas, dis ?

GRETEL, *après une hésitation.* — ... C'est pas sa manière.

CÉLESTIN. — Il est plutôt pour le sentiment !

GRETEL. — ... T'as trouvé. Hé !... La v'là, sa Palmyre...

(*Entre Palmyre.*)

SCÈNE VIII

GRETEL, CELESTIN, PALMYRE

PALMYRE, *gentiment maniérée et timide.* — Excusez !... (*Elle salue Gretel.*) Je peux entrer, M'sieur Kluck ?

CÉLESTIN. — Entrez, M'zelle Palmyre. (*Il présente.*) Madame Kluck.

PALMYRE, *saluant de nouveau.* — Madame... Enchantée.

GRETEL. — Prenez place.

PALMYRE. — Voilà ce qui m'amène, M'sieur Kluck. Comme Bopp me laisse sans un sou, crainte que je le quitte, et que je veux le quitter, je viens vous demander de m'emmener jusqu'à Paris en me faisant crédit jusqu'à Troyes, où ma sœur vous paiera le prix de ma place.

CÉLESTIN. — Et pourquoi donc que vous voulez partir ?

PALMYRE. — Je peux plus tenir !... Je peux plus supporter les affronts qu'on me fait..., qu'une bonne femme encore ce matin a craché dans mon pot de lait, devant la crèmerie !

CÉLESTIN, *gentiment.* — Y a peut-être de vot' faute à ça, M'zelle Palmyre. Pourquoi vous l'épousez pas, Jules, pour tant faire que de vivre avec ?

PALMYRE. — Pourquoi je l'épouse pas ?... Mais parce qu'y veut pas, M'sieur Kluck.

(*Gretel et Célestin se regardent.*)

GRETEL. — Y nous a dit que c'est vous qui voulait pas.

PALMYRE, *sans souffle.* — O la crapule !... Quand y m'a débauchée, à Troyes, y m'a juré qui sitôt ici on se marierait, que je vivrais comme une reine. En fait de reine, on me crache dans mon lait, et il est encore trop lâche pour me défendre.

GRETEL. — Ça, c'est pas bien...

PALMYRE. — Et c'est rien de ça... Mais ce que je lui pardonnerai *jamais*, c'est la lettre qu'y m'a écrit de chez l'oncle, où qu'y me dit que s'il est venu à son chevet, c'était que pour être en mesure de me gâter encore plus ! Me gâter encore plus ! Ah ! mes pauv' Messieur-Dame !... Depuis huit mois que j'y fais sa popote, son racommodage et tout sans parler du reste..., qu'y m'a même pas seulement offert une fois le spectacle ou une violette !

(*Gretel secoue la tête.*)

En plusse, comme j'y avais reproché sa pingrerie, ce crasseux-là, dans sa lettre, y me recopie son carnet de dépenses :

> Une robe Indienne Palmyre : 22 francs ;
> Deux dîners Cochon d'Or ;
> Capsules purgatives Palmyre ;
> Diligence Paris-Strasbourg.

Pis à Strasbourg : une lessiveuse, un balai, trois torchons ! que la poésie dégringole !

GRETEL. — C'est la pure infection.

PALMYRE. — Mais v'là le bouquet, Mame Kluck : « A plus de mille francs que tu m'as déjà coûté — qu'y termine — vu que tu pèses cinquante-six kilos, tu me reviens dans le quart d'heure à neuf francs la livre ! ! ! (*Elle se claque la cuisse dans son indignation.*) Comme si j'étais de la viande de boucherie !

GRETEL. — Ah ! l'ordure.

PALMYRE. — Et pour finir, en lettres *grand comme ça*, sur une feuille à part, pour mieux que ça me saisisse : « Voilà, Palmyre, ce que j'ai fait pour toi. Ton homme qui t'aime à la folie. »

GRETEL. — Et moi, qu'y me fait encore valoir à cette heure, le lait de sa mère, qu'était ma mère de lait ?

PALMYRE. — A vous, Mame Kluck ! ! ! Pas possible ? A vous ! Non ! cet homme-là, c'est l'infamie des infamies. Y mériterait ? ... Tenez, je sais pas ce qui me retient de tout dire !

GRETEL. — Mais vous retenez pas !

PALMYRE, *pudique.* — Je peux pas devant vous, Mame Kluck.

GRETEL. — Allez ! que je vous dis.

CÉLESTIN. — Vaut mieux qu'on sache.

PALMYRE. — Hé ben, voyez-vous... si y s'est toqué de moi, c'est rien que par ricochet.

CÉLESTIN. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

PALMYRE. — Je veux dire... que... C'est de vot' dame qu'il est fou, M'sieur Kluck.

CÉLESTIN, *incrédule.* — ... Je vois pas le rapport.

PALMYRE. — Suivez-moi bien. Ce qui l'a fait prendre feu, pas plus tôt qu'y m'a vue, c'est une petite fraise que j'ai derrière l'oreille... (*Elle y porte la main.*) pareille à Madame, à ce qu'y paraît. (*Gretel fait instinctivement le même geste. Elles se regardent gênées.*) Si bien que des fois qu'il est resté un peu longtemps près de vot' dame, y me saute dessus comme un sanglier, en rentrant. Je sais pas si je me fais bien comprendre.

CÉLESTIN, *suffoquant, poings serrés.* — ... Bougre de salopiot !

PALMYRE. — Et c'est pas tout.

CÉLESTIN. — Qu'est-ce qu'y a encore ?

PALMYRE, *pudique*. — ... Je pourrai pas l'articuler.

GRETEL. — Allons, voyons ! Quoi c'est-y ?

PALMYRE, *à mi-voix*. — C'est ses bacchanales que je veux dire. Quand ça le prend, y trépigne comme un singe en criant des tas d'affaires, que je peux pas m'empêcher de rire, tant c'est qu'il est grotesque !

CÉLESTIN. — Qu'est-ce c'est qu'y crie ?

PALMYRE. — Excusez, Mame Kluck. (*Elle imite Jules exaspéré.*) « Je l'aurai, la Gretel », qu'y dit... « J'me roulerai dessus ! J'y lécherai les trous de nez. » (*Stupeur hébétée de Gretel et de Célestin qui se regardent.*) Tel que je vous le dis, Messieurs-Dames !

CÉLESTIN, *hébété*. — Je suis comme si j'avais versé dans le précipice.

PALMYRE. — C'est bien ce qu'il espère aussi qu'arrivera ! Et qu'avec son argent il épousera vot' veuve. Sa mère, qu'est morte y'a quinze ans, y croit que de là-haut elle lui prépare la chose. « Elle prend son temps, qu'y dit, mais j'y fais confiance ! »

GRETEL. — Voyez c'te pauv' défunte qu'irait s'occuper de ça !

PALMYRE. — Le vice qu'il a dans le corps, c'est pas croyable !... La Prune, M'sieur Kluck !... La Prune ! Il a été avec.

CÉLESTIN, *abasourdi*. — Non ? (*Hochement de tête de Palmyre. A Gretel.*) ... Une grosse endormie qu'a une prune sous l'œil... Et qui sent mauvais !

PALMYRE. — Hé ! ben, c'est ça qui l'a affriolé.

CÉLESTIN, *explosant*. — Je vais te le foutre dehors.

GRETEL. — Non, Célestin ! Faut pas. L'aut' jour, que je l'avais chassé, Pigeon, le soir, a eu des convulsions.

CÉLESTIN. — C'est des bêtises !

PALMYRE. — Faut pas dire ça, M'sieur Kluck.

CÉLESTIN. — Je te vas l'assommer...

GRETEL. — Ecoute, Célestin... Je crois bien... que tu vas encore être papa. Alors prends sur toi de nous ménager, nous deux le petit septième. Le brave pas de front, crois-moi. On va trouver aut' chose.

PALMYRE. — Ecoutez, M'sieur Kluck, les deux fois déjà que j'ai voulu partir, y s'est cramponné à moi sus le trottoir. C'est pour dire qu'à présent que le vice le tient, y peut plus se passer de ma personne, tout ricochet que je suis. Je donne pas huit jours avant qu'y me courre après. (*Gretel opine.*) J'aurai qu'à le traîner à l'église et chez le notaire m'acheter un fonds de modes. Pis à Troyes, qu'on vivra !

GRETEL, *choquée*. — A trois ?

PALMYRE. — A Troyes, la ville. Parce que..., pour ce qu'est de revenir ici, j'aimerais mieux vivre avec les bêtes sauvages !

GRETEL, *à Célestin*. — On va en être débarrassé !

PALMYRE. — Y m'a débauchée. Faut qu'y répare. Pis une fois mariés, bougez pas ! Pour gouverner les gens, s'agit de bien les connaître. Et je les connais, ses points cardinaux, qu'est la luxure et la caponnerie. En manœuvrant les deux, j'en ferai quéqu'un de bien.

(*Entre Jules.*)

SCÈNE IX

GRETEL, CELESTIN, PALMYRE, JULES

JULES, *à Palmyre*. — Qu'est-ce que tu fiches-là, toi?

PALMYRE, *à Célestin, sans répondre*. — Alors, vous m'emmenez à Paris, M'sieur Kluck ?

CÉLESTIN. — De bon cœur, M'zelle Palmyre. (*A Jules.*) T'as menti, Jules Bopp, en disant qu'elle te voulait pas.

JULES, *hargneux*. — Si je veux pas me marier, c'est bien mon droit, peut-être ?

CÉLESTIN, *élevant la voix*. — Ton droit, c'est pas de marcher sur l'honneur d'une femme ! L'homme qui profite d'une brave fille sans vouloir y donner son nom, c'est lui qui se déshonore. T'as tous les droits que tu t'optempères, mais moi, je te connais plus, tant que cette brave fille-là s'appellera pas Mame Bopp.

JULES. — Des personnes qu'essaient de brouiller des amis comme nous, méfie-t'en ! Tiens, v'là ma lettre. (*Il la lui donne.*)

CÉLESTIN. — Celui qu'y faut s'en méfier, c'est toi.

(*Sort Jules.*)

SCÈNE X

CELESTIN, GRETEL, PALMYRE

PALMYRE, *émue*. — Merci, M'sieur Kluck. (*Elle s'essuie les yeux.*) Déjà que vous m'aviez reçue en présence de vot' dame, je l'oublierai jamais ! Et si je pouvais un jour vous le revaloir !...

CÉLESTIN. — De rien, M'zelle Palmyre. Alors, à tout à l'heure, au départ.

PALMYRE. — Vot' dame a bien de la chance !

GRETEL, *lui tendant la main*. — A vous revoir, M'zelle Palmyre. Et bonne route.

PALMYRE. — Tout l'honneur est pour moi, Mame Kluck. (*Sort Palmyre.*)

SCÈNE XI

CELESTIN, GRETEL

CÉLESTIN, *violent*. — Je pourrai pas me tenir. (*Emu.*) Gretel ! Ma petite femme ! Il a-t-y déjà cherché à te tatouiller ?

GRETEL, *farouche*. — J'ai mon fer à repasser pis ma pique à feu s'il approche !

CÉLESTIN. — Je vais plus être tranquille. Pasce que... même qu'y te dégoûte, y a des fois, tu sais bien... quand le besoin vous déborde...

GRETEL. — Ben qu'est-ce que je dirai, moi ?... qu'aux delais, les gotons se jettent sur les courriers comme sur du pain chaud. Tu me dis que tu pourrais pas ! J'ai-t-y jamais douté de ta parole ? (*Elle rit.*) C'est vrai que je t'ai cousu un sachet de poudre de gésier de canard, qu'assure la fidélité, à ce qu'on dit. (*Elle touche le vêtement de Célestin*). Là, qu'il est.

CÉLESTIN. — Tu sais pas comme je suis jaloux. Une fois, mon cheval, que tu y donnais du sucre, y t'a léché la paume et t'as ri tout drôle. Ça m'a tordu en dedans. Ç'avait beau être un cheval coupé, c'est ça qu'on ressent qui compte.

GRETEL. — C'est bête, tiens, tout ça. Quand je pense qu'on aurait la petite ferme du Todt, on se quitterait plus. Pis pour les enfants, la campagne,

y a pas mieux. Regarde Minet, comme ça l'a bien fortifié ? On serait heureux, à la petite ferme, sans ton fichu métier que t'aimes plus que ta femme.

Célestin. — Dis pas de bêtises, Gretel. La petite ferme, on n'a pas assez de sous pour l'acheter.

Gretel, *malicieuse.* — A moins qu'on gagne à la loterie ?... Tu me l'as pas dit que t'avais un billet, canaille, mais je l'ai vu !... Des fois qu'on gagnerait ?... tu la quitterais pas, ton métier ? Tu l'achèterais pas, la petite ferme ?

Célestin. — On gagne bien, Gretel, dans mon métier qu'est le plus beau du monde. Et à la loterie, on gagne pas.

Gretel. — Mais toi, t'es chanceux. Quand c'est qu'on la tire ?

Célestin. — C'était avant-hier.

Gretel. — Alors tu sauras demain ? Montre-le-moi, ton billet, que je le voye encore. (*Il le sort de son portefeuille et le lui donne.*) 2.222.

Célestin. — Tu sais pouquoi je l'ai pris, ce numéro-là ?

Gretel. — Non.

Célestin, *lui montrant du doigt.* — Pasce que regarde : ces quatre 2 là, ils avaient l'air à genoux à la queue-leu-leu, comme pour me dire : « Prenez-nous, M'sieur Célestin ! »

Gretel. — T'as toujours des idées coquettes ! Surtout, parles-en pas, de ton billet. Pour ces choses-là, faut être muet comme une taupe.

Célestin. — J'en ai parlé qu'à Fritz.

Gretel, *consternée.* — C'est le dernier qu'y fallait lui dire !... Bavasse comme un postillon qu'il est. Et tu sais bien qu'en route, c'est plein de mauvais monde qu'attend que l'occasion de nuire.

Célestin. — Te fais pas des idées !

Gretel. — Justement si, je m'en fais. J'ai comme idée qu'y va nous arriver quéque chose. (*Ton impatient, irrité.*) C'est l'autre qui me fait peur avec sa mère, là-haut. Qui que t'emmènes comme voyageurs, dans ta voiture ?

Célestin. — M'a l'air d'être deux Espagnols.

Gretel, *effrayée, à mi-voix.* — Deux Espagnols ! Sainte Vierge !

Célestin, *riant.* — Y sont pas tous cannibales, dis ! (*Regardant sa montre.*) Le départ va pas tarder. C'est approchant l'heure.

Gretel. — Bon. (*Allant à la porte sur la rue.*) Venez vite dire au revoir à papa.

(*Entrent Raton, Poulet, Minet.*)

SCÈNE XII

GRETEL, CELESTIN, LES TROIS ENFANTS

Les trois. — Tu nous emmènes jusqu'au grand tournant, dis ?

Célestin. — J'emmène que Raton, pasce que je lui ai promis. Où qu'y sont, Canard, Mouche et Pigeon ?

Raton. — Au catéchisse.

Poulet. — Fais-moi faire la brouette, p'pa !

(*Poulet se met à quatre pattes, Célestin le soulève par les pieds et il avance sur les mains.*)

Minet, *six ans, à sa mère.* — Où qu'y loge, à Paris, papa ?

Raton, *important.* — Au *Lion-d'Or.* Et y mange chez la cousine Marie Kluck. Tu le sais pas ?

Gretel. — Et comment qu'y le saurait ?

Raton, *condescendant.* — Ben, depuis le temps.

Gretel. — Et Minet, depuis le temps qu'il était en nourrice ? Tu le sais pas non plus, toi, gros bétapin ?

Minet. — L'est belle, la cousine Marie ?

Raton. — L'est belle comme tout. L'a des yeux de langousse, du poil au menton, pis le nez en pomme de terre.

Gretel. — T'as pas honte, Raton, de parler comme ça de cousine Marie, qu'est bonne comme tout pour ton père ?

Raton. — Ben, c'est p'pa qui l'a dit.

Gretel. — C'était pour rire ! Pis même si c'est vrai, faut pas se moquer des choses que les personnes y peuvent rien.

Minet, *à sa mère.* — Tu l'aimes bien, la cousine Marie ?

Gretel. — Je la connais pas, mon trésor embaumé. Pis jamais on se connaissera.

Minet. — Pourquoi ?

Gretel. — Pasce que Paris, c'est le bout du monde ; pis Strasbourg aussi, comme de juste, pour cousine Marie et cousin Léon.

Minet. — Qui c'est, cousin Léon ?

Poulet. — Le mari de cousine Marie..., qu'est commis voyageur. Pis c'est un ours. Pas, P'pa ?

Célestin. — Oui.

Gretel, *à Célestin.* — Oublie pas ton casse-croûte.

Poulet. — On va avec p'pa jusqu'à la voiture ?

Gretel. — Attention aux coups de pied de cheval.

Poulet. — Dis, p'pa, t'as pas dit « Qui c'est la plus belle » ?

Célestin, *déclamant.* — Ah ! Qui c'est la plus belle de Strasbourg et de tout le royaume ?... y compris les pays ézotiques ?

Raton et Poulet, *en chœur.* — C'est maman !

Célestin. — Et qui c'est le bon mari de cette belle dame-là ?

Les enfants. — C'est papa !

Célestin, *à Raton.* — Et qui c'est qui sera sage pendant que je serai pas là ?

Raton, *à mi-voix.* — C'est Minet.

Célestin, *riant.* — Qué que t'as dit ? Galope, ou je t'attrape ! Filez tous en avant.

(*Sortent les enfants.*)

SCÈNE XIII

CELESTIN, GRETEL

Célestin. — Dis donc ? C'est vrai qu'y a un petit septième en route ?

Gretel. — Je le crois bien.

Célestin, *il l'embrasse tendrement.* — Dis qu'on est heureux, ma Gretel ? Et qu'on le sera encore plus, quand ce cochon de Bopp sera plus là. C'est la Providence qu'a envoyé Palmyre. Alors te tourmente pas.

Gretel. — Oui, mais y a aussi l'autre..., la mère à Jules.

CÉLESTIN. — Faut croire qu'à la Providence, Gretel..., qu'elle s'occupe de chacun dans son particulier.

GRETEL. — Moi, j'en connais des tas qu'elle néglige.

CÉLESTIN. — Tu veux-t-y insulter la Providence, Gretel ?

GRETEL. — Non ! Mais j'y dis son fait, en passant.

(*Célestin rit.*)

CÉLESTIN, *riant.* — Allons, adieu, ma petite chatte. Fais risette un peu. Pis, aie pas peur. Me v'là recouvert de gésier de canard, y peut rien m'arriver. A jeudi, ma poulette.

GRETEL. — Parle plus de ton billet, surtout. Pis aye un œil sur les Espagnols. Et oublie pas de te fermer à clef la nuit. A jeudi, mon trésor.

(*Sort Célestin.*)

(*Elle met de l'ordre dans la pièce. Elle avise la gourde de Célestin.*)

Bon ! Il a oublié sa goutte...

(*Au moment où elle va sortir, entrent un vieil homme en bonnet et une voyageuse, portant un léger bagage.*)

SCÈNE XIV

GRETEL, LE VIEUX, LA VOYAGEUSE

LE VIEUX. — C'est-y vous qu'est les Kluck ?

GRETEL. — Oui. Qu'est-ce vous voulez, mon brave ?

LE VIEUX. — C'est c'te petite dame qu'est en peine. Mois, je suis de garde au *Cheval Blanc*, en l'absence des propriétaires.

GRETEL. — Y sont partis enterrer leur père à Colmar ?

LE VIEUX. — Juste ! Alors c'te petite dame arrive droit de Paris, croyant trouver son mari au *Cheval Blanc.* Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a pas couché cette nuit et que son nom figure pas sur le registre.

LA VOYAGEUSE, *très énervée, près des larmes.* — Y devait retourner aujourd'hui à Paris. Et la voiture est déjà partie, qu'on me dit... Alors je sais plus quoi faire ! On a bien des parents ici !... Mais je connais pas leur adresse.

GRETEL. — Qué que j'y peux, ma pauv' dame ?

LE VIEUX. — Ben si, pasce qu'elle s'appelle Kluck, pis les parents qu'elle cherche, aussi. Et, à ce qu'on vient de m'indiquer, vous de même. Alors je m'avais dit que p't'être, de Kluck en Kluck...

GRETEL. — C'est que des Kluck, à Strasbourg !... J'en connais bien deux, trois... Vous avez-t'y le temps de m'attendre ? J'étais sur le point de sortir pour une course qui sera pas longue, mais qu'est pressée.

LA VOYAGEUSE, *accablée.* — Je vais vous attendre, Madame.

GRETEL, *au vieux, en aparte.* — Vous attendez aussi ?... Pasce que Madame... — escusez ! — je la connais point.

LE VIEUX. — Escusez aussi, Mame Kluck, mais je peux pas laisser la maison sans personne.

(*Jules est entré.*)

SCÈNE XV

GRETEL, LE VIEUX, LA VOYAGEUSE, JULES

JULES, *à Gretel.* — A-t-y bien pris ma lettre ?

GRETEL, *signe de tête affirmatif.* — Si tu voulais tenir compagnie un petit instant à cette dame qu'est dans l'ennui.

JULES, *de mauvaise grâce.* — Ouais.

GRETEL. — Je reviens de suite.

(*Sortent Gretel et le vieux.*)

SCÈNE XVI

LA VOYAGEUSE, JULES

LA VOYAGEUSE, *fondant en larmes.* — Mon Dieu . je suis là que je dérange tout le monde !

JULES. — Quel ennui que vous avez donc ?

LA VOYAGEUSE. — C'est mon mari que j'ai manqué. Et depuis treize ans qu'y descend au *Cheval Blanc*, on me dit qu'on le connaît pas...

JULES. — Il est pas perdu pour ça ?

LA VOYAGEUSE. — Je sais bien. Mais l'idée qu'en arrivant chez nous y verra les volets fermés... (*En crescendo.*) Il aura un coup au cœur..., y croira que je suis morte !

JULES. — C'est rien, ça.

LA VOYAGEUSE. — Et par-dessus le marché, je suis partie sans rien dire à personne. J'étais comme folle, après ce qui nous est tombé.

JULES. — C'est-y un malheur ?

LA VOYAGEUSE, *avec réticence.* — ... Ho ! non !... Tout le contraire.

JULES. — Je vous le demande pas. Chacun ses affaires, pas vrai ?

LA VOYAGEUSE. — Je sais bien que les miennes intéressent personne, mais j'ai les nerfs en boule ! Faut que je parle !

JULES. — Allez-y. C'est plus sain que de s'étouffer.

LA VOYAGEUSE. — L'idée .qu'y se trouvera tout bête..., son fricot même pas préparé, pauv' mignon! (*Elle repleure.*)

JULES. — Vous êtes-t-y nouveaux mariés ?

LA VOYAGEUSE. — Non, y a treize ans qu'on l'est. Mais on s'aime comme des tourtereaux.

JULES. — Y a quéquefois des réussites.

LA VOYAGEUSE. — C'en est une, allez. Quand je pense que ma pauv' mère voulait pas que je l'épouse, rapport à son métier, pasce qu'il est courrier de malle-poste.

JULES. — Tiens.

LA VOYAGEUSE. — Alors ma pauv' mère disait comme ça : « Tu seras tout le temps seule, ma pauv' fille. » Mais moi j'y répliquais qu'y vaut mieux être heureux deux jours sur dix avec un qu'on aime, que malheureux tous les jours avec un qu'on n'aime pas.

JULES. — Sur quelle ligne, qu'il est courrier ?

LA VOYAGEUSE. — Paris-Strasbourg !

JULES, *cherchant.* — Attendez voir !... S'appelle-t-y pas Landry ?

LA VOYAGEUSE. — Non, y s'appelle Kluck.

JULES. — Je vois pas. J'en connais bien un, mais qu'est pas le vôtre. Kluck ?

La voyageuse. — Célestin, de son petit nom.

Jules. — Hein ?

La voyageuse. — Célestin Kluck ! Un grand bel homme... Des fois que vous le connaisseriez de vue ?

Jules, *ahuri*. — De qui que vous me parlez, ma petite dame ?

La voyageuse. — Comment, de qui je parle ?... Mais de mon mari.

Jules, *ironiquement incrédule*. — Vot' mari ?... Vot' mari s'appelle Célestin Kluck ?

La voyageuse, *un peu inquiète*. — Mais, voyons, je viens de vous le dire. (*Effrayée soudain par l'air de Jules.*) Il lui est rien arrivé au moins ?

(*Jules, qui réfléchit, fait signe que non de la main. Tout à coup, son doigt montant en spirale.*)

Jules, *insinuant*. — Ce serait-y pas plutôt vot' bon ami que vot' mari !

La voyageuse. — Mon bon ami ? (*Elle suffoque.*) Ha !... ben, s'y vous entendait, Célestin !... lui qu'est à cheval comme personne sur les convenances. Ah ! ben çà !... L'a fallu que je fasse plus de cent lieues pour m'entendre insulter de la sorte. (*Elle se lève et va pour reprendre son petit bagage.*) J'aime mieux m'en aller sans attendre, tiens !

Jules, *affolé*. — Hé là ! (*Il se précipite et lui retire des mains son cabas.*) ... Je plaisantais, ma petite dame.

La voyageuse, *digne*. — C'est pas des plaisanteries à faire, Monsieur.

Jules. — Ça se voit que vous êtes une dame bien. On sait juger son monde.

La voyageuse. — Vous pouvez demander à la mairerie du VIe, pis à Saint-Eustache, si on l'est pas, mariés.

(*Jules s'agite sur sa chaise, se trémousse, s'avance et se recule frénétiquement.*)

Et que c'était une belle noce !... Quarante personne au moins qu'y avait ! Pis M. le Doyen, parent de not' famille, qu'a fait un petit laïus au dessert ! Tout le monde pleurait !... que j'ai vu des enterrements qu'on pleurait moins. (*Emue, elle tire son mouchoir de son cabas, d'où plusieurs objets et papiers tombent. Jules l'aide à les ramasser. Elle ramasse elle-même un parchemin et le tendant à Jules.*) Tenez, le v'là, notre acte de mariage, que j'avais emporté à tout-t-hasard... J'y pensais même plus. Vous pouvez le lire.

(*Jules s'en saisit, ému.*)

Jules, *lisant vite, la voix tremblante*. — « Acte de mariage de Célestin Kluck, né à Strasbourg, le 3 février 1805... Ho !... courrier de malle-poste..., avec Marie Piquet, fille mineure de... » (*Il jette le document sur la table et ne se contenant plus.*) Oho ! ô... ô... ô... ! C'est pas Dieu croyable. Oho... rhô... ô !... Bon sang de bon sang de bon sang de bon sang de...

La voyageuse, *épouvantée*. — Mais qué que vous avez ?

Jules. — Ce que j'ai, ma pauv' dame !... (*Il aspire l'air, il cherche.*) ... J'ai que j'ai la goutte au pied. Ce qu'on appelle une attaque-e-de goutte. (*Les yeux au ciel, mains jointes, l'air radieux.*) Ho, ma bonne mère !

La voyageuse. — C'est bien aigu, dites ?

Jules. — Ah ! ma pauv' dame ! De ma vie, j'ai rien senti de pareil.

La voyageuse. — Faudrait de la laine chaude... Qu'est-ce que je peux faire ?

Jules. — Rien que me parler encore... pour me distraire. (*Il se ressaisit, se rassied, souffle, comme épuisé.*) Alors, vot' Célestin, où qu'il habite ici ?

La voyageuse. — Y couche au *Cheval Blanc*, pis pour le manger, y va chez des parents : la cousine Gretel Kluck et son mari.

Jules, *il avale*. — Son mari ?...

La voyageuse. — Le cousin Jules... qu'a une graineterie. Vous voyez pas ce que veux dire ?

Jules. — You, you, you, youille de bon sang.

La voyageuse. — Ça vous refait mal ?

Jules. — Continuez donc, allez ! Comment qu'il est, le cousin Jules ?

La voyageuse, *désolée*. — Je les connais pas ! Je sais même pas où qu'y demeurent. Je croyais jamais venir ici de la vie, pensez ! Alors à quoi ça m'aurait servi de connaître leur adresse ? Je sais pas écrire et peut-être la cousine Gretel non plus. Quand même, pisque me v'là, j'aurais bien voulu la remercier.

Jules. — Surtout qu'y a de quoi.

La voyageuse. — Pis ça y aurait fait plaisir, à Célestin, qu'on fasse connaissance.

Jules. — Sûr !

La voyageuse. — Au lieu de ça, j'aurai couru les routes pour-e-rien, comme ça, toute seule. Ce qu'y va me disputer ! Jaloux comme il est.

Jules. — Il est bien amoureux ?

La voyageuse, *gentiment niaise*. — S'il est amoureux ! Y me cajole comme un poupon ! Tenez... c'est des bêtises. Mais chaque fois qu'y repart, pour me faire rire, y me dit comme ça en me serrant contre lui : « Qui c'est la plus jolie tite brune de tout le royaume ?... y compris les pays ézotiques », qu'y dit. (*Elle rit, Jules aussi.*) « C'est Marie », que je réponds. Pasce que c'est comme ça que je m'appelle.

Jules. — C'est gentil, comme nom.

Marie. — Je suis tranquille, allez. Je sais qu'il aime que moi. Pis que jamais y me trompe.

Jules. — A quoi que vous le jugez ?

Marie, *solennelle*. — Y ment jamais, Célestin. Et y dit toujours qu'avec une femme qu'est pas sa légitime, y pourrait pas !

Jules, *se trémoussant, criant*. — Lui faut le maire et le curé, pour qu'y puisse.

Marie. — Ben, dites ! c'est bien plaisant.

Jules. — Si c'est plaisant ? C'est à se pâmer que vous voulez dire. (*Devant elle, le doigt levé.*) Pis le mariage. Y'a que ça de vrai !... Faut pas s'égarer dans les sentiers tortueux.

Marie, *bien d'accord*. — Non.

Jules. — Rien que la route droite !... Et elle est tellement belle, la route droite... qu'y vaut mieux s'y engager deux fois qu'une !

Marie, *attendrie*. — On croirait l'entendre. N'empêche que les premiers temps de notre mariage, quand je le voyais repartir, j'étais pas fière, allez. Pasce que chez nous, il était dorloté. J'y fricotais des bons petits plats..., il avait une bonne chambre bien chaude..., pis sa petite femme. Arrivé à Strasbourg, il avait pus rien ! Une chambre d'auberge, une mauvaise pitance... et il était tout seul. Alors, le contrasse, y pouvait pas s'y faire. Y me revenait

chaque coup plus triste et délabré, qu'il en tombait en ruines !...

JULES. — Et quand c'est-y qu'y s'a reconstruit ?

MARIE, *exposant l'évidence.* — Du jour que les cousins l'ont pris chez eux ! Pour ce que vous pensez, l'a fallu qu'y se résigne ! Quand y m'arrive, pauv' chat, je vois bien qu'il a jeûné. Mais ce qui l'a aidé, c'est l'ambiance de famille..., avec leurs six petits qu'il en est fou.

JULES. — Y jalouse pas le bonheur des autres.

MARIE. — Non, mais quand même, ça doit lui faire gros cœur de les voir pousser, ces petiots-là.

JULES, *jubilant.* — Pourquoi donc ?

MARIE, *pudique.* — Parce que lui, de son fait, y peut pas en avoir. Et y s'ostine à dire que c'est de mon côté qu'est la faute, moi que ma pauv' mère en a eu treize ! Alors pensez ! Mais quand je lui rétorque ça, y devient rouge comme une escalope ! Y s'étouffe, tellement que ça le vexe. Croyez-vous que l'homme, c'est vaniteux, dites ?

JULES. — Alors là... dans ce cas-là, j'aime mieux pas me prononcer.

(*Marie, vexée, lance le menton de côté avec un sourire amer.*)

MARIE. — Elle revient pas vite, la dame.

JULES. — Justement, tenez, la v'là.

(*Entre Gretel.*)

SCÈNE XVII

JULES, MARIE, GRETEL

GRETEL. — Alors ? Voyons voir ce que je peux pour vot' service. (*A Jules.*) T'as pas trouvé ?

JULES. — J'ai pas trouvé quoi ?

GRETEL. — Qui c'est, les Kluck que Madame cherche.

JULES. — Ah non !

GRETEL, *haussant les épaules.* — Bien sûr. Toi, ce qu'intéresse pas ta personne...

JULES, *air patelin.* — Là, t'es pas juste.

GRETEL. — Eh ben, je te retiens plus.

(*Elle attend qu'il sorte. Il salue Marie et sort à regret.*)

SCÈNE XVIII

GRETEL, MARIE

GRETEL. — Ce qui me semble un peu curieux, c'est que vous arriviez de l'aut' bout du monde pour joindre vot' mari qui s'en retournait le même jour.

MARIE. — Mais c'est hier soir que je devais arriver ! On a eu dix heures de retard, rapport au brouillard, qu'on avançait comme des limaces. Sans ça je le trouvais, mon mari.

GRETEL. — Où çà ? Pisqu'au *Cheval Blanc* on le connaît pas.

MARIE. — C'est vrai. (*Désemparée.*) Oh ! je sais plus !

(*Bruit de dispute des enfants dans la rue.*)

GRETEL, *courant à la porte ouverte.* — Allez-vous pas finir ?... Attends un peu, Raton !... Poulet ! que je t'y reprenne !

MARIE, *saisie.* — Raton et Poulet !... c'est-y vos enfants ?

GRETEL. — Oui, bien sûr. Pourquoi ?

MARIE. — Mon Dieu !... les autres s'appellent-y pas Minet, Canard, Mouche et Pigeon ?

GRETEL, *avec méfiance.* — Comment que vous le savez ?

MARIE, *criant.* — Mais c'est vous qu'est la cousine Gretel, alors ?... Je suis la cousine Marie !..

GRETEL. — La cousine Marie ?

MARIE. — Ah ! on peut dire qu'y a un bon Dieu sur terre ! Cousine Gretel ! (*Elle l'embrasse.*)

GRETEL, *froide, hésitante.* — Vous êtes la cousine Marie ?

MARIE, *riant.* — On croyait qu'on se connaîtrait jamais ! Vous me regardez ! Vous imaginiez pas la cousine Marie courant comme ça les routes ?

GRETEL, *sèche.* — Franchement non.

MARIE. — Et Célestin ?

GRETEL, *réticente.* — Célestin ?... Y vient de repartir.

MARIE. — Mon Dieu Seigneur ! Dire qu'on aurait pu s'en retourner ensemble.

GRETEL. — C'est égal ! Pour avoir fait c'te trotte-là, sans parler de la dépense, fallait que ce soye pour une chose bien estraordinaire ?

MARIE. — Une chose qu'arrive pas une fois dans une vie ! Que ça m'a mis dans l'état que j'ai fait ce coup de folie.

GRETEL. — On peut-y savoir quoi, sans vous commander !

MARIE. — Je m'étais juré d'en parler à personne, mais puisqu'on est en famille, c'est différent ! On a gagné le gros lot à la loterie !

GRETEL, *saisie.* — Laquelle, de loterie ?

MARIE. — De la Ville de Lyon. Le gros lot de vingt mille francs !

GRETEL, *en reste saisie, la bouche ouverte.* — Hé ben !... pour de la chance ! (*Amère.*) Nous autres aussi on avait un billet. Enfin, je vous félicite, cousine.

MARIE. — Je peux pas m'y faire à cette idée qu'on est riches ! Mais que je vous raconte comment les choses elles se sont passées. (*Gretel lui avance une chaise. Elles s'assoient.*) Y a trois semaines environ, je vais chez M. Didot, qu'a la pharmacie un peu plus loin que chez nous. Un homme bien aimable et qu'est abonné au journal.

« M'sieur Didot, que je lui dis, je peux-t-y vous demander un service ? » — « A votre disposition, Mame Kluck, qu'y me répond » — « Ben voilà, que je dis, mon mari a un billet de loterie de la Ville de Lyon... » Y me l'avait pas dit, le brigand, mais je l'avais vu dans son portefeuille.

GRETEL. — Le mien non plus me l'avait pas dit.

MARIE. — C'est drôle comme les hommes y se ressemblent. « Alors, que je continue, seriez-vous assez bon pour suivre sur vot' journal, des fois qu'y sortirait, ce numéro-là... que je lui avais marqué sur un papier » — « J'y manquerai pas, Mame Kluck » qu'y me dit. Là-dessus, je m'en retourne, sans plus penser à rien... (*Un petit temps pour préparer l'effet.*) Cousine !... V'là-t-y pas que mardi dernier, qui je vois entrer ? M'sieur Didot : tout pâle sous sa calotte, qui tenait d'une main le journal, pis de l'autre une fiole de vunéraire, crainte que la joie me terrasse. Pis v'là qu'y me dit : « Mame Kluck... c'est vous qu'a gagné le gros lot !... C'est le numéro 2.222 » qu'y me dit !

GRETEL, *se dresse et crie.* — L' 2.222 ?... Mais, c'est le nôtre, de billet ! C'est not' billet à nous !

MARIE. — Comment ?... C'est pas possible.

GRETEL, *surexcitée.* — Pas possible ? Montrez-le.

MARIE. — Mais c'est pas moi qui l'a. C'est mon marie.

GRETEL. — Le malheur pour vous c'est que le mien l'a aussi. Qu'y a pas un quart d'heure qu'y me l'a encore montré. Et c'est un numéro qu'on peut pas se tromper, dites ! Les quat' chiffres pareils à la queue leu-leu !

MARIE, *éperdue.* — Oui, mais... les chiffres pareils que vous avez vus..., c'est peut-être bien quat' 3 ou quat' 4 ?

GRETEL, *avec violence.* — C'est quat' 2 que je vous dis. Y'a pas d'erreur possible. A preuve que mon mari m'a dit qu'y s'étaient mis à genoux pour le supplier !

MARIE, *affolée.* — Qui, qui s'est mis à genoux ?

GRETEL. — Les 4 !... les 2 ! Enfin les quat' 2 ! A genoux, qu'y m'a dit... Alors ? les 3 se tiennent-y à genoux ? Y sont debout à ce qu'y me semble !... Les 4 ?... (*Elle cherche.*) y sont assis. Les autres y font ce qu'y veulent, mais y'a que les 2 d'à genoux, personne de franc peut le contredire.

MARIE, *ahurie.* — Vous croyez-t-y qu'y aurait deux billets pareils ?

GRETEL. — Non, je le crois pas. Mais ce que je croirais plutôt... pasce qu'y a quêque chose dans tout ça qu'est pas catholique..., c'est que vous êtes pas la cousine Marie ! Et plus que je vous regarde et que je vous écoute, plus je me fortifie dans cette opinion.

MARIE. — Je suis pas la cousine Marie ? Et qui que je suis, alors ?

GRETEL. — J'en sais rien, qui que vous êtes. Mais vous êtes pas Marie Kluck, qu'est une brave femme qu'aurait jamais quitté de chez elle... pis qu'a le nez en pomme de terre, et vous l'avez pas ?

MARIE. — Ça, c'est la fin des fins. Je suis pas Marie Kluck. Et comment que je saurais le nom de vos enfants et tout ?

GRETEL. — La belle astuce ! Quand on traîne sur les grand' routes, l'oreille aux aguets, on en apprend des affaires ! Et qu'un tel a gagné le gros lot et ci et l'autre. On va voir un peu sur place, pour mieux se renseigner. Après ça, y a plus que le coup à faire.

MARIE. — Mon Dieu Seigneur ! Qu'est-ce qui m'arrive ?

GRETEL. — Je le sais bien qui c'est le grand serin qui n'a pas tenu sa langue. C'est pas mon mari, que peut-être vous connaissez même pas !... Ben, tenez, au fait..., pisque vous êtes Marie Kluck, à quoi qu'y ressemble, mon mari ?

MARIE, *ahurie.* — Mais je le connais pas ! Vous le savez bien.

GRETEL, *triomphant.* — Ah ! vous ne le connaissez pas ! La v'là pincée, l'imposteuse. La cousine Kluck qui connaît pas mon mari !

MARIE, *épouvantée.* — Je sais seulement qu'il s'appelle Jules.

GRETEL, *ricanant.* — Tiens donc ! En v'là d'une autre ! Et qui donc qui vous a dit ça ?

MARIE. — Mais, c'est Célestin !

GRETEL, *jubilant.* — La v'là qui s'embarbouille !

MARIE. — Mais voyons, cousine...

GRETEL, *terrible.* — M'appelez pas de ce nom !... Je sais pas ce qui me retient d'aller chercher les gendarmes... En tout cas, vos mic-mac vous serviront de rien. Vous l'aurez pas, le billet ! Pouvez toujours courir.

MARIE, *se révoltant.* — C'est trop fort à la fin ! Vous aussi, pouvez courir. On vous aura à la course.

GRETEL, *impressionnée.* — Qu'est-ce qu'elle veut dire par là, c'te voleuse de grand chemin ! Méfiez-vous que si vous y touchez un cheveu de sa tête, à mon mari...

(*Entre Raton.*)

SCÈNE XIX

GRETEL, MARIE, RATON

GRETEL, *à Raton.* — Ah ! Raton, cours dire de ma part à M. Schuster qu'il attelle sa voiture de poste avec son demi-sang pour partir dans le quart d'heure. Perds pas une minute.

RATON. — Oui, M'man.

GRETEL. — Pis dis à Bopp de venir tout de suite.

RATON. — Il est par là.

(*Sort Raton.*)

SCÈNE XX

GRETEL, MARIE

GRETEL, *à Marie.* — Trouvez-en donc une, de voiture, vous, avec la foire qu'y a en ce moment. On va l'alerter de ce pas, cousine Marie. Je vous conseille pas de vous insinuer chez eux. Vot' sale coup, il l'est raté ! Filez !... que je vous revoie plus.

MARIE, *se garant d'elle pour gagner la sortie.* — Vot' sale coup, il est raté ! Filez... si c'est Dieu possible !

GRETEL, *l'air pétrifié tout à coup.* — Ça y est ! Elle me l'a fait dire, qu'on a le billet gagnant. Je suis tombée dans le panneau !

(*Entre Jules.*)

SCÈNE XXI

GRETEL, JULES

JULES. — Qu'est-ce que tu me veux ?

GRETEL, *tout d'une haleine.* — Faut que tu viennes avec moi, rattraper Célestin. Il est en péril. On a gagné le gros lot... Y a des bandits qui le savent. La femme qu'était là est sûrement affiliée aux Espagnols qu'y mène dans sa voiture.

JULES. — Y t'a trop caressée, ton agneau de roi. Ça te tourneboule la cervelle. Les Espagnols, c'est des Monsignors en bourgeois à ce qu'on m'a dit.

GRETEL. — « A ce qu'on m'a dit ! » « A ce qu'y paraît ! » Dans le temps qu'on a tué le Courrier de Lyon, il en circulait aussi des balivernes.

JULES, *haussant les épaules.* — Y logeaient chez l'évêque, les Espagnols !

GRETEL, *ébranlée.* — Tu les as vus ?

JULES. — De mes deux yeux. Pis quand tu le rattraperais, Célestin — sans parler qu'y se détourne souvent de la route —, y dirait que tout ça, c'est des bêtises.

GRETEL. — Des bêtises ? La femme qu'était là cherche à voler le billet, sûr comme je suis là.

JULES, *perfide.* — La femme qu'était là..., tu veux que je te dise ?...

GRETEL, *haletante.* — Dis.

JULES. — C'est un serpent.

GRETEL. — Ha !

JULES. — Ce qu'y faut, c'est pas rattraper Célestin... C'est que t'ailles droit chez la cousine Marie.

GRETEL, *effrayée.* — A Paris ?

JULES. — Et après ? Faut devancer l'autre ! Elle avait son plan, va, c'te reptile-là. Elle essayait de me faire parler. Je voyais son œil de vipère à cornes qui farfouillait partout...

GRETEL. — Pis avec ça, l'air honnête et modeste...

JULES, *le doigt levé.* — La pire espèce !

GRETEL. — Tu l'as dit. (*Désespoir.*) Mais je peux pas laisser les enfants !

JULES. — La mère Louise les gardera. Tu préfères-t-y les laisser voler d'une fortune ? Vingt mille francs ! Le prix de la petite ferme du Todt.

GRETEL, *fiévreuse.* — T'as raison. Va faire ton bagage. On va partir de suite. J'avais commandé la voiture à Schuster.

(*Entre Raton.*)

SCÈNE XXII

GRETEL, JULES, RATON

RATON. — Les chevaux étaient à la voiture pour le baron de Schoen.

GRETEL, *cri de détresse.* — Ha ! mon Dieu !

RATON. — Mais sa dame est malade. Il a décommandé.

GRETEL, *soulagée.* — Ah !...

RATON. — M'sieur Schuster il a dit que c'était de la chance, vu la foire. Elle était contente, la dame.

GRETEL. — Hein ?... Quelle dame ?

RATON. — Celle qu'était ici.

GRETEL, *criant.* — Elle a pris la voiture ?

RATON, *effrayé.* — Ben pour qui donc que c'était ? Elle m'a suivi. Elle a dit que c'était pour elle !

GRETEL. — Disparais ! ou je te tue !

(*Raton se sauve.*)

SCÈNE XXIII

JULES, GRETEL

JULES. — Aie pas peur. En payant le double on aura celle à Martin. Et zig ! tiens, je t'offre le voyage.

GRETEL, *ahurie.* — Ah ben ça !... Qu'est-ce qui te prend ?

JULES. — Y me prend que ça vaut le coup. Vingt mille francs ! La petite femme !... Et, dis ?... la bouille à Célestin ! en train de fumer sa petite polissonne de pipe, quand y va voir entrer qui ça, chez Marie ?... Sa Gretel !

GRETEL. — Pauv' trésor.

JULES. — Va-t-y être heureux !

GRETEL. — Cours vite ! (*Elle le retient par le bras.*) Tu vois, Jules ? Tu serais pas gouverné par ton bon Dieu de sexe, ... au fond, t'es meilleur qu'on croit !

RIDEAU

ACTE II

A Paris. Une pièce sur la rue. Aussi pimpante que celle de Strasbourg. Au mur, bien de face, une grande photographie représente Marie et Célestin en mariés. (Célestin avec bouquet de fleurs d'oranger à la boutonnière.) *Vers le soir.*

Au lever du rideau, la scène est vide.

Entre Marie, en hâte, même tenue de voyage qu'à l'acte précédent. Elle ouvre les volets, puis, fébrile, ôte son manteau, son chapeau, les range dans l'armoire.

SCÈNE I

MARIE, CELESTIN

Marie. — Ce qu'y va être colère ! (*Elle s'arrête, se tenant des deux mains le sein gauche.*) J'en ai le cœur qui fait des sauts de lapin. (*La voix de Célestin dehors.*) Le v'là ! Il était temps que j'arrive.

(*Entre Célestin.*)

Célestin, *joyeux, exubérant.* — T'es là, Mame Kluck ?... (*Il voit Marie tête basse.*) Qu'est-ce qu'y a, ma jolie ? (*Il va à elle, qui détourne la tête.*) T'as encore un coup perdu des sous ? (*Gaiement.*) Même que t'aurais perdu cent sous, je te gronderais pas... (*A tue-tête.*) Pasce qu'on a gagné à la loterie ! (*Marie ne réagissant pas, il s'inquiète.*) Dis, Marie, t'es pas malade ? (*Signe négatif.*) Tu m'as pas trompé ?

Marie, *un gémissement qui est une protestation.* — Oh !...

Célestin, *riant.* — Alors c'est pas grave.

Marie. — Si.

Célestin. — Tu m'as trompé ?

Marie. — Non ! Mais je suis été à Strasbourg !

Célestin. — Qu'est-ce tu dis ? (*Il souffle comme un phoque.*)

Marie, *exaltée.* — J'y suis été pour te dire qu'on avait gagné. Je me tenais plus de te l'apprendre. Pis comme je te trouvais pas, le garçon du *Cheval Blanc* m'a menée chez Gretel Kluck.

Célestin, *il souffle plus bruyamment.* — Marie...

Marie. — Alors là ! Qu'est-ce qu'y m'a tombé dessus !... Et j'étais à vivre ici, tranquille, sans me douter...

Célestin, *éploré.* — Marie, faut que t'essayes de comprendre...

Marie. — Oh ! j'ai bien tout compris ! (*Elle s'approche de lui qui a un léger recul.*) Pauv' mignon !... (*Elle lui caresse la tête.*) Tu te plains pas pour pas qu'on se tourmente ?... Mais une n'harpie pareille qu'y faut que tu vives avec...

Célestin, *ahuri.* — Mais tu ?... Tu y as parlé ?

Marie. — Ah oui ! qu'on s'a parlé.

Célestin. — Qué que vous vous avez dit ?

Marie, *volubile.* — Elle a dit que j'étais pas Marie Kluck !... Que je venais pour voler l'2.222... Que les 3 se tenaient debout, et les 4 z'assis... ; enfin des affaires estravagantes... Et l'aut', avant, y m'avait insultée, en disant que t'étais que mon bon ami.

Célestin. — Quel autre ?

Marie. — Le goutteux ! Qu'avait une attaque !

Célestin, *ton navré.* — Dis, Marie, ce que tu racontes, c'est pas clair.

Marie. — Et c'est-y clair qu'elle m'aye traitée d'imposteuse pasce que je connais pas son mari ? Comment que je pourrais le connaître ?

Célestin. — Vois-tu, Marie...

Marie — Non, mon mignon !... tu peux pas rester chez des gens pareils. Faut que tu trouves une aut' famille.

Célestin, *interloqué.* — Ça se trouve pas comme ça, tu sais. Pis Gretel... Gretel... elle cuisine bien.

Marie. — T'es trop bon, v'là le malheur !

Célestin, *anxieux* — Mais, dis ? Comment que vous vous avez quittées ?

Marie. — « Filez que je vous revoie plus ! » qu'elle criait.

Célestin. — Et t'as filé ?

Marie. — Tiens !

Célestin. — T'as eu raison. (*Il souffle.*) Mais c'est pas bien quand même ce que t'as fait là, de partir seule en diligence. Parce que, l'honnête femme qu'elle commence à sucer le lait de l'indépendance, elle court au-devant de son malheur. Faut jamais que tu recommences.

Marie. — Oh ! je recommencerai pas.

Célestin. — Pis Gretel, qu'est brave et bonne, tout comme toi, faut pas que t'y gardes rancune pour son coup de grisou.

Marie. — Ah ben tout de même !

Célestin. — Faut plutôt remercier la Providence qu'il est rien arrivé de mauvais. Pouh !... Là-dessus, bourre-moi une bonne pipe... Pis viens me bécoter un peu. (*Il s'installe dans le fauteuil.*) Pourquoi que tu ris ?

Marie, *bourrant la pipe.* — Je ris, pasce que je m'en ai vengée, de son coup de grisou

Célestin, *riant d'avance.* — Qué que t'as fait ?

MARIE. — Je lui ai chipé la voiture qu'elle avait commandée pour venir ici.

CÉLESTIN, *il se lève, étouffant..* — Pour venir... pour venir...

MARIE, *riant.* — Ici ! mettre la cousine en garde contre la voleuse ! Et tu peux être tranquille qu'elle va s'amener. Dans l'état qu'elle était, rien pourra la retenir... (*Devant l'air de Célestin*) Eh !... qué que t'as, mon mignon ?

CÉLESTIN, *voix faible.* — J'ai comme des mouches qu'elles... tournoient devant ma figure.

MARIE. — C'est peut-être que t'as faim ?

CÉLESTIN. — Non.

MARIE. — Alors bois un coup. (*Elle lui verse un verre d'alcool qu'il avale. Brusquement inquiète.*) Je vais chercher le docteur.

CÉLESTIN. — Non ! Ça va passer.

MARIE, *l'entraînant.* — Viens, mon poupon. Viens faire une câline. (*Il se dégage.*)

CÉLESTIN. — Faut t'en aller, Marie ! Pasce que si t'es déjà là, Gretel doit plus être loin.

MARIE. — Que je m'en aille quand j'ai l'occasion quand j'ai l'intention de me revancher ? là, je te comprends plus ! Pis y'a encore autre chose que je comprends pas. Montre un peu ton billet ? (*Il le lui montre.*) Comment qu'elle a pu le voir dans le portefeuille de son mari, alors ?

(*Un temps.*)

CÉLESTIN. — ... Y me l'a rendu juste comme je partais.

MARIE. — Y te l'a rendu ?... Pourquoi donc qu'y le détenait ?

CÉLESTIN. — Pasce... qu'on l'a acheté de moitié chacun. Alors on se le repassait, pour qu'y ait pas de jaloux.

MARIE. — C'est-y godiche ! (*Une inspiration.*) Gretel le savait-y qu'ils l'avaient que de moitié ?

CÉLESTIN. — Non, elle savait pas.

MARIE. — Ah ! je commence à comprendre.

CÉLESTIN, *soulagé.* — Tu vois. Suffit de s'espliquer.

MARIE, *réfléchissant.* — Non !... ça va encore pas. Ça me dit pas pourquoi qu'elle a sorti de ses gonds quand j'ai dit que son époux s'appelait Jules ?

CÉLESTIN, *accablé.* — T'es trop tatillonne, Marie.

MARIE. — Ah ! t'en as de raides ! Enfin quand elle sera là..., on s'espliquera.

CÉLESTIN, *violent.* — Je veux pas que tu lui parles quand elle t'a insultée !

MARIE. — Pisqu'elle savait pas ! Je m'aurais méfiée pareil. Pis je veux plus qu'elle me voie en voleuse. Je veux qu'elle me voie comme ta petite femme.

CÉLESTIN, *avalant sa salive.* — C'est que... justement... vois-tu, Marie... elle sait pas...

MARIE. — Quoi encore qu'elle sait pas ?

CÉLESTIN. — Que qu'on... que... que t'es ma femme.

MARIE, *après un temps de stupeur.* — Ah !... Tu fricotes avec ! (*Célestin la regarde, épouvanté.*) T'oses même pas le nier que c'est ta maîtresse !

CÉLESTIN, *avec gravité, secouant la tête.* — C'est pas ma maîtresse, Marie.

MARIE. — Jamais elle l'a été ?

CÉLESTIN, *sûr de lui.* — Jamais.

MARIE. — Alors pourquoi tu y as pas dit qu'on est mariés ?

CÉLESTIN. — Pasce qu'y a dix ans, quand je les ai retrouvés..., s'y m'ont pris avec eux, c'est qu'y me croyaient garçon.

MARIE. — Et alors ?

CÉLESTIN. — Alors y se disaient que les petits qu'ils auraient, je leur laisserais mes économies.

MARIE. — Aux petits qu'étaient pas nés ? Ben y sont prévoyants !

CÉLESTIN. — Ça, dis ?... les Alsaciens...

MARIE. — Et après ?

CÉLESTIN. — Tout de suite il est venu Raton, pis Poulet, pis Pigeon... que je pouvais pus me dédire, tu comprends bien !

MARIE. — Je comprends surtout que c'est pas beau, ce que t'as fait là. Et que c'est pas délicat ! Faut jamais tromper le monde. A preuve qu'elle va bien le voir à présent, que t'es marié.

CÉLESTIN, *terrifié.* — Non, Marie... ça se peut pas.

MARIE. — Si ! Faut te sortir de là. Après, tu seras tranquille.

CÉLESTIN. — Je te dis...

MARIE, *gentiment.* — Tâche de comprendre ! La chose qu'on est mariés, ça lui sera bien égal ! Ce qui l'ennuillerait, c'est qu'on aye des enfants ? Ben d'abord, je vais lui dire que tu peux pas en avoir. (*Célestin, désespéré, lance les bras au ciel.*) Recommence pas, Célestin ! Le médecin me l'a dit, que c'est toi. Après, je lui dirai qu'étant donné ça, ben leurs gamins, plus tard, on leur laissera tout. (*Emue.*) Et qu'on les aimera comme si que c'étaient les nôtres !... Laisse faire !... Entre femmes on se comprend.

CÉLESTIN. — Je te dis que c'est pas possible !

MARIE, *méfiante.* — C'est-y qu'y me méprisent ?... Ah ! je comprends pourquoi que le goutteux m'a insultée ! S'y croient que j'ai pas de mari, pour quoi qu'y me prennentt !

CÉLESTIN, *accablé.* — Y te croient mariée, Marie.

MARIE. — Avec qui ?

CÉLESTIN, *à la torture.* — Léon.

MARIE. — Qui que c'est que ça ?

CÉLESTIN. — C'est personne.

MARIE. — V'là qu'y m'a donnée !

CÉLESTIN, *caressant.* — Moi, te donner !... Jaloux comme je suis ?... Ma petite Marie !... que t'es le plus beau fleuron de ma couronne.

MARIE, *touchée.* — Le v'là fier, le fleuron.

CÉLESTIN. — Oui, mais Gretel saurait que j'y ai menti, elle me chasserait ! Que j'me retrouverais comme un pauv' chien sans niche.

MARIE. — Mme Léon, que me v'là ! Ah ! c'est du propre ! Et qu'y faut encore que je m'embarque là-dedans !... Quoi c'est qu'y fait, Léon ?

CÉLESTIN. — Il est commis voyageur.

MARIE, *finement.* — Dis ?... Peut-être qu'y voyage pas tout le temps quand même ? Alors si elle voit qu'on a qu'un lit, où qu'elle pensera que tu couches ?

CÉLESTIN. — Je dis que je couche au *Lion-Rouge.*

MARIE. — Comme au *Cheval Blanc* là-bas ?... qu'on t'y connaît même pas !

CÉLESTIN, *coude en avant.* — On m'y connaît pas ? Demande au propriétaire ?... que depuis dix ans je fais ma partie de rams avec.

(*Marie près de la fenêtre ouverte se penche sur la rue.*)

MARIE, *surexcitée.* — Ça y est !... La v'là !... Y a le goutteux avec elle ! Y cherchent au bout de la rue !

CÉLESTIN, *affolé.* — Va-t'en !

MARIE. — En tant que Mame Léon je peux bien rester, voyons !

CÉLESTIN. — Non ! Faut que j'y esplique... Elle attend son septième... Ça y donnerait un choc de te revoir comme ça.

MARIE. — Son septième ! Bravo, le cousin Jules. Demande-z-y un peu sa recette.

CÉLESTIN. — Oui, mais va-t'en !

MARIE. — Je t'avertis, Célestin. Je reviens dans un quart d'heure. Pasce que je veux bien faire Mame Léon, mais je veux pas traîner dans les rues. D'autant que tout ça, c'est des petitesses. (*Montrant du doigt le tableau qui les représente en mariés.*) Et celui-là ?... Tu lui feras-t-y croire aussi que c'est Léon ?

CÉLESTIN, *éperdu.* — Bon sang ! (*Il se précipite, grimpe sur une chaise pour décrocher l'objet.*) C'est coïncé !

MARIE, *attrapant sa couverture à repasser.* — Mets ça dessus !

(*Célestin recouvre le portrait, et descendant.*)

CÉLESTIN. — Ma bonne femme. Merci, mon Dieu.

MARIE. — Oh ! le bon Dieu est pour rien là-dedans, le pauv' cher homme. (*Elle sort par la droite.*)

(*On entend de la gauche la voix de Jules.*)

VOIX DE JULES. — Y a du monde ?...

VOIX DE GRETEL. — Célestin !

CÉLESTIN, *pétrifié.* — J'suis là !

(*Entrent Jules et Gretel. Gretel vêtue d'une rotonde, coiffée du grand nœud alsacien, portant son petit bagage.*)

SCÈNE II

CELESTIN, GRETEL, JULES

GRETEL, *étreignant Célestin.* — T'es vivant, mon trésor ! Y t'es rien arrivé ?

CÉLESTIN. — Et à toi donc, qu'est-ce qu'y t'arrive ?

GRETEL, *d'une traite.* — Ce qu'arrive, c'est qu'y a une voleuse qui s'a infiltrée chez nous pour me faire parler sur not' billet qu'a gagné...

CÉLESTIN. — Y a pas de voleuse, Gretel. C'est cousine Marie qu'est allée chez nous, et que t'as insultée. Après ça, tu peux pas rester ici, chez elle.

GRETEL. — Je te dis que c'est une voleuse, et pas la cousine.

CÉLESTIN. — A preuve qu'elle t'a chipé la voiture à Schuster.

GRETEL. — Hein ?... Qui c'est qui te l'a dit ?

CÉLESTIN. — Marie en personne. Alors, je la connais-t-y, Marie ?

GRETEL, *surexcitée.* — Mais justement ! La femme que je te parle, elle te connaît pas. « Vot' mari, je le connais pas », que j'y ai fait dire.

CÉLESTIN. — Tout ça c'est des idées de femme grosse et des sornettes.

GRETEL, *à Jules.* — Tu l'avais prédit qu'il y croirait pas. Question de flair, il est bête, faut y accorder ça. (*A Célestin.*) Demande-lui, à Jules, comment qu'il l'a jugée, la créature ? Pasce que, faut être honnête, Jules, dans cette affaire-là, y s'est bien conduit.

JULES. — Ouais.

CÉLESTIN, *anxieux, à Jules.* — C'est-y que... tu y as aussi parlé, à Marie ?

JULES, *vague.* — Oh ! quéques mots !

GRETEL, *découragée.* — A Marie, qu'y répète ! « Vot' mari, qu'elle m'a encore dit, c'te femme, y s'appelle Jules » ! Alors, qu'est-ce tu dis de ça ?

CÉLESTIN, *excédé, articulant bien.* — T'as dit à Marie qu'elle était pas Marie. A présent tu dis qu'elle dit que je m'appelle Jules. Alors ce que moi je dis, c'est que faut que t'ailles dormir un bon coup. Et que demain tu t'en retournes. (*Il essaie de l'entraîner.*) Je vais te mener à l'auberge.

GRETEL, *tombant sur une chaise.* — Laisse-moi. La tête me tourne. Et pis j'ai mal au cœur.

CÉLESTIN, *penché sur elle, impatient.* — Ça passe-t-y ?

GRETEL. — Oui. C'est rien. *Elle tapote son giron.*) C'est le nouveau locataire.

JULES. — Peut-elle pas souffler après cent lieues de route ?

CÉLESTIN. — Toi, va chez Mait' Barrat.

JULES. — Y consulte pas la nuit.

CÉLESTIN. — Alors va coucher.

GRETEL. — Je veux d'abord qu'y voye si Marie, c'est la même. Y se fera pas des idées de femme grosse, lui.

CÉLESTIN. — Marie, elle est meilleure que toi, elle est sortie pour qu'y ait pus de mistoufles.

GRETEL, *piquée au vif.* — Si elle est si bien que ça, fallait te marier avec. Pourquoi que tu l'as pas épousée ? Hein ? (*Jules, enchanté, se pétrit les narines, observant Célestin.*) C'te perruche qu'elle dit que tu t'appelles Jules ! Et c'est encore moi que tu crois qu'a la berlue !

CÉLESTIN, *penaud.* — Non, je le crois pas.

GRETEL. — Faut pourtant qu'y en ait une des deux qui l'aye ! Pour m'avoir sorti cette insanité-là, faut que sa tête soye dérangée. Déjà que c'est tout braques, ces Parisiennes.

JULES. — Elle l'est-y, dérangée ?

GRETEL. — D'abord une femme qu'a pas d'enfants, c'est déjà malsain.

JULES. — Elle l'est-y, qu'on en finisse ?

(*Célestin, débordé, esquisse un geste vague.*)

GRETEL, *passionnée.* — Ça y est !... J'ai mis le doigt dessus ?... Y voulait pas le dire !... Oh ! mais alors... (*A Jules.*) Que ça soye au point qu'elle se rappelle pas de son nom quand y a treize ans qu'y mangent ensemble !

CÉLESTIN. — Dis, Gretel...

GRETEL, *à Jules.* — Là, je te remercie de m'avoir amenée. Faut que je l'observe de près, pis que je parle au mari. Pasce que ces toquées-là, ça a l'air de rien, pis... (*A Jules.*) Tu te rappelles la folle de Colmar, douce comme l'agneau, qu'enfonçait des aiguilles dans le crâne des nourrissons ?

JULES, *riant.* — Oui, mais lui, pour ça, y se laisserait pas faire.

GRETEL, *tragique.* — Elle peut y mettre de l'eau de cuivre dans son fricot !

CÉLESTIN. — C'est toi qui l'es, toquée.

GRETEL. — Tu vas reculer ? Viens-tu pas de dire...

CÉLESTIN. — Je dis que, pour avoir une bonne tête, elle craint personne, Marie. Et pis viens, ça suffit. (*Elle lui échappe. Il veut l'entraîner.*)

GRETEL. — A la fin, Célestin, qu'est-ce ça veut dire, tout ça ? Je te connaîtrais pas comme la crème des hommes, y me pousserait des idées. Si tu veux pas qu'é me voye, dis au moins la raison.

CÉLESTIN, *avec douceur.* — Je veux pas qu'elle te voye passe que, Marie, c'est une pauv' femme... et que déjà j'y aie dit que t'attendais ton septième..., ça l'a aigrie, ça y'a fait mal.

GRETEL, *adoucie.* — Eh ben ça, je peux le comprendre.

CÉLESTIN, *encouragé.* — Alors elle te verrait là, portant ton fruit...

JULES. — Celui-là !... Il est bon comme la bête au bon Dieu.

GRETEL. — T'ézagères un peu quand même. Je crois que, pour l'instant, nous deux mon fruit, on fait pas d'esbroufe.

CÉLESTIN. — Y'a aussi qu'elle verrait comme on est amoureux, ça lui ferait gros cœur.

GRETEL. — Elle a-t-y pas Léon ?

JULES. — Y t'a dit cent fois que Léon, c'est un ours, pis qu'est *jamais* là ! Hein, Célestin ?

CÉLESTIN, *gêné.* — Oui.

JULES, *geste onduleux.* — Léon, ma pauvre ?... C'est comme qui dirait qu'il existe pas.

GRETEL, *regardant fixement Célestin.* — Célestin ? Tu serais pas en train de me mentir ?

CÉLESTIN. — J'aurais à te mentir que je serais bien malheureux.

GRETEL. — Mais c'est que justement t'as pas l'air à la noce. (*L'attrapant par son vêtement.*) Regarde-moi un peu... Tu coucherais pas avec ? (*Air excédé de Célestin. En crescendo.*) Toi que je dis toujours que t'es franc comme l'osier, tu m'aurais pas fait ça ? Et à Léon ! que tu manges de son pain ! Réponds.

CÉLESTIN, *le regard errant, mais la voix forte.* — Je réponds que jamais Marie a trompé... Léon. Je le jure sur ta tête..., sur la tête à Raton, sur celle à Minet... (*Il s'éponge le front.*)

GRETEL. — Assez de têtes !... C'est bon. (*Elle le regarde.*) Mais y'a quand même quèque chose que tu dis pas.

CÉLESTIN, *avec une fausse bonhomie.* — Eh ben, ce que je dis pas, je vais te le dire... Marie... je suis son seul rayon de soleil.

GRETEL, *sur la réserve.* — Ouais.

CÉLESTIN. — Elle a jamais eu que moi pour s'épancher. Pis les gosses dans la rue, quand y crient « maman », que ça la fait pleurer, c'est moi que j'y raconte des blagues pour la distraire.

GRETEL, *avec un mouvement d'épaule apitoyé.* — Oui.

CÉLESTIN. — Seulement..., l'honnête femme, que son cœur s'est rabattu sur vous... qu'elle vous dorlote..., qu'elle vous chouchoute, il lui vient pas qu'on peut s'attacher autre part. Alors quand je m'ai marié, sss... c'était dur de lui dire.

GRETEL. — Et depuis que tu y as dit, elle me garde une dent.

CÉLESTIN. — Je dis pas ça..., je dis seulement... que c'était dur de lui dire. Celui qu'on vient lui asséner comme ça : « Ton pauv' bonheur, il est fini... Ton rayon de soleil, c'était encore de trop. Tout ça compte plus. Moi, je me marie. Et débrouille-toi avec ce couteau-là dans le cœur. »

GRETEL, *glapissant, au comble de l'émotion.* — Eh ben si c'était ça, valait mieux lui cacher ! T'avais qu'à pas lui dire !

CÉLESTIN, *avec transport.* — Ma grande !... On se comprend toujours, nous deux. Je lui ai pas dit.

GRETEL, *assommée.* — Hein ?... Elle sait... tu y as pas ?...

CÉLESTIN. — Non.

GRETEL. — Ah ! dis, Jules !... Un coup pareil, c'est trop pour une personne seule !...

JULES, *équivoque.* — Bouh !... Pourrait y avoir pire.

GRETEL, *à Célestin.* — Et en dix ans t'as pas pu m'avertir ?... Alors, et mes enfants ? Elle me croit-y fille-mère ?

CÉLESTIN. — Non, Gretel, j'y ai dit que te... ton mari, ce... c'était Jules.

JULES. — Hô !

GRETEL. — Ça, c'est le bouquet. Ah non ! l'effet que ça me fait...

JULES, *se levant.* — Moi, faut que je me remue pour me changer les idées. (*Il s'arrête devant Gretel, qu'il dévisage gaillardement.*)

GRETEL. — Me regarde pas comme ça !... Je sais plus où j'en suis.

CÉLESTIN, *bonasse.* — Vu ce que ça te fait quand ça change rien pour toi, tu vois ce que ça aurait pu y faire, à pauv' Marie ?

JULES, *il arpente, inspecte.* — Pauv' Marie !... C'est à pas croire. A voir ce petit logis qui respire le bonheur... Le fauteuil à Léon..., sa pipe..., le pot de giroflées ! Tout bien pimpant, coquet ! (*Touchant du doigt la couverture qui recouvre le portrait.*) Y a que ça qu'est pas beau.

CÉLESTIN, *se précipitant.* — Touche pas. Sss... C'est à une comtesse.

JULES. — Quoi donc que c'est ?

CÉLESTIN. — C'est... ? la couverture au petit Dauphin, au Temple. Paraît que ça porte malheur.

JULES, *avec détachement.* — Moi, tu sais, je crains rien. J'ai ma mère qui me protège.

CÉLESTIN, *l'entraînant.* — Vaut mieux pas se risquer.

GRETEL, *à mi-voix.* — Je m'y ferai jamais.

JULES, *qui fouine, prenant un bibelot.* — Oh ! qu'il est mignon, le petit chapeau de l'Empereur ! (*Avec mystère, désignant le portrait recouvert.*) C'est-y pas son portrait, à l'Empereur, qu'est là-dessous ?

CÉLESTIN. — Y a rien, là-dessous, je te dis.

JULES. — Si c'est que tu crains comme fonctionnaire... j'irai pas le dire à Louis-Philippe ! (*Il tient un coin de la couverture et regardant câlinement Célestin.*) Rien qu'un petit coup d'œil ?

CÉLESTIN, *terrible.* — Laisse ça, non de nom ! Ici t'es chez Marie, qui veut pas qu'on y touche.

GRETEL, *se levant brusquement.* — Célestin..., ça va pas. Faut que tu me mènes dehors.

CÉLESTIN, *inquiet de Jules, toujours près du ta-*

bleau. — Mène-la !... Jules va te mener (*A Jules.*) C'est dans la deuxième cour, derrière les tombereaux, près du petit appentis.

JULES. — C'est-y pas en haut d'un pigeonnier, aussi ?

GRETEL, *indignée.* — Jules, y me mènerait au petit coin ? ! (*Prenant le bras de Célestin.*) Allez vite !

CÉLESTIN, *à Jules.* — Prends-la sous l'aut' bras, pour qu'elle aille point chuter.

GRETEL. — Veux-tu qu'y m'aide à trousser mes jupes, aussi ? (*A Jules.*) Reste-là, toi. (*Elle essaie d'entraîner Célestin, mais lui, résolu, à Jules.*)

CÉLESTIN. — ... Va au-devant de Marie.

JULES. — Je suis trop timide.

CÉLESTIN. — Va au-devant, que je te dis.

JULES, *feignant une douleur subite.* — Hou... là ! T'avais raison ! D'avoir touché c'te saleté-là, (*Il désigne la couverture.*) v'là que j'ai quéque chose dans le bras qui me grignote ! Ben, on m'y reprendra pas.

GRETEL, *qui trépigne.* — Vas-tu venir, Célestin ?...

(*Sortent Gretel et Célestin.*)

SCÈNE III

JULES

JULES, *les écoute s'éloigner, puis, vivement, il va tirer la couverture.* — Ouin !... Rrhoûû !... Ma bonne mère... C'est plus beau que le lever du soleil !... O le petit sournois !... Fleur d'orange à la boutonnière ! (*Il monte sur une chaise devant le portrait et s'adressant à l'effigie de Célestin.*) T'as vu double, pauv' trésor ! (*Hurlant.*) Ce coup-là, c'est cuit. Ça y est ! A bibi, la Gretel ! (*Il redescend de sa chaise, après avoir recouvert le portrait.*) On va commencer de rire ! (*Il saute, déchaîné.*) Oh you-youille !... Oh là là !

(*Entre Marie, de droite, portant deux bouteilles.*)

SCÈNE IV

JULES, MARIE

MARIE, *s'arrêtant, sidérée.* — Vous v'là encore en crise ?

JULES, *s'arrêtant.* — C'est la même !... en plus corsé. (*Equivoque, approchant d'elle.*) Bonjour, Mame Célestin.

MARIE, *éperdue.* — Oh ! mon Dieu ! C'est vrai..., vous savez qui je suis ! Où qu'il est mon mari que je le prévienne !

JULES, *en confidence.* — Dans la deuxième cour, derrière les tombereaux, près du petit appentis, en haut d'un pigeonnier.

MARIE. — Hein ?

JULES. — Il a mené ma femme au petit coin.

MARIE, *ahurie.* — Vot' femme ? Mais à la fin, qui que vous êtes ?

JULES. — Moi ?... Je suis le cousin Jules ! le mari à Gretel.

MARIE. — Mais pourquoi vous me l'avez pas dit à Strasbourg ?

JULES. — Histoire de rire un brin.

MARIE. — Et quand je lui ai dit « Vot' mari s'appelle Jules », elle m'a crié après.

JULES. — C'est qu'elle a de la malice !

MARIE. — Mon Dieu Seigneur ! En v'là d'une histoire ! Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?... que Célestin voulait pas qu'on sache...

JULES, *en confidence.* — ... qu'il est vot' mari ?... Je l'ai pas dit à Gretel.

MARIE. — Mais puisque vous saviez que j'étais bien la cousine, pourquoi vous êtes venu ?

JULES. — J'avais affaire ici. Un gros procès.

MARIE. — Ah bon.

JULES. — Pis aussi je grillais de vous revoir, ma mignonne. De voir vot' petit ménage avec vot' Célestin ! (*Il lui prend le menton.*)

MARIE, *le repoussant d'un coup de patte.* — Ah mais, dites donc, cousin ! Passez vot' chemin !...

JULES. — Vous fâchez pas. C'est de la frime. Pour moi, y'a que Gretel. Les autres, c'est de la gnognote.

MARIE. — Pourriez être poli. (*Souriant soudain.*) Pis vous avez raison. C'est comme ça que ça doit être. Alors, ça la fâcherait, la cousine, si elle savait ?

JULES. — Hou là ! ma bonne dame !

MARIE. — Et vous, ça vous fâche pas ?

JULES. — Moi, j'ai pas de mesquinerie.

MARIE. — Surtout que ça changera rien !..., passe qu'on est d'accord pour tout leur laisser, à nos chérubins.

JULES. — Ça, ça me va droit au cœur.

MARIE. — Quand même, dans quoi qu'y s'est embarqué, le pauvre homme. Faut-y être bébête. Pourvu que j'me coupe pas ? Le mieux, c'est qu'on parle d'aut' chose. (*Bruit de voix au dehors.*) Jésus, les v'là ! J'suis-t-y émue.

(*Entre Gretel, suivie de Célestin.*)

(*Les deux femmes, timidement, avancent l'une vers l'autre.*)

SCÈNE V

JULES, CÉLESTIN, MARIE, GRETEL

GRETEL. — Cousine Marie !

MARIE. — Cousine Gretel !

GRETEL. — Vous m'en voulez pas ?

MARIE. — Oh non !

GRETEL. — On s'embrasse ? (*Elles s'étreignent. Célestin, violemment ému. On l'entend déglutir ses larmes.*) Vrai, vous m'en voulez pas ?

MARIE, *montrant ses bouteilles.* — Voyez plutôt ! J'suis été acheter du mousseux pour qu'on trinque. Tiens, Célestin..., débouche.

CÉLESTIN. — Je crois qu'y vaudrait mieux que la cousine aille coucher.

GRETEL. — Je veux boire du mousseux !...

CÉLESTIN. — Tout de suite t'étais pas bien...

MARIE. — Mais de quoi que tu te mêles ? C'est-y tes affaires, ou celles à cousin Jules ?

JULES, *lui pinçant le nez.* — Bois un coup, ma Totoche. Un verre ou deux de mousseux, ça te fera que du bien. (*A Célestin.*) Donne ça, que je débouche.

MARIE, *tout en sortant des verres, voix triste.* — Comment qu'y va, Monsieur Raton ?... pis les autres.

GRETEL, *après une œillade du côté de Célestin.* — ...Oh ! pour aller, y vont. On peut pas dire. Mais les enfants, quel aria ! Sans parler de ce qu'y vous réservent.

(*Marie remplit les verres, puis s'assied à son tour.*)

MARIE. — Souvent, c'est du bonheur.

GRETEL. — Croyez donc pas ça. Tenez ! Des gens qu'on connaît, qu'ont enduré trente ans un choléra de grand-père qu'a bien voulu défunter que l'an passé. Ben, le v'là qui reparaît dans leur cadet, le grand-père. C'est ça, les enfants !

MARIE. — Des fois !... Mais pas toujours.

GRETEL, *avec une chaleur de conviction.* — Des autres fois, c'est pire !... Des vieux amis qu'on a... qui ressassent leur petit Charles... (*Voix modulée par l'émotion.*) un blondinet gentil comme les amours, que c'était... pis caressant ! Ben, le jour de ses vingt ans... (*Piaillant voix suraigüe.*) il a été assassiner... (*L'émotion lui coupe la parole.*)

MARIE, *vivement.* — Par qui ?

GRETEL, *achevant, sans l'avoir entendue.* — ... une rentière !

MARIE, *éberluée.* — Une rentière l'a assassiné ?

JULES, *voix de gouape, détachant les syllabes.* — Non. Le petit caressant, il a été assassiner une rentière.

(*Gretel opine d'un mouvement de tête.*)

MARIE. — Ah ! bon.

JULES. — C'est plus régulier.

MARIE, *à Gretel.* — Ces choses-là, vaut mieux pas y penser.

GRETEL. — Vaut mieux pas y penser quand on a des enfants ! Mais quand on n'en a pas, faut pas se priver, dites ?

MARIE. — Enfin ! (*A Jules.*) A la santé des vôtres, cousin. (*A Gretel en regardant Jules.*) M'sieur Raton, il a les yeux du père !... qu'on croirait qu'on les a arrachés de sa figure.

JULES, *enlaçant et chahutant Gretel.* — T'entends ça, ma Niniche ?

(*Elle le repousse.*)

MARIE, *à Célestin.* — Tu trouves pas, Célestin ?

CÉLESTIN. — ... Non, je trouve pas, Marie.

MARIE, *à Gretel.* — En tout cas, cousine... y seront nos héritiers. C'est décidé comme ça av... avec Léon.

GRETEL, *saisie, et ravie.* — Oh !... C'est trop aimable, cousine ! J'en reste morfondue ! Oh ! ben comment vous dire... (*Se tournant vers Célestin.*) Tu remercies pas, Cél... (*Se rattrapant et criant, vers Jules.*) ... le cas, pourtant, de remercier, Jules.

JULES. — C'est aussi cousin Léon qu'y faudrait remercier.

MARIE, *petite voix.* — Pour le moment, il est pas là. (*Pour couper court.*) Alors, comme ça, vous êtes venu pour un procès, cousin ?

JULES, *désinvolte.* — Oui, oui.

MARIE. — Et vous espérez-t-y gagner ?

JULES, *même ton.* — Haut la main.

CÉLESTIN. — T'étais moins fier l'aut' jour.

JULES. — Je le suis plusse aujourd'hui.

GRETEL. — C'est-y ta mère qui soufflera le verdict aux juges ?

JULES. — Oui, ma femme ! (*Il la saisit vivement et l'embrasse sur le cou. Célestin serre les poings.*)

GRETEL. — T'as même plus besoin de renifleur de crottin.

CÉLESTIN. — De qui ça ?

JULES, *tourné vers Célestin.* — Célestin ?... y dira tout ce que je veux qu'y dise. (*A Célestin, bouffonnant.*) Pas, ma fifille ? Y refuserait, j'aurais plus qu'à me draper dans ma dignité... Tiens !... (*Pinçant la couverture entre deux doigts.*) Dans c'te loque royale, que je me draperais !

MARIE, *vivement.* — Touchez pas !

JULES. — C'est sacré !

MARIE, *minaudant.* — Non !... C'est que ma couverture à repasser, mais c'est une infection, parce que l'aut' jour, que j'avais laissé la fenêtre ouverte, tous les chats du quartier y sont venus pisser dessus !

JULES, *fixant Célestin.* — Tiens ! tiens !

CÉLESTIN, *éperdu.* — Je rigole... pasce que, pour le blaguer, j'y avais raconté...

JULES. — C'est bien, ça, de rigoler. Moi aussi, je rigole. (*A Gretel.*) Et toi, ma belle ?

GRETEL. — J'ai un peu le tournis, à cause du mousseux.

JULES, *allumé, penché sur elle.* — Voyez-vous ça!... coquine !... Que t'es plus jolie que jamais.

(*Gretel le repousse.*)

CÉLESTIN. — Laisse-la. En v'là des manières en société.

GRETEL, *bâillant bruyamment.*) — Aah... J'en peux plus ! (*A Célestin.*) C'est-y loin, ton Lion Rouge ?

CÉLESTIN, *empressé.* — Je vais te mener plus près.

MARIE. — T'y penses pas, Célestin ? (*A Gretel.*) Léon étant pas là, je vais leur donner not' lit. Je coucherai dans le grand fauteuil. Ben, manquerait plus que ça ! (*Tandis qu'elle tire des draps de l'armoire, Célestin secoue Gretel.*)

GRETEL, *voix pâteuse.* — Je veux pas vous déranger.

(*Célestin la fixe, l'air furieux.*)

MARIE. — Me déranger ? ... Mais vous me vexeriez, cousine, en refusant.

JULES. — Ce qu'est offert de bon cœur...

CÉLESTIN. — ... Ecoute, Marie, je crois vraiment...

MARIE, *ouvrant la porte de la chambre.* — Venez voir, cousin. Le lit est pas bien grand, mais quand on est amoureux, ça vaut que mieux, dites ?

JULES, *qui l'a suivie.* — Oh ! C'te petite chambre toute papetée de rose. On va y être comme des rois ! Oubliez pas de vous prendre une couverture. Nous, on prendra celle au pipi de chat.

MARIE, *à Gretel.* — Voyez ! Vot' époux refuse pas, lui !

GRETEL, *à qui Célestin parle à voix basse, se ressaisissant.* — Non. Ça se peut pas, cousine.

MARIE. — Mais au Lion Rouge, que les lits sont pleins de punaises, vous fermeriez pas l'œil.

CÉLESTIN. — Y'a l'auberge des Trois Rois qu'est pas loin, pis bien propre.

MARIE, *gentiment.* — Va coucher, Célestin. Dis au revoir et va-t-en. Non, tiens. Tu vas m'aider à leur mettre des draps propres. (*Elle le charge des draps, se dirige vers la chambre et, se retournant, surprend une mimique désespérée de Célestin.*) Pourquoi que tu gesticules ? (*Un peu nerveuse.*) ... Allez arrive.

(*Sortent Marie et Célestin.*)

SCÈNE VI

GRETEL, JULES

JULES, *frétillant devant Gretel.* — Ho !... dis, ma belle !...

GRETEL, *le repoussant rudement.* — Tu penses quand même pas que je vais te prendre dans mon lit ?

JULES, *en confidence.* — J'ai une peau de satin.

GRETEL. — Je prendrai la cousine ! Tu coucheras sur le fauteuil.

(*De la chambre vient un bruit de querelle.*)

VOIX DE MARIE. — T'en es jaloux, ma parole.

JULES. — Ouh. Mais v'là qu'y se disputent (*Il se rapproche de la porte, tend l'oreille, et revenant.*) — « T'en es jaloux », qu'elle crie. Preuve qu'elle l'est de lui, jalouse ! Et si elle est jalouse...

GRETEL. — Qu'est-ce tu veux insinuer par là, vieux poison ? Que la cousine soye une honnête femme, je le jurerais sur la tête de mon aîné.

JULES. — Et moi, sur ma prop' tête ! C'te petite femme-là, elle est fidèle à son mari..., même quand elle couche avec le tien.

GRETEL, *l'œil sévère.* — Va donc coucher, toi-même... Que t'es gris comme un oison.

(*Retour de Marie, suivie de Célestin.*)

SCÈNE VII

JULES, GRETEL, MARIE, CELESTIN

MARIE, *moins aimable.* — C'est prêt, vous pouvez y aller.

JULES. — Vous avez pas pris de couverture ?

MARIE, *désignant celle qui est au mur.* — Je prendrai celle-là. Vous inquiétez pas...

JULES. — Ça, je le souffrirai pas, cousine.

(*Ils luttent, lui, essayant de prendre la couverture, Marie le repoussant.*)

MARIE. — Laissez donc !

JULES. — Oh mais non !

CÉLESTIN, *intervenant.* — Lâche-la !

(*La couverture est entraînée. Stupeur. Expressions diverses. Gretel pétrifiée.*)

GRETEL. — Qué que c'est que ça ?

JULES, *venimeux.* — C'est le Shah de Perse.

GRETEL. — C'est-y que j'deviens folle ! ?

JULES. — Le Shah et sa chatte.

GRETEL, *dans un cri.* — Célestin.

MARIE, *éclatant.* — A ce cri-là, c'est jugé, qu'elle est ta maîtresse !

GRETEL. — Sa maîtresse ? Vous le répéterez pas !

JULES, *à Marie.* — Dites ! Y se sont mariés à la cathédrale.

MARIE. — Avec mon mari, qu'elle s'est mariée ?

JULES. — Faut être juste ! Elle savait pas.

GRETEL, *glapissant.* — J'ai plus qu'à me jeter dans le Rhin !

MARIE, *de même.* — Moi dans la Seine !

CÉLESTIN, *piteux.* — Je vous suivrai de bon cœur, allez !

JULES. — T'auras qu'à choisir entre la Seine et le Rhin.

(*Gretel et Marie se sont écroulées sur des chaises, chacune à l'extrême bout de la table. Face à face.*)

GRETEL. — L'abomination d'homme ! (*A Marie.*) Vous l'aureriez vu, chez nous... Le bon père de famille dans toute son étendue. On y aurait donné le bon Dieu sans confession, à ce criminel-là !

MARIE. — Et moi, qu'y me disait que j'étais le plus beau fleuron de sa couronne ! (*A Célestin.*) Charlatan.

GRETEL, *après s'être mouchée.* — On m'aurait insinué qu'y m'étais pas fidèle ?... Jamais je l'aurais cru... à le voir quand y me revenait, qu'il était chaud comme braise !

MARIE. — Moi pareil !... Un pur affamé.

GRETEL. — Faut que le diable l'habite. Probable qui nous trompait encore en chemin !

CÉLESTIN, *piteux.* — Jamais je vous ai trompées. Je le jure sur vos deux têtes.

JULES. — Fallait quand même qu'y souffle !... entre sa légitime et sa concubine.

GRETEL. — Tu peux même pas traiter cette dame ainsi, puisqu'y sont mariés.

JULES. — Mais c'est toi, ma jolie, qu'est la concubine.

GRETEL, *hors d'elle.* — Je suis concubine ?... Moi qu'a été bénie par le prêtre..., mère de sept enfants !... V'là ce que t'as trouvé, sale putois ! Ça t'arrangerait bien ? (*A Marie.*) Pasce que vous savez pas, cousine... enfin ? Mame Kluck, que cet individu-là, depuis mon âge de treize ans, y me court après comme un bouc ? Et traître avec ça..., pire que l'autre. Il l'aurait fait exprès de m'amener ici, s'il avait su...

MARIE. — S'il avait su ?... Mais y savait ! Y savait tout !

GRETEL. — Y savait tout ?

MARIE. — J'y ai montré chez vous mon acte de mariage.

GRETEL, *assommée.* — O la vermine ! Qu'en plus, y vous portraiturait comme une vipère à cornes, pour mieux m'énerver.

JULES, *hilare.* — Pour ce qu'est des cornes, chacune a sa paire.

GRETEL, *suffoquée.* — Mais v'là qu'y nous bafoue, ma pauv' dame. (*Montrant Célestin.*) Et cet intrigant-là qui réagit pas !... Ah non ! Si c'est ça, les hommes, c'est encore de trop qu'on en aye un pour deux.

MARIE. — Je pense bien comme vous, Mame Kluck.

JULES, *venimeux.* — Mame Kluck ?... Qui que vous appelez de ce nom ? La seule Mme Kluck, à ce que dit la loi, c'est la première. Elle, c'est rien qu'Mamzelle Kirch.

GRETEL. — Assassin !

JULES, *à Marie.* — Vot' bonhomme est à vous toute seule.

MARIE, *noblement.* — Et vous croyez qu'à moi toute seule j'irais manger le pain de leurs sept enfants ?

CÉLESTIN. — Brave Marie !

GRETEL. — Le vrai cœur d'or !...

JULES. — Ho... o ! Mais y se congratulent ! Halte-

là, les pigeons. Fini de roucouler. De cette heure-ci, faut former deux couples. (*Il rejette brutalement Marie vers Célestin et attire Gretel.*)

GRETEL. — Me touche pas ! C'est pas tes affaires ! Sors d'ici !

JULES, *inquiétant*. — T'as raison. Mes affaires, c'est de porter ma lettre. (*Il la sort de sa poche, la regarde, la retourne négligemment.*) C'te petite lettre au Procureur du Roi.

GRETEL, *voix blanche*. — Qu'est-ce... tu lui veux, au Procureur ?

JULES. — Ce que je lui veux ? Je vais te le dire dans ton tuyau d'oreille. Le Procureur du Roi... j'y parle des petits oiseaux.

MARIE, *dans un cri*. — Y va le dénoncer !

CÉLESTIN. — Le Procureur, si c'est un bon homme, quand y verra le bonheur que je leur donnais...

JULES. — Y t'enverra la Croix des braves ?... Je crois plutôt que c'est les gendarmes, qu'y t'enverra.

GRETEL. — Jules !

JULES, *lui parlant dans la figure*. — Je vous tiens comme deux poulets par le cou ?... V'là mon marché : Je te prends et je le tiens quitte.

GRETEL. — Jules !

JULES. — Tu dis non... Tu l'assis sur le banc d'infamie. Article 340 du Code pénal : L'bigame est puni des travaux forcés. Nouméa ! Cayenne ! Et ayant qu'y parte, on te le ferrera, ton trésor. J'ai vu ça, moi qui te parle. « Hors de chez nous, racaille ! » qu'y crient sur tout le parcours les honnêtes gens.

(*Les deux femmes sanglotent.*)

CÉLESTIN, *avec colère*. — Et toi, propre à rien, qui c'est qui te punira ?

JULES. — Moi, me v'là le caïd. Et je te dis : « Sors d'ici ».

CÉLESTIN. — Je sortirai pas de chez moi !

JULES. — Va retrouver la Palmyre, pisque tu l'as amenée. S'y te faut deux femmes, je te la donne... (*A Marie.*) Avec vot' permission !

GRETEL. — Va-t'en. On n'a pas besoin de toi pour se défendre.

JULES. — Oh ! cette nuit-ci, t'as rien à craindre. Faut que je réserve mes facultés pour Maît' Barras. Allez coucher dans le lit, les femelles. Moi qu'est galant homme, je dormirai dans le fauteuil. Je vais me prendre un oreiller. (*A Célestin.*) Toi, file !... ou je porte ma lettre.

(*Il entre dans la chambre.*)

SCÈNE VIII

GRETEL, MARIE, CELESTIN

GRETEL, *à Célestin*. — Va-t'en.

MARIE. — Va-t'en, qu'on te dit.

CÉLESTIN, *leur ouvrant les bras*. — Adieu, mes pauv' chattes !

(*Mais elles détournent la tête, l'une à droite, l'autre à gauche.*)

(*Sort Célestin.*)

SCÈNE IX

MARIE, GRETEL, JULES

Elles se regardent, hésitantes, et éclatant en sanglots tombent dans les bras l'une de l'autre.

A l'entrée de Jules elles se ressaisissent. Il rapporte un tabouret en guise de rallonge, deux oreillers, une couverture, et prépare sa couchette. Gretel et Marie, longeant le mur, atteignent le seuil de la chambre.

GRETEL, *voix lamentable*. — Passez, Mame Kluk...

MARIE, *même ton*. — Après vous, Mame Kluck.

JULES, *claironnant*. — Dis ?... Oublie pas que j'ai une peau de satin.

RIDEAU

ACTE III

Même décor.

Le lendemain matin. Jules, débraillé sur son fauteuil, les cheveux hirsutes, ronfle sur tous les tons. Au fond de la pièce, près d'un petit fourneau, Marie prépare du café.

Entre Gretel, venant de la chambre, en caraco de nuit et pantoufles. Elle se plante devant Jules et, l'air consterné, le contemple.

SCÈNE I

GRETEL, *à Marie qui redescend pour essuyer la table.* — Non, mais regardez-le...

(*Marie vient le regarder. Jules s'étrangle en ronflant.*)

Aah !... pis entendez-le !

MARIE. — Faut le réveiller. Ou vous aurez pas le temps de lui parler avant qu'y parte.

GRETEL. — Ça servira de rien !

MARIE. — Faut toujours essayer.

GRETEL, *l'appelant avec douceur.* — Jules !... (*Le ronflement devient gazouillis.*)... Le v'la qui fait la fauvette à présent. (*A tue-tête.*) Jules !...

(*Jules se réveille en sursaut, se dresse sur son séant.*)

JULES. — Hein ? Bououh !... Qu'est-ce qu'on me veut ?

GRETEL, *toute douceur.* — Faut que tu te réveilles... Pour aller chez Maît' Barrat.

JULES. — Bououh... Je rêvais de toi. On était contre une meule... Prends-la encore, ma bouche, comme dans le rêve, pour voir ?

MARIE, *vivement, tout en versant de l'eau dans une terrine.* — V'la de l'eau pour vous laver, M'sieur Bopp. Vous mettez pas en retard.

(*Jules essaie d'ouvrir le caraco de Gretel qui se défend.*)

JULES. — Fais pas ta mijaurée ! Cette nuit, faudra bien me les montrer, tes trésors... Que je vais même passer au Pot d'Etain louer not' chambre. (*Marie apporte un bol et du pain. De l'index elle essuie une larme.*) Ah ! pleurez pas dans mon café ! (*Il regarde le bol qu'elle a posé sur la table.*) Eh ben, et pour vous autres ?

MARIE. — On n'a pas faim.

JULES, *il s'assied. A Gretel.* — Tu manges pas ?

GRETEL, *humble et douce.* — J'ai pas envie de manger, Jules. Faut pas beaucoup de cœur pour le deviner. Tu me vois pas dire à mes enfants : « On va quitter papa. On va vivre avec Jules !... » C'est pas possible. Tu me demanderas pas ça !

JULES, *petit temps.* — Non.

GRETEL, *cri de joie.* — Ah !

JULES. — Parce que j'en veux pas, de ta marmaille.

GRETEL, *ton geignant.* — Dis, Jules ? Tu te rappelles pas ce qu'il a fait pour toi, Célestin ? Comment qu'y t'a soigné quand t'avais ta jaunisse ? et qu'il a enseveli ta maman de ses prop' mains ? C'est pas bien, ce que tu fais, Jules... Tu vois pas...

JULES,

tout en se débarbouillant, entonne à tue-tête.

Je vois, autour de cette ta-ble
L'teint fleuri, et chantant en chœur-eur...
Des ébénistes, des fumis-tes,
Des entrepreneurs de bâtis-se...
Que c'est comme un bouquet de fleurs.

(*Il s'essuie la figure et lui caressant le cou.*) Je te tiens par le cou ! Tout à l'heure, je reviens te chercher. Des fois que t'y serais pas ?... Zig ! je porte ma lettre. Tu verrais comme on te l'équiperait, ton trésor. Le carcan au cou..., le boulet au pied..., le fer rouge sur l'épaule... De Profundis !... T'as compris ?

D'ici une heure, nœud sur la tête, prête à me suivre. (*Il met son chapeau, envoie un baiser au portrait et sort en chantant : « Que c'est... comme un bouquet de fleurs ! » Il sort.*)

SCÈNE II

GRETEL, MARIE

GRETEL. — J'ai le cauchemar !... Je vais me réveiller ?

MARIE. — Et si vous le suivez pas, Célestin est perdu !

GRETEL. — Oh ! je deviens folle !...

MARIE, *se pressant les joues, épouvantée.* — Célestin, le carcan au cou !

GRETEL, *s'adressant au portrait.* — Célestin !... qué que t'as fait ? C'est pas croyable ! Un homme qu'on venait de partout y demander son jugement, comme si qu'il aurait été saint Louis sous son chêne !

MARIE. — Si tellement considéré !...

GRETEL. — Avec Rochild en personne je l'aurais pas trompé ! Jamais je m'ai refusée à lui. Alors ?... (*Avec volubilité.*) quand on avait fait le diable à quatre, y s'aurait retenu jusqu'à son retour, ça y'aurait pourtant pas fait de mal, dites ?

MARIE, *estomaquée.* — Comment, y s'aurait retenu ? Eh ben et moi ?

GRETEL, *confuse.* — Oh ! c'est vrai, ma pauv' dame. Excusez ! Je vous vois toujours en Mame Léon.

MARIE. — Quand même !

GRETEL. — Que vous soyez la légitime à mon époux, je peux pas m'y faire. (*Tout en parlant elle entre dans la chambre et en rapporte ses vêtements. Elle s'assied pour se chausser.*) ... Le carcan au cou !... Célestin ! qu'y a pas de meilleur homme sur terre. (*Montrant à Marie une des larges pantoufles d'homme qu'elle vient d'ôter.*) ... C'est ses pantoufles ?

MARIE, *dans un petit miaulement.* — Oui !

GRETEL, *enfilant ses bas.* — Moi qu'avais commencé d'y en faire une paire, en tapisserie..., avec bouquet de muguet sur le dessus, en médaillon... Le boulet au pied qu'il aura... en fait de muguet, si je me livre pas !...

MARIE. — S'y pouvait venir au moins ! Où qu'y peut être ?...

GRETEL. — Oh ! y va bien s'amener... La jalousie le tortille.

MARIE. — Qu'y soye jaloux de vous, je peux pas le supporter.

GRETEL. — Et pourquoi qu'y le serait pas ?

MARIE. — Je sais pas. Quand on a déjà c'te tripotée d'enfants...

GRETEL. — Et alors ? Ça prouve-t'y de la froideur, de faire des enfants ?

MARIE, *gémissant.* — Ho !...

GRETEL, *orgueilleuse.* — Jusque d'un cheval, qu'il l'a été, jaloux ! (*Marie éclate en pleurs.*) ... Ah non ! Recommencez pas ! Déjà je suis-t-énervée d'avoir pas fermé l'œil, qu'sur le matin, en plus, vous avez ronfloté.

MARIE, *pointue.* — Pourriez être habituée, avec Célestin... qu'on dirait le tonnerre qui roule.

GRETEL, *saisie.* — Ben tenez..., que vous le dépeigniez dans ses intimités, ça me fait pareil à vous..., ça me porte au cœur.

(*Elles se regardent, incertaines, puis se tapotant réciproquement les bras.*)

MARIE. — Ah ! dans quoi qu'on se débat !

GRETEL. — Rien nous sera épargné.

(*Palmyre est entrée.*)

•

SCÈNE III

PALMYRE, GRETEL, MARIE

PALMYRE, *doucement.* — Mame Kluck !... (*Gretel s'est retournée.*) Ma pauv' dame !

GRETEL, *avec élan.* — M'zelle Palmyre !

PALMYRE. — M'sieur Kluck est venu chez moi, hier soir. Y m'a tout raconté.

GRETEL. — Hein ?... Vous qui lui disiez : Vot' dame a bien de la chance ! »

PALMYRE. — Ah oui !... Ce que c'est que la vie ! (*Autre ton, désignant Marie.*) Cette dame... C'est son aut' dame ?

GRETEL. — Oui. (*A Marie.*) C'est M'zelle Palmyre, la fiancée à Bopp.

PALMYRE, *ironique.* — Fiancée !

GRETEL. — Oh ! j'y regarde plus de si près ! depuis que me v'là concubine. (*Montrant Marie.*) Et le comble, vous avez vu ? c'est que nous v'là bonnes amies !

PALMYRE. — Ça, il en serait content. Ce qui lui a fait gros cœur, c'est que vous vous avez détournées, hier, quand y vous a ouvert les bras.

GRETEL. — Non mais ?... Veut-y nous y presser vent' à ventre ? Déjà qu'on se retient pour pas se crêper le chignon.

MARIE. — Dites, Madame, comment qu'y va ?

PALMYRE. — Oh ! y fait peine.

GRETEL. — Et nous ?... Fait-on envie ? Moi qu'est menacée par Bopp du Pot d'Etain ! que j'en ai le cœur à l'envers et les sangs retournés. Et à qui je le dois, ce calvaire ?

PALMYRE. — Je dis pas..., mais M'sieur Kluck, c'est quand même un brave homme.

GRETEL, *révoltée.* — Ah ! non !

MARIE. — Faut pas venir nous dire ça !

PALMYRE. — Ben je le dis quand même ! Dans sa situation, un autre s'aurait trotté en emportant le magot. Tandis que lui, ce qu'y veut faire..., ça prouve l'homme d'honneur.

MARIE. — Qu'est-ce c'est qu'y veut faire ?

PALMYRE. — Ce qui veut faire ?... y veut se pendre !

(*Marie se met à glapir.*)

GRETEL. — Criez pas comme ça ! Qu'on croirait que vous le voyez déjà en l'air. (*Là-dessus elle hurle plus fort que Marie.*)

PALMYRE. — Il est là, sus le trottoir. Y veut vous dire adieu.

(*Entre Célestin, qu'elles regardent comme elles regarderaient un fantôme.*)

SCÈNE IV

PALMYRE, GRETEL, MARIE CELESTIN

CÉLESTIN. — Je peux pas vous entendre crier comme ça, mes pauv' poulettes.

(*Il leur ouvre les bras. Elles s'y jettent. Il les referme et les voilà ventre à ventre.*)

ENSEMBLE, *piaillant.* — On veut pas que tu te pendes ! Tu te pendras pas !

CÉLESTIN, *tête haute.* — Le papa que Raton en est si fier, ce papa-là, j'ai pas le droit d'en faire un bagnard.

MARIE. — Sauve-toi dans les Amériques !

PALMYRE. — Ça coûterait gros.

CÉLESTIN, *approuvant.* — Le billet y passerait.

MARIE. — On se débrouillerait !

CÉLESTIN, *avec force.* — Non, Marie. Celui qu'abandonne sa nichée sans pain, c'est un dénaturé. Sans mon billet, je m'aurais même pas reconnu le droit de me pendre. Y m'aurait fallu me débattre en justice... que j'en serais tombé fou.

GRETEL. — Si on se sauvait tous dans les Amériques ?

CÉLESTIN, *secouant la tête.* — C'est pas faisable non plus. J'ai tout retourné. Pour monter sur le navire, y vous faudrait un passeport chacune, avec... autorisation de votre mari.

PALMYRE, *entre ses dents.* — Et ils en voudraient deux, gourmands comme y sont.

GRETEL, *éclatant.* — Et pis quoi encore ? Avec vos ostructions, vous en avez-t-y, vous, un moyen de le sauver ?

PALMYRE, *avec force.* — Ha ! pour ça !... Oui, Mame Kluck !

CÉLESTIN, *terrible.* — M'zelle Palmyre !

PALMYRE. — Mais y veut pas que j'en parle ! y m'a fait jurer !

GRETEL et MARIE. — Y veut pas ? Pourquoi donc ?

PALMYRE. — Pasce qu'y dit que mon moyen, ça serait une canaillerie.

GRETEL. — Contre qui ?

PALMYRE. — Contre Jules ! ! !

GRETEL. — Contre Jules ?... T'as perdu le nord ?... T'irais plonger tout ton monde dans le deuil pour pas faire tort à c'te... ? à cet antéchrist ?

CÉLESTIN. — Une scélératesse, c'est une scélératesse. J'en ai jamais commis et je commencerai pas.

GRETEL. — T'en as jamais commis ?... Et ce que tu nous a fait, c'est pas une scélératesse ?

CÉLESTIN, *timidement.* — Non, ça l'est pas.

ENSEMBLE, *désapprobateur.* — Oh !... Alors ça !... M'sieur Kluck !

CÉLESTIN, *avec autorité.* — Non, ça l'est pas, que je dis. Çui qu'aurait deux légitimes dans la même ville, je dirais le premier que c'est un scélérat. Mais çui qu'est dans un cas... espécial comme le mien et que le bon Dieu en a fait un homme !... même que tous les jours il lui fait sentir... çui-là, entre le code et la loi de nature, y... ben, y fait ce qu'y peut. (*Elles se regardent, l'air stupide.*) C'est bientôt fait de juger !... (*S'énervant.*) Le magistrat, qu'a sa dame dans son lit chaque soir, y s'en occupe-t-y, qu'à partir de Bar-le-Duc je peux déjà pus tenir ? (*Les trois pudiques baissent les yeux et détournent la tête. Baissant le ton.*) M'en faudrait déjà une à Epernay, de couche-toi là !... Et une autre à Nancy. Et combien que je compterais de bâtards sur le parcours ?

PALMYRE. — Le saligaud qui sème des bâtards aux quat' vents, il y tombe pas, lui, sous le coup de la loi.

CÉLESTIN. — Et pour que je m'aie jamais laissé aller à vous tromper, lutiné comme-e je suis par les filles, faut que je soye un brave homme !... qu'à de la moralité.

GRETEL, *suffoquant.* — De la moralité ?

CÉLESTIN. — Et pis du sentiment ! Vu que je t'aurais laissée te marier avec un autre, j'en serais pas où j'en suis.

GRETEL, *radoucie.* — Tu sais bien que je pouvais pas en aimer d'autre.

CÉLESTIN. — Alors sur quoi que tu me disputes ?

GRETEL. — Ah !... je sais plus ! (*Elle s'abat sur lui qui l'entoure de ses bras et l'embrasse.*)

PALMYRE, *attendrie, à Marie.* — Sont-y gentils ! (*Mais Marie, jalouse, s'est détournée.*)

Ah ! bon !... M'sieur Kluck !... y a votre autre dame...

(*Célestin quitte Gretel et tranquillement va prendre Marie dans ses bras.*)

CÉLESTIN. — Là, ma mignonne... Te fais pas de peine. On a assez de malheur comme ça.

PALMYRE. — Entendre ça !... Quand y a cette planche de salut, qu'y repousse !

GRETEL. — Eh ben l'écoutez plus !

CÉLESTIN, *redoutable.* — M'zelle Palmyre...

GRETEL. — Assez ! Célestin. On a le droit de savoir. Après ce que t'as fait, on les a tous, les droits.

(*Célestin, écrasé, va s'asseoir à l'écart.*)

Quoi c'est, vot' canaillerie qui pourrait le sauver ?

PALMYRE, *brandissant une lettre qu'elle tire d'entre ses seins. Avec l'intonation propre aux mélos de barrière.* — Cette lettre de Bopp écrite à ma personne... que ce papier-là tomberait dans les mains de la justice ! Ah ! mes aïeux !

(*Célestin pousse un grognement rauque.*)

MARIE. — Mais comment qu'il vous a écrit une lettre comme ça ?

CÉLESTIN, *éclatant.* — Il lui a pas écrit une lettre comme ça ! Il lui a écrit une lettre de balivernes, le même jour qu'une à moi où qu'y me racontait qu'il avait tué un rat. Qu'avec ces deux lettres-là elle en a fait qu'une !... qu'est propre à le faire monter sur l'échafaud.

GRETEL, *enchantée, à Palmyre.* — Pas possible !... Comment que ça s'est pu ?

CÉLESTIN. — Ça s'est pu...

GRETEL, *violente.* — Tais-toi.

(*Jetant les bras en l'air il va bouder sur son fauteuil.*)

PALMYRE. — Faut dire que votre époux, en route, m'avait conté les nouvelles : Les neveux qu'attaquaient le testament... pis l'histoire de la lettre au rat, qu'en la relisant, M'sieur Kluck avait sauté une page, qu'on savait plus qui qu'était qui de l'oncle ou du rat. Il me l'avait montré dans sa lettre où qu'il savait empatouillé. C'est de là que l'idée m'est venue, quand hier soir je l'ai vu s'amener chez moi ! Dans l'état qu'il était je lui donne un verre de schnick y s'assoupit, terrassé par le chagrin. Je lui tire doucement sa lettre de sa poche, je l'étale sur la table, pis la mienne à côté. J'ôte un feuillet de dedans sa lettre au rat..., je l'entrepose dans la mienne, que je me mets à relire du commencement, à tout-t-hasard. Ah ! ma pauv' dame ! J'ai eu comme-e le vertige. V'là que le feuillet au rat...

GRETEL. — Y se raboutait ?

PALMYRE. — Vous y êtes. Tout s'enchaînait !... comme dans le Pater Noster. (*Après un coup d'œil craintif vers Célestin.*) Si je pouvois vous lire ça !...

CÉLESTIN, *rugissant.* — Je l'entendrai pas deux fois !

PALMYRE. — ... Les aveux de l'assassin, Mame Kluck, à croire qu'on rêve. Le crime par amour, craché ! Enfin, le miracle du ciel, qu'y faut être aveugle pour pas y voir le doigt de Dieu.

CÉLESTIN. — Le doigt de Dieu, y se fourvoie pas dans des ordures pareilles.

(*Il s'avance vers Palmyre. Palmyre s'écarte vivement, d'un geste prompt renfonce sa lettre entre ses seins, la protégeant de ses bras. Célestin, l'empoignant, plonge la main dans son corsage. Piaillements des trois femmes. Gretel et Marie se précipitent, s'agrippent aux bras de Célestin.*)

GRETEL. — Tu vas-t'y fourrager dans ses nichons devant nous ?

(*Un sein de Palmyre jaillit du corsage.*)

Marie. — Ce qu'y nous fera pas voir, cet homme-là, on se le demande.

(*Célestin, penaud, se détourne. Chacun souffle, après ce combat.*)

Palmyre, *se rajustant.* — Ah ben vrai !... Zut, alors !... (*A mi-voix, en le regardant avec une nuance de considération.*) ... Pis l'œil qui s'allumait !...

Célestin, *gentiment.* — Faut plus me contrecarrer, mes poulettes ! Vous feriez usage de ce papier-là, j'aurais à me ranger contre vous, du côté de Bopp. Vous iriez pas m'infliger ce malheur-là ?

Gretel. — On te demande que d'attendre un peu, avant de te pendre.

Célestin. — C'est pas possible, Gretel.

Marie. — Mais on sait jamais ce qui peut arriver...

Célestin, *avec force.* — Ce qui peut arriver, c'est que je voye entrer la maréchaussée pour m'arrêter. (*Voix d'épouvante.*) Plutôt qu'y me faudrait marcher entre deux gendarmes, tout le long de ma rue, sous le regard atterré de M'sieur, Mame Billard... des demoiselles Tarouillis et du papa Loustiau !... (*Il [illegible] son souffle, puis, d'une voix qui s'enfle et tonitrue.*) J'... j'aimerais mieux qu'on m'arrache la peau du ventre !...

Gretel. — Bon. T'énerve pas comme ça !

Célestin. — Non, que j'attendrai pas. Je vais toucher mon argent au guichet de la Loterie, pis je le porterai chez Mait' Binet, qui vous fera tenir les intérêts à Strasbourg... où je voudrais que vous viviez ensemble, en... (*Il avale.*) en famille... Avec ces vingt mille francs-là placés dans les 5 %, qui vous [illegible] mille francs de rentes, je peux m'en aller tranquille. Vous v'là vot' vie durante à l'abri du besoin. (*A Gretel, avec force.*) Et Bopp, tu pourras y cracher à la figure. (*Avec douceur.*) Et le nom de mes enfants sera pas déshonoré. (*Avec dignité.*) Et Célestin Kluck, qu'est assermenté, aura pas produit un faux en Justice.

Palmyre. — Un faux, la lettre à Bopp ! tout de son écriture !

Gretel. — Et sorti de chez Mait' Binet, t'iras te détruire ?

Célestin, *placide.* — Oui. Je serai tranquille que quand ça sera fait.

Marie, *petite voix plaintive.* — Et c'est tout ? T'as rien d'autre à nous dire ?

Célestin, *timidement.* — Si. J'aimerais bien d'avoir une mèche de vos cheveux... que ça m'aiderait, pour mourir, d'en tenir une dans chaque main.

(*Marie va vers un tiroir. Gretel lui fait des signes violents qui l'arrêtent.*)

Marie, *obéissant à l'injonction.* — C'est Mame Lalou qu'a mes ciseaux.

Célestin. — Je vais les chercher. (*Sort Célestin.*)

SCÈNE V

GRETEL, MARIE, PALMYRE

Gretel. — Bon sang, que c'est bête, un homme ! Y a pas !..., faut le tirer de là.

Palmyre. — Y'a que ma lettre pour ça ! Croyez-moi, Mame Kluck, Bopp, on lui lirait ça, vous le verriez ratatiné de peur sa vie durante. Il oserait plus bouger.

Gretel. — Je le sais ! Mais faut que Célestin laisse faire.

Marie. — Jamais y voudra.

Gretel. — Y'a pas de « jamais ». Un homme, ça se retourne. L'homme qu'est braqué, pour en venir à bout, faut le révolutionner. C'est pas du bronze, un homme. (*Se prenant la tête à deux mains.*) Qu'est-ce qu'on pourrait trouver ?

Marie. — Sans son billet, y s'aurait pas pendu, qu'il a dit.

Gretel, *avec dédain.* — Pis après ?

Marie, *timidement.* — Si on se mettait nous trois, on pourrait peut-être lui prendre ?

Gretel, *haussement d'épaules.* — C'est ça ! Pour se retrouver aux quat' coins sur le derrière.

Palmyre. — Quand même ! Y'avait de l'astuce. Seulement je verrais plutôt un gars, pour ce travail-là. (*A Marie.*) Avenante comme vous êtes, y'en a pas un, solide, à vot' commandement, quéque part là, dans le coin ?

Marie, *offusquée.* — Oh !

Gretel, *dans un souffle, comme hallucinée.* — Attendez !... Bougez pas !... Y me pousse une idée. Je le vois, le gars qu'y faut pour le révolutionner.

Marie, *haletante.* — Qui c'est ?

Gretel. — Bopp.

Palmyre. — Oh !... Mame Kluck ! Jamais y s'y frottera.

Gretel, *comme à elle-même.* — Si, qu'y s'y frottera, le cornichon. Je vais te l'entourlouper entre quat'z-yeux... pis lui dicter ce qu'y faut qu'y dise à Célestin, pour... (*Bouche ouverte en o, aspirant fortement.*) le faire esploser de rage qu'y retrouve pas ses morceaux. (*A Palmyre.*) De ce coup-là, vous pourrez la tirer de vos nichons, vot' lettre et l'aplatir avec. Célestin bronchera plus. (*Les voyant échanger un regard consterné, avec colère.*) Vous faites pas des yeux de veau !

Marie. — Mais on sait même pas quand Bopp va revenir, et Célestin veut tout de suite aller se pendre.

Gretel, *singeant Marie.* — « Veut tout de suite aller se pendre ! » Poussez-y l'escabeau sous les pieds, pendant que vous y êtes !... A voir une gnolle pareille, on le comprend qu'y s'aye mis bigame. Ah ! s'il avait eu qu'elle pour l'tirer de là...

Marie, *se rebiffant.* — D'abord, s'il avait eu que moi, il lui serait rien arrivé.

Gretel. — Ça, c'est vrai !... Pas même d'être papa.

Palmyre. — Mesdames Kluck ! Voyons !

Gretel. — Non, mais ! Je vous dis que j'ai une idée. Célestin va se ramener, j'ai pas le temps de m'étendre. Faites-moi confiance, bon sang !

Palmyre. — On demande que ça.

Marie. — Bien sûr.

Gretel, *ardente, passionnée.* — D'abord faut le retenir jusqu'à temps que l'autre arrive. Pis tout ce temps-là, le remuer dans ses fibres... Et bien le câliner, pour l'amolir. Pasce que si y est décidé, à se pendre, c'est pas de gaîté de cœur. Il a pas peur de mourir..., mais ce qui l'ennuillerait... (*Piaulan.*) Ça serait de plus être là !

Palmyre. — Ça peut se comprendre.

Gretel. — En somme faut le balancer dans nos filets, ce gros poisson-là. Vous sentirez bien où je veux l'emmener. Vous aurez qu'à suivre.

Marie. — On vous suivra de son mieux.

Palmyre, *rêveuse.* — Quand même, si vous triomphez, Mame Kluck..., le diable y pourra présenter les armes.

Gretel. — Il est déjà au garde-à-vous. Et pis me découragez pas.

Marie, *prêtant l'oreille.* — V'là Célestin. Je reconnais son pas.

(*Gretel, se laissant tomber sur une chaise, prend une attitude éplorée.*)

Gretel. — Faites pareil à moi, qu'y se voye déjà mort.

(*Les deux autres l'imitent. Concert discret de gémissements.*)

(*Entre Célestin.*)

SCÈNE VI

GRETEL, MARIE, PALMYRE, CELESTIN

Célestin, *saisi, s'arrête un instant, puis.* — Mame Lalou les a pas tes ciseaux, Marie. Elle m'a prêté les siens. (*Il s'approche de Marie à qui il coupe une longue mèche.*)

Marie, *en lamento.* — Ah ! tu peux bien me couper tout ce que j'ai sur la tête !

Palmyre, *à mi-voix.* — C'est plutôt nous qu'on devrait y couper une mèche, en souvenir !

(*Il va à Gretel et lui coupe une mèche.*)

Gretel, *pendant l'opération.* — Dis, Célestin... tu sais-t-y que pour ta corde... Tu l'as pas encore achetée ?

Célestin. — Non.

Gretel. — Faut pas qu'elle soit trop raide. Pasque que trop raide, on souffre plus longtemps, mon gros !

Palmyre, *tragique.* — Paraît que les yeux sont comme espulsés de la tête !

Gretel. — Y saura pas l'acheter ! Je peux quand même pas m'en aller lui choisir !

(*Célestin, impressionné, reste un instant silencieux.*)

Célestin. — Vous tourmentez pas !

Marie, *glapissant.* — Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Célestin. — Vous vous épaulerez, pis vous élèverez les petis. Comme ça, Marie, t'auras quand même des enfants de moi... Pis le petit septième... pour pas trop m'oublier, faudra l'appeler Célestin... ou Célestine...

Gretel. — Oh !... ça sera Célestine, je le sais bien.

Célestin. — Me dis pas ça, Gretel !

Gretel, *ton lamentable.* — ... Blonde aux yeux bleus, qu'elle sera.

Célestin. — Tais-toi.

Gretel, *même ton, en crescendo.* — Jamais elle dira « Papa » !

Célestin. — M'ôte pas mon courage !

Gretel, *glapissant.* — Et Raton le dira plus jamais ! Pauv' Raton !

(*Célestin, au comble de l'émotion, fait entendre un bruit marécageux de larmes avalées, de glouglous, de hoquets.*)

Célestin, *se levant, bouleversé, mais résolu.* — Embrasse-moi, Marie. Ce coup-là, faut se dire adieu. Tu peux te vanter que je t'ai bien aimée, ma petite femme. (*Se tournant vers Gretel qu'il embrasse.*) Et toi, ma grande, tout pareil. Allons, adieu !... courage ! Consolez-vous ensemble... (*Il sanglote à petit bruit.*) Priez Dieu qu'y me pardonne, comme vous me pardonnez. Allez ! Adieu, mes petites veuves !

Gretel, *lui barrant la route.* — Tu vas pas t'en aller dans cet état ?

Célestin. — Le plus tôt sera le mieux.

Palmyre. — Y a du monde sur le devant des portes !...

Marie. — Y-z-iront cancaner partout dans le quartier.

Gretel. — Pour nous autres, t'as pas le droit de te montrer comme ça.

Marie. — Attends de te remettre un peu.

(*Elle le pousse vers son fauteuil Voltaire, où il se laisse asseoir. Gretel lui bourre vivement sa pipe.*)

Gretel. — Tiens..., fume ta dernière pipe.

Marie, *qui a rempli un petit verre.* — Pis bois un petit verre pour te requinquer.

(*Elles sont debout devant lui.*)

Célestin, *il boit, fume, se calme.* — Il est fameux, ce Kirchenwasser.

Marie. — L'an prochain y sera meilleur.

Célestin. — C'est le bois du petit tonneau qui le parfume.

Gretel. — Dis, Célestin ?... faut pourtant qu'on sache... ! Où c'est que tu veux être enterré ?

Célestin, *revenant aux réalités.* — Auprès de vous.

Gretel, *bras au ciel.* — Penser que dans quéques jours y va pourrir en terre !

Palmyre. — Appétissant comme le v'là !

Gretel. — Mon pauv' trésor !

Marie. — Mon Jésus !

(*Elles se jettent à genoux, l'embrassent, l'étreignent, le caressent. Il s'émeut vivement de nouveau.*)

Célestin, *à Palmyre.* — Ah ! C'est dur de quitter ces petites commères-là.

Palmyre. — Et pour elles donc, M'sieur Kluck !

Célestin. — Faut dire qu'on s'aimait plus que les autres ménages. Chaque fois on était comme transportés de se revoir.

Palmyre. — Dame ! y avait pas de monotonie.

Célestin. — Non. (*Rêvant.*) Quand je quittais d'ici, tout le long de la route, je me représentais Gretel et les enfants qu'allaient me sauter au cou, que j'en riais tout seul.

Gretel. — Mon grand !

Célestin. — Pis quand je quittais de là-bas, je pensais à ma brunette..., que j'y paierais une collerette, ou le cirque Médrano.

Marie, *gémissant.* — Ha !

Célestin, *à Palmyre.* — A chaque fois que je remontais dans ma voiture, j'avais qu'une épouse : celle-là que j'allais retrouver.

Gretel, *interloquée.* — L'autre, t'y pensais plus ?

Célestin. — Ç'aurait été... malsain. Au lieu que comme ça, j'étais fidèle à chaque.

(*Elles se regardent, hochant la tête.*)

GRETEL. — Ah non, dites !

MARIE. — Pauvres de nous.

CÉLESTIN, *bourru.* — Y'avait pas de pauvre, y'en avait pour deux.

MARIE. — Ho-o !

(*Gênées, elles se regardent et détournent la tête.*)

CÉLESTIN, *il tire une bouffée de sa pipe et, avec colère.* — Leur Code, y peut bien me qualifier de bigame. Depuis les saignées de l'Empire que les filles sont sus le carreau, qui c'est qui s'en occupe ?... C'est-y leur Code qui les engrossera ?

PALMYRE, *à mi-voix.* — Ça serait du propre.

CÉLESTIN. — Et pour prendre mes fils à la conscription..., iront-y rechercher si j'y étais, bigame ? Et mes six garçons, dites ? A sept, huit petits Kluck qu'y feront chacun, et ainsi de suite... dans cent ans d'ici, à ce que j'ai calculé, j'y aurai donné vingt mille Français de plus à la France... qu'est la mère de la patrie !... Et j'y aurais pas été, bigame, ça y'aurait fait deux divisions de moins !

MARIE, *mains jointes, éperdue.* — Deux divisions !... Pardon, Célestin.

GRETEL, *touchant ses flancs, avec orgueil et crainte.* — Deux divisions !...

CÉLESTIN, *indigné.* — ... Qu'après ça, la « Justice » irait prêter main forte à un salopard qui vise que de culbuter la mère de mes enfants ?... Et ben c'te Justice là, je lui tire ma révérence ! Et je veux pas que de ta vie tu lui reparles, au salopard.

GRETEL, *avec décision.* — Peut-être plus de ma vie, mais aujourd'hui, sûrement.

CÉLESTIN. — Je veux pas qu'y passe ma porte !

GRETEL, *ton pleurnichard.* — Je tâche d'épargner à ta petite Célestine qu'elle soye orpheline et t'irais m'entraver ? (*Avec éclats.*) Faut qu'y le sache au moins, nom d'un chien, que tu veux te pendre. « S'y se pend, tu m'approcheras plus de la vie », que je vais lui dire. Pis je parlerai à son cœur. C'est quand même pas un tigre. « Qui c'est qui t'a soigné, Jules, quand t'avais ta jaunisse ? que je lui dirai. Et qui qu'a enseveli ta maman de ses propres mains ? »

MARIE. — Y s'acharnerait après des affaires pareilles, ça serait plus un chrétien, ça serait le chien enragé.

GRETEL. — Y va pas s'acharner. Qu'est-ce t'en dis, Célestin ?

CÉLESTIN, *ébranlé.* — Possible qu'y s'acharne pas s'y se voit barré de partout. N'empêche que j'aurais pas le billet ! Ha ! S'y trouvait moyen de me l'ôter, ce billet-là...

GRETEL. — Tiens ! gros bêta. Allez boire une canette en face. C'est mieux qu'y me trouve seule en arrivant. Quand vous me verrez lever le rideau, vous reviendrez.

CÉLESTIN, *tapotant la poche de sa veste, ému, naïf, gentil, les regardant.* — Ce billet-là... qu'allait me sauver l'honneur... peut-être qu'y va me sauver la vie ? (*Coup d'œil circulaire, ému.*) De toutes façons, merci, mes bonnes poulettes. (*Gretel lui caresse la tête. Il offre le bras à Palmyre et à Marie, et, digne, les mène vers la sortie. A Gretel.*) A tout à l'heure, ma grande.

GRETEL. — A tout à l'heure, mon grand.

(*Sortent Célestin, Marie et Palmyre.*)

SCÈNE VII

GRETEL

GRETEL. — Saint Célestin..., pis son ange gardien, faites que je réussisse.

(*Entre Jules par la porte de gauche.*)

GRETEL. JULES

GRETEL. — Te v'là déjà revenu ?

JULES. — Baluchon au bras et nœud sur la tête, que je t'avais commandé.

GRETEL. — T'as vu Maît' Barrat ?

JULES, *sombre et furieux.* — Y'a pus de Barrat. Les neveux l'ont déjà embauché, ce vendu-là.

GRETEL, *jouant la terreur.* — Hou ! Yaille, malheureux ! T'as pus Barrat ! Le Maître du Barreau...

JULES. — T'occupe pas. Fais ton baluchon. Où qu'il est, le bigame ?

GRETEL. — En face, à boire une canette.

JULES. — Pourquoi qu'y t'a laissée seule ici ?

GRETEL. — ... Y voulait... (*Geste dédaigneux.*) Y voulait que je te dise qu'y va se pendre.

JULES, *rire féroce.* — Ha ! ha ! Y me prend-t-y pour un communiant ? (*Goguenard.*) Y voulait me faire pleurer ?

GRETEL. — Je savais bien que tu le croirais pas.

JULES. — Troufignon de mon cœur ! S'y se décidait, manque pas de m'appeler, que je le voye tirer la langue. Si t'as rien d'autre à dégoiser...

GRETEL. — Si.

JULES. — Va toujours.

GRETEL. — ... Célestin, j'en veux plus !... Tant qu'à être concubine, j'aime mieux me mettre avec toi.

JULES, *goguenard.* — Et boum, trou là là !

GRETEL. — Tu me crois pas ?

JULES. — Ouh ! Je te crois maligne. Je vois pas encore où tu veux m'emmener...

GRETEL. — Tu me crois pas !

JULES. — Oh ! mais si ! (*Mains jointes, l'imitant dans la scène du début de l'acte.*) « Tu me ferais pas ça, dis, Jules ? Tu me séparerais pas du papa de mes enfants ?... Célestin, je l'aime plus que mes deux yeux... »

GRETEL. — Ce qu'on dit, ça change avec le sentiment. Et le sentiment avec ce qu'on vous fait.

JULES. — Et ce qu'y t'a fait, tu le savais pas tout à l'heure ?

GRETEL. — Ce que je savais pas, c'est comme il allait se comporter ! Un homme qu'a eu ma fleur (*Se frappant le ventre.*) et que je porte mon septième..., tu sais pas ce qu'y veut faire ? L'argent de son billet..., y veut se trotter avec, dans le fond des Amériques ! Ben l'homme qu'agit comme ça, c'est un dénaturé !

JULES, *goguenard.* — Alors de ce coup-là, tu veux te mettre avec moi ?

GRETEL, *ton d'imploration.* — Oui, Jules.

JULES, *narquois, feignant l'enthousiasme.* — Ç. va. (*Lui offrant le bras.*) Je t'offre mon aileron. On va au Pot d'Etain ?

GRETEL. — Dis un peu !... Minute.

JULES. — Ah ! c'était pas le fond de ton sac à malices ! (*Soudain menaçant, brandissant sa lettre.*)

On va au Pot d'Etain, ou je la porte illico chez le Procureur, ma lettre où je le dénonce.

GRETEL. — Tête de blaireau ! Tu crois que je vais partir en le tenant quitte ?... Je veux d'abord son billet !... avant qu'y se trotte avec. (*Jules en reste bouche-bée.*) T'as-t-y envie de nourrir ses sept enfants ?

JULES, *révolté.* — Non mais !...

GRETEL. — D'abord, fière comme je suis, je le supporterais pas ! C'est toi, ce tantôt, qu'iras le toucher, le billet. Et l'argent, elle ira dans ton commerce. Tu me crois-t-y, ce coup-là ?

JULES, *étourdi.* — Ha ! T'es une rude ! Mais dis... Le billet ! C'est pas moi que tu veux que je lui soutire ?

GRETEL. — Et qui d'autre que ça serait ?... Et vite encore ! Je te dis qu'y va se trotter dans les Amériques !

JULES, *effrayé.* — Quand il est colère... y tuerait un bœuf !

GRETEL. — T'es-t-y un bœuf ou un homme ?

JULES, *mâchoire en avant.* — Attends voir à ce soir !

GRETEL. — Les hommes y sont toujours à trembler l'un devant l'autre ! Vu que c'est lui qu'a le plus peur, c'est toi qu'est le plus fort.

JULES. — Hou ! je l'ai bien vu, qu'il avait les foies.

GRETEL. — La chose qu'y faut pas, c'est qu'y se doute qu'on est de mèche. Là, j'en répondrais plus... Y nous écrabouillerait tous les deux ! toi premier. (*Il a l'air songeur.*) Qu'est-ce c'est encore qui te tortille ?

JULES. — C'est... qu'y te plaisait rudement, au lit, ton sagouin.

GRETEL, *éclat de rire, haussement d'épaule.* — Gros serin ! V'la deux ans que je compte les mouches.

JULES. — Je te crois pas.

GRETEL. — Tu veux que je te dise à quoi je pense, pendant qu'il est à se trémousser ?... « Raton, que je me dis, faut que j'y mette une pièce à sa culotte... Flûte ! j'ai pas retenu ma langue de bœuf chez Mme Mouton. »

JULES, *rasséréné.* — Nous deux, ça sera du neuf.

GRETEL, *coquetant.* — Et toi, dis, ta Palmyre ?

JULES, *méprisant superbe.* — Pff ! Palmyre ! (*Voix chavirée.*) Dis, ma niniche..., prends ma bouche...

GRETEL, *l'éloignant, coquette.* — Sitôt que t'auras le billet.

JULES, *pâmé.* — Ah ! t'es féroce.

GRETEL. — Ecoute-moi bien. Tu vas exiger son billet, sous un prétexte. Y va t'agoniser ! Comme t'as de la répartie, tu le traites de tous les noms. (*Enflant la voix.*) Le laisse pas se débiner surtout ! Barre-lui le passage !... en criant que t'hurleras « Au bigame » dans sa rue. En bref, tu l'accules, tu le disloques... jusqu'à temps qu'y soye forcé de lâcher le billet. T'as compris ?

JULES, *tête en avant, fronçont le nez, cherchant son discours. Avec fièvre.* — Oui.

GRETEL. — Alors, vas-y, grand loup. Hardi ! Pense à ce soir... qu'on se mignotera au Pot d'Etain, nous deux.

JULES, *électrisé.* — Ouais !

GRETEL, *soulevant le rideau.* — Tiens, les v'là qui se ramènent. Ah ! je t'avais pas dit !... Y'a la Palmyre avec. Elle décolle plus de Célestin, c'te punaise-là.

(*Entrent Célestin, Palmyre et Marie.*)

SCÈNE IX

GRETEL, JULES, CELESTIN, MARIE, PALMYRE

JULES, *à Célestin, ton de fausse bonhomie.* — Tu t'es bien humecté ? Ça vaut mieux que de tirer la langue. Faut pas faire ça ! C'est pas beau, les pendus. Moi, je t'offre le moyen de retrouver le sourire : Tout ça qui s'est passé depuis trois jours..., on le biffe. On le biffe carrément. Il ne est rien arrivé. De ce coup-là, lundi, le gosier plein de chansons, tu repars sur ta voiture, propriétaire de ta paire de mignonnes, comme devant. Seulement pour qu'il te soit rien arrivé, ma fifille, faut que ton billet, tout de suite, tu le donnes à l'ami Jules.

CÉLESTIN. — Le v'là, ce qu'il a trouvé ! (*Eclatant.*) Sors d'ici, charognard !

JULES. — Oh ! mais ! tâche voir à être poli.

CÉLESTIN. — Y'a pas d'ignominie...

JULES, *déchaîné.* — Ignominie toi-même ! Râclure de fonctionnaire ! Renifleur de crottin assermenté... Père frauduleux ! Que tes mômes s'appellent même pas Kluck..., y s'appellent Kirch !

CÉLESTIN, *frappé au cœur, prenant son chapeau.* — Y s'appellent Kirch ! Adieu, Marie. Adieu, Gretel...

JULES, *lui barrant le chemin.* — On va promener... Bon ! Je vais où c'est que tu vas.

CÉLESTIN. — Tire-toi... ou je te mets en compote.

JULES, *s'esquivant.* — Dans ce cas, passe devant. Je te suis à pas de pigeon. On va le toucher, le billet ? Je t'escorte en musique. « Au bigame !... » que je vais gueuler dans la rue, en te montrant. L'a une brune à Paris, l'a une blonde à Strasbourg, et pis l'a sept merdaillons, tous bâtards, ce paroissien-là.

CÉLESTIN, *hurlant.* — Cœur de fumier... qu'a plus rien du chrétien..., que c'est le chien baveux qu'y faut abattre.

(*Gretel fait à l'adresse de Palmyre de grands gestes entraînants.*)

PALMYRE. — A vot' service, M'sieur Kluck ! J'ai ce qu'y faut pour ça.

JULES, *gouailleur.* — V'là l'aut' grenouille, maintenant. (*Sourire et voix suaves.*) Qu'est-ce t'as, pour m'abattre ?

PALMYRE, *suave aussi.* — Le petit billet d'amour... où tu me décris comment que t'as tué l'oncle !

JULES, *abasourdi.* — Hein ?

GRETEL, *jouant l'épouvante.* — Qu'est-ce vous dites ?

JULES, *à Palmyre.* — T'as reçu un coup de soleil ?

(*Célestin s'assied, les mains aux cuisses, passionné, comme au spectacle.*)

PALMYRE. — Une babillarde où qu'il avoue tout, Messieurs-Dames !... signée de son nom, de Jules Bopp. (*Lui montrant la lettre à distance.*) Tiens ! C'est-y de ton cru ?

GRETEL, *tombant sur une chaise, comme anéantie.* — Il a été tuer l'oncle !...

JULES, *à Gretel, faisant claquer son ongle sur ses dents.* — De ma vie j'ai pas fait « ça » qui tombe sous le coup de la loi.

PALMYRE, *lentement, d'une voix sinistre.* — C'est sous le couperet, qu'elle va tomber, ta tête !... Dans le sang et le panier de son.

JULES. — Faut la mener à l'asile !

GRETEL. — Mais qué que t'as marqué, pour qu'elle dise tout ça ?

JULES. — Pas un mot propre à me nuire.

GRETEL. — Mais quoi !

JULES, *cherchant à se rappeler.* — J'y dis... que j'ai dépensé plus de mille francs pour elle... Que c'est ça qui y'a tapé sur la coloquinte.

PALMYRE, *voix traînante.* — Pleure plus tes sous. Tu vas l'avoir gratis, la Veuve. Gratis, on t'habillera de sapin...

JULES, *effrayé.* — Faut la mener à Sainte-Anne que je vous dis.

PALMYRE. — Tu la verras se dresser dans le petit matin blême, l'Abbaye de Monte-à-Regret, où qu'on te raccourcira.

GRETEL, *feignant l'épouvante.* — Mais lisez-la-nous, sa lettre, au lieu de raconter des affaires pareilles, qu'on en a la peau de poule !

(*Palmyre se fait un refuge de la table. Elle craint pour ses papiers. Célestin, l'ayant compris, se lève et, redoutable, va se poster près d'elle, en sentinelle.*)

PALMYRE. — Ecoutez ça :

« Ma chère Palmyre,

« L'oncle est trépassé. Me v'là riche à Crésus. Depuis que je suis là je rumine tes mauvaises paroles, que je fais rien pour toi et que tu me planteras là. Ce que j'ai fait pour toi, je vais te le dire. Je suis venu pour être en mesure de te gâter encore plus. J'ai enduré pour ça les avanies de c'te vieille carne qui me traitait pire qu'un bestiau... Mais c'est pas tout.

JULES, *en excuse.* — ... que je l'ai quand même soigné comme mon propre père qu'y a, avant !

PALMYRE, *secouant largement la tête.* — Ça, ça y est pas.

JULES, *outré.* — Ça y est pas ? Elle saute des lignes, la punaise !

GRETEL. — Bon. C'est moi que je vais lire, si c'est comme ça. (*Prenant la lettre des mains de Palmyre. Elle prend un autre feuillet.*) « Mais c'est pas tout..., y voulait pas mourir. Je craignais qu'il en réchappe. Alors je m'ai saisi de ma paillasse pour l'étouffer. J'y ai jeté sur le blair et j'ai pesé dessus. Quand je m'ai relevé y bougeait plus. Il était mort. (*Elle prend un autre feuillet.*) Voilà, Palmyre, ce que j'ai fait pour toi. Ton homme qui t'aime à la folie. »

JULES, *éperdu.* — Elle a entortillé ma lettre à Célestin...

GRETEL, *redoutable.* — « Ton homme qui t'aime à la folie... » C'est-y à Célestin que tu l'as écrit ?...

JULES. — Dis...

GRETEL. — Qu'après ça tu venais me déclarer ton amour ?... et qu'entre les deux t'estourbissais ton oncle !

JULES, *à Célestin.* — Le rat... le rat que je t'ai écrit... dis ?... tu... tu l'as, ma lettre ?

CÉLESTIN — S'a envolée.

JULES, *s'affolant.* — Mame Marie... Mame Marie ! Vous qu'êtes bonne et honnête...

MARIE, *royale.* — Des vipères à cornes bonnes et honnêtes, où c'est que vous en avez vu ?

JULES, *se retournant vers Kluck.* — Kluck ! Tu sais bien que jamais je t'aurais vendu !... D'antiquité, on était comme des frères. T'es honnête homme, dis, Kluck ! Alors dis quéque chose, dis ?

CÉLESTIN, *royal, après une bouffée de pipe.* — L'honnête homme... y te dit merde... Et crotte.

JULES, *humble.* — Sois pas rancuneux. J'ai quéquefois mal agi, mais t'as bien déraillé toi aussi du droit chemin..., en te mariant à Gretel.

CÉLESTIN, *dressé, terrible.* — C'est-y toi qu'oserais me juger, sale pâtissier ?... Quand le bon Dieu y me gratifie de son indulgence !

JULES, *timidement sceptique.* — Le bon Dieu, y te gratifie ?...

CÉLESTIN, *tonitruant.* — A preuve que c'est cette union-là qu'il a bénie !

GRETEL, *en a parte, l'œil rond.* — Même qu'il arrête pas de la bénir.

JULES, *larmoyant, s'adressant à tous.* — ... Le vieux, j'y ai fait que du bien. J'y retapais l'oreiller..., j'y touillais de l'eau sucrée... Alors vous me tiendrez pas cette ordure de lettre sur la tête.

(*Gretel prend le portefeuille de Célestin et y place la lettre que lui donne Palmyre.*)

GRETEL. — Mais non. Y va te la garder sur son cœur.

JULES, *criant à Célestin.* — Et s'y t'arrive malheur et qu'on trouve ça sur toi ?

CÉLESTIN. — S'y m'arrive malheur, pour Jules Bopp, ça sera « couic » !

GRETEL. — Va le dénoncer maintenant.

JULES, *hurlant.* — Tas de bandits !... d'assassins !

PALMYRE, *outrée, à Célestin.* — C'est nous qu'est les bandits ? Rendez-moi-la, ma lettre, M'sieur Kluck, et tenez-le bon, le temps que je la porte à la Police.

JULES, *affolé, se jetant aux genoux de Palmyre.* — Non !... Je ferai ce que tu voudras. Je t'achèterai ton fonds de modes. Pis je t'épouserai, Mymire.

PALMYRE, *riant.* — Voyez ? A genoux qu'y me demande ma main !

CÉLESTIN. — Sûr, que tu l'épouseras. Pis dans le même quartier de lune, t'épouseras la Prune.

GRETEL, *sévère.* — Ça suffit, Célestin.

CÉLESTIN. — Vaut mieux deux sûretés qu'une.

GRETEL. — Dis donc ! De là à former une compagnie de bigames, y'a peut-être un pas ?

CÉLESTIN, *à Jules.* — En attendant, déblaie-moi le plancher.

JULES, *effondré, à Palmyre.* — Y me... i. drait... un petit verre de schnick.

PALMYRE. — Tu vas me l'offrir au café. Et ce soir !... on ira folichonner au bal Mabille. Allez ! dis « Au revoir, Messieurs-Dames, la compagnie. »

JULES, *hébété.* — M'sieurs-Dames... compagnie... (*Sortie de Palmyre et de Jules.*)

SCÈNE X

CELESTIN, GRETEL, MARIE

MARIE, *étreignant Célestin.* — Mon amour adoré ! Nous v'là sauvés !

CÉLESTIN, *radieux.* — Marie !

GRETEL, *courant à lui, bras ouverts.* — Mon trésor ! Mon Jésus ! (*Mais Célestin l'arrête, mains en avant.*) Célestin ! Tu me repousses ?

CÉLESTIN, *gêné.* — Oui, Gretel, pasce que...

GRETEL, *dans un cri de désespoir.* — Ça y est !... Mon Dieu Seigneur. Y veut pus être bigame ! (*Geste accablé de Célestin.*) Ben, aie pas peur. Je t'embrasserai pas. Je saurai gagner mon pain.

MARIE, *exaltée.* — Non, Mame Kluck ! C'est pas vous qui se sacrifiera.

GRETEL. — Le droit est pour vous, la légitime.

MARIE. — Non ! La mère avant tout ! qu'elle a le droit sacré.

CÉLESTIN. — Allez-vous pas finir ? Qu'est-ce c'est que vous radotez ? Je voulais seulement pas que vous me caressiez l'une devant l'autre... (*Pudique.*) Qu'ça me gêne et... que ça se fait pas. Vaut mieux que t'aille loger au Lion Rouge, Gretel, jusqu'à ce qu'on reparte. Pisque jamais vous devez plus vous revoir, autant vous quitter de suite. (*Les voyant qui pleurent dos à dos.*) Eh ben ? Pourquoi vous pleurez, maintenant ?

GRETEL. — C'est le coup que j'ai eu.

CÉLESTIN, *à Marie.* — Et toi, Marie ?

MARIE. — C'est parce que je pense que je vais être ici toute seule, pis vous autres avec les petits là-bas.

GRETEL, *s'essuyant les yeux.* — Là, je la comprends, la pauvre.

MARIE, *à Gretel, touchante.* — Tant que je savais pas... Mais à présent que je sais...

GRETEL. — Pardi ! C'est pus possible !

CÉLESTIN, *contrarié.* — Qu'est-ce c'est qu'y aura de changé ?

GRETEL. — Si tu le sens pas, vaut mieux pas t'en vanter. N'empêche qu'après ce qu'on a passé ensemble, et qu'elle s'a écrié « la mère avant tout », je la laisserai pas toupiner seule entre ses quat' murs.

CÉLESTIN. — Alors, qu'est-ce tu veux faire ?

GRETEL. — Faut acheter la petite ferme. Pis qu'elle vive avec nous, en tant que veuve Léon.

CÉLESTIN, *suffoquant.* — J'suis pas un Turc, Gretel ! Et je vivrai pas comme.

GRETEL. — Alors bigame, ça se peut, mais Turc, ça se peut pas ? Ce qui se peut pas, Célestin, c'est qu'on s'épanouirait au milieu de not' nichée, le bigame et la concubine !... et que cet agneau tondu s'étiolerait dans le chagrin. Si tu veux pas être Turc, trouve une autre affaire. Mais laisse-la pas comme ça.

CÉLESTIN, *s'éclairant soudain.* — Qu'est-ce tu dirais d'un petit commerce, Marie ? Je t'achèterais la petite épicerie d'à côté... T'aurais un joli petit baril d'anchois...

GRETEL, *bras au ciel.* — Une femme qu'elle se languit après des enfants, il y offre des anchois !

CÉLESTIN, *exaspéré.* — Mais, bon sang ! je peux-t-y lui en donner, un enfant ?

GRETEL, *pathétique.* — Oui, tu peux !... A preuve que...

MARIE, *pantelante.* — ... que quoi ?

GRETEL, *une longue aspiration. Un temps.* — ... A preuve que mon septième, je vous le donne à partage !... Sitôt sevré, y vous l'apportera.

MARIE, *transportée.* — Mame Gretel !... Oôôh !... que je vous embrasse !...

GRETEL, *ton bourru.* — Pis vous me le rendrez contre un autre. Que jamais vous soyez sans.

CÉLESTIN, *s'asseyant, béat, dans son fauteuil et commençant de bourrer sa pipe.* — Ça, c'est bien, ma Gretel ! Pis ça va te soulager.

Et toi, Marie, tu vois ? Je t'aurais resté fidèle, t'aurais jamais eu cette aubaine-là.

GRETEL. — Entendez ça !... V'là comment qu'y résume. Pis qu'y se rengorge, encore. (*Sévère.*) Ecoute-moi, Célestin. Qu'tu te congratules d'échapper à la Justice, après ce que t'as fait qu'était carabiné, ça peut se défendre. (*S'échauffant.*) Mais s'y faut encore que nous deux on te remercie, de concert avec l'Armée française... ça, ça va pus.

(*Il se lève, penaud, sa longue pipe alsacienne au bout du bras.*)

L'honnête homme qu'a failli, faut qu'y marche la tête basse. Et qu'y reprenne la route droite, même sus le bas-côté. T'as compris ?

CÉLESTIN. — Oui.

GRETEL. — Bon. Alors, avant que tu me mènes au Lion Rouge, viens qu'on t'embrasse. (*Il vient à elle, qui le fait pivoter.*) Ta légitime d'abord ! (*Amère.*) Ton plus beau fleuron.

(*Elle jette un œil sur eux tandis qu'ils s'étreignent, détourne vivement la tête, y revient.*)

C'te gadouille où qu'on est ! Mon Dieu, regardez-nous pas !

(*Le rideau tombe. Quand il se relève, c'est Gretel et Célestin qui s'étreignent, et Marie les regarde, crispée, l'œil torve.*)

RIDEAU

MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK
ET LA CRITIQUE

Germaine Lefrancq est un auteur qui a fait ses preuves. La liste de ses pièces n'est pas très longue, mais elles totalisent un nombre impressionnant de représentations qui témoigne de son savoir-faire et de son emprise sur le public. La première, **Amélie**, fut jouée 250 fois au Théâtre des Variétés (en 1932). La seconde, **Vingt-cinq ans de bonheur**, connut un succès inépuisable au Théâtre Michel qui l'afficha 700 fois (en 1942). Plus récemment, **Les Inséparables**, avec Gaby Morlay, atteignirent 420 représentations au Théâtre de Paris.

Avec sa dernière œuvre **Monsieur et Mesdames Kluck**, que présente Georges Vitaly au Théâtre La Bruyère, Germaine Lefrancq a voulu écrire une pièce gaie. En fait, c'est un vaudeville, « un genre qui a des lettres de noblesse », comme le constate Pierre Marcabru, dans **Arts**. Marcelle Capron, pour sa part, définit la pièce ainsi :

> *Une situation de vaudeville ? Mais non ! Un vaudeville, tout bonnement. Habillé à l'alsacienne : grand nœud papillon, belles jupes juponnantes, gilets rouges, tresses blondes et parler savoureux...*
> Monsieur et Mesdames Kluck *vaut, pour les amateurs du genre, par sa truculence colorée, sa verte gaillardise, ses remarques naïvement comiques ! « Si c'est ça les hommes, s'écrie Gretel dans son parler alsacien, c'est encore de trop qu'on en « ayent » un pour deux ! »*
>
> *Cela vaut surtout par la mise en scène spirituelle de Georges Vitaly, par une distribution où chacun est à sa place, par une interprétation qui sert bien la pièce.*

Le critique du **Journal du Dimanche** en fait un compte rendu précis et concis :

> *Cette nouvelle comédie de Germaine Lefrancq est un vaudeville : Georges Vitaly y excelle dans la mise en scène, Anne-Marie Carrière est une appétissante Alsacienne, Monique Delaroche une comédienne pleine de charme.*



Et Pierre Marcabru affirme, dans **Arts** :

> *Le spectateur heureux ne s'ennuie pas une seule minute, le spectateur ingrat se console en comptant les points d'une mise en scène qui fait preuve d'une diabolique habileté et d'une souplesse de danseuse.*



Il est vrai que **Monsieur et Mesdames Kluck**, selon Jacques Lemarchand, dans **Le Figaro Littéraire**, « a le mérite d'être joué par la troupe comique la meilleure de Paris ». Jugement auquel souscrit Gustave Joly, dans **L'Aurore** :

> *Grâce à l'excellente équipe qu'anime et contrôle Georges Vitaly,* Monsieur et Mesdames Kluck *s'imposent au spectateur : la capiteuse Anne-Marie Carrière, la futée Monique Delaroche et la pétulante Denise Chauvel ; ainsi que le débonnaire et congestif Albert Rémy, l'inquiétant Dufilho et le déluré Paul Gay font passer la rampe à ce vaudeville régionaliste.*



Quant à Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro**, d'une interprétation homogène et brillante, il a voulu détacher les créations faites par Jacques Dufilho et Monique Delaroche :

> *M. Jacques Dufilho, à qui l'on confie souvent le soin d'incarner des personnages odieux, effrayants ou répugnants, emploie toute son intelligence, met toute son application à faire admettre la vilenie résolue de l'individu qu'il représente. Mlle Monique Delaroche, de son côté, se montre vive, spirituelle, drôlatique à souhait. Elle feint avec adresse la plus franche naïveté. Sa fraîcheur est charmante. Bref, elle constitue un des attraits de la soirée.*



Mais c'est au critique de **Juvenal** que nous laissons le soin de porter un jugement définitif sur la comédie de Germaine Lefrancq et la troupe du Théâtre de La Bruyère :

> *Sur ce thème moins invraisemblable qu'il ne le paraît à première vue, l'auteur de* Vingt-cinq ans de bonheur *a imaginé des arabesques ingénieuses, toujours comiques. Le dialogue est étincelant. Le postulat provoquera plusieurs rencontres imprévues, des conflits ahurissants, époustouflants, des revirements toujours burlesques. La scène où ces deux dames Kluck pleurnichent sur leur triste sort avant de se jeter dans les bras l'une de l'autre, va aux nues grâce à la bonne humeur, au naturel, à l'aspect honnête de Monique Delaroche, la « perle » de ce trio conjugal. Anne-Marie Carrière est la rivale coiffée d'un nœud alsacien : elle rayonne de beauté, de gentillesse. Albert Rémy a la carrure de ce postillon vigoureux, écartelé, qui offre ses biceps aux caresses de ses bien-aimées : il cumule avec un bien-être évident. Dufilho a obtenu un petit triomphe en incarnant un traître comique, un Raskolnikoff hilarant. Ses mines simiesques, son trottinement de souris, ses bonds, ses regards féroces et myopes ont mis la salle en joie. La mise en scène de Vitaly crée un rythme allègre qui fait tourbillonner les ravissants costumes 1830, imaginés par Suzanne Delsart ; elle a su renouveler l'agrément, l'aspect délicieusement ridicule des modes Louis-Philippe. En résumé une excellente et amusante soirée.*

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS :

- **LE CHIEN DU JARDINIER,** d'après LOPE DE VEGA, par Georges NEVEUX (Prochaine création du Théâtre Marigny-Jean-Louis Barrault)
- **UNE LETTRE PERDUE,** de Ion Luca CARAGIALE, l'étonnant succès du Théâtre [illegible]che
- **UN MONSIEUR QUI ATTEND,** d'Emlyn WILLIAMS, adaptation d'André ROU[illegible]IN (Comédie-Caumartin)
- **JUDAS,** de Marcel PAGNOL (Théâtre de Paris)
- **CHARMANTE SOIREE,** de Jacques DEVAL (Théâtre des Variétés)
- La prochaine création d'Albert HUSSON, l'auteur de « La Cuisine des anges »

CHARMANTES SOIRÉES

Jacques Deval *aux Variétés*
Cyrano de Bergerac *à l'Équipe*
Diderot *à la Comédie Française*

La nouvelle pièce de Jacques Deval, *Charmante Soirée,* que nous offre le Théâtre des Variétés, est sans précédent dans l'œuvre de cet auteur. On ne peut pas dire, cependant, qu'elle traite un thème nouveau dans le répertoire dramatique universel. Trois personnages : le mari, la femme et l'amant, le triangle éternel.

Et pourtant, sur cette donnée essentiellement traditionnelle, Jacques Deval a réussi à construire une intrigue originale, ce qui prouverait — s'il en était besoin — sa maîtrise peu commune. D'autant plus que Jacques Deval n'a pas cherché à esquiver les difficultés. En dehors des trois personnages signalés, pas de comparses. Pas de changements de décors multiples : l'action se déroule dans un même lieu, l'espace d'une charmante soirée... ou presque. Nous retrouvons-là la fameuse règle des trois unités, règle d'or du théâtre classique français. Cela ne veut pas dire que Boileau, le censeur, ne serait pas surpris s'il avait la possibilité de revenir sur terre... pour se rendre aux Variétés.

Paul Marlotte est un honorable photographe d'art dans une ville de province. Il s'est trouvé une inoffensive spécialité : celle des cartes postales en couleurs, à sujets folkloriques et sentimentaux. Sa femme Solange lui sert de modèle ainsi que son ami, Raoul Jaumier, un jeune professeur du lycée voisin, qui arrondit ainsi ses maigres émoluments de fonctionnaire. A force de poser pour des amants interchangeables en costume breton, vénitien ou andalou, Solange et Raoul finissent par s'abandonner à la tentation de l'amour coupable. Malgré toutes les précautions qu'ils prennent pour ne pas éveiller les soupçons d'un époux débonnaire et confiant, ce sont eux qui tombent dans le piège que leur a tendu patiemment, diaboliquement un mari plus lucide qu'il n'en avait l'air. Eclairé sur les véritables sentiments à son égard de sa femme et de son ami, Paul Marlotte simule un voyage imprévu et un retour inopiné pour surprendre les traîtres.

Il leur a préparé une vengeance démoniaque. Décidé à n'en tuer qu'un des deux, il leur accorde vingt minutes pour désigner eux-mêmes la victime. Puis il se retire. L'on assiste alors à une scène, conduite magistralement, au cours de laquelle ces deux amants passionnés se livrent à la lutte la plus sournoise, la plus vile, la plus immonde qui soit pour échapper au châtiment. Le mari ayant laissé en évidence un poison opportun, ils tentent par toutes sortes de ruses de le faire boire par l'autre. Mais c'est encore un piège. Le poison n'en est pas. Et le mari, dégoûté, écœuré, n'a même plus le courage de jouer son rôle de justicier jusqu'au bout. Il les chasse.

La pièce de Jacques Deval dépasse, par la façon dont elle est traitée, la sempiternelle et digestive comédie de boulevard. Elle a, en outre, l'inappréciable avantage d'être interprétée par un grand acteur, Michel Simon, qui fait du mari désabusé un personnage presque bouleversant. En opposition, Marthe Mercadier et Jean Marsan incarnent deux amants inconsistants et cyniques dans la tradition brillante et extérieure des Variétés d'autrefois. Le décalage entre la conception humaine du rôle de Michel Simon, et celle quasi-vaudevillesque de ses partenaires, déroute un peu le spectateur. Mais, sans doute, la faute incombe à l'auteur qui n'a pas su choisir entre deux formes de théâtre. *Charmante Soirée,* avec Michel Simon, pouvait être une grande comédie, ce n'est qu'une... charmante soirée.

★

Le temps est un terrible juge. Il récompense et il punit. Mais c'est un juge parfois injuste. Combien de chefs-d'œuvre ignorés, d'auteurs méconnus ont été et continuent d'être ses victimes impuissantes ? Aussi ne peut-on qu'applaudir au travail de réhabilitation entrepris depuis plusieurs années par Henry Demay et sa troupe de comédiens amateurs, « L'Equipe », pour présenter des pièces classiques oubliées, qui ne sont pas au répertoire des théâtres nationaux.

Jusqu'ici, l'effort d'Henri Demay a porté sur des ouvrages inconnus d'auteurs connus. Grâce à lui, nous avons découvert *L'Ile de la Raison* de Marivaux, *Les Ressources de Quinola* de Balzac, *Est-il bon ? Est-il méchant ?* de Diderot et, tout dernièrement, *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Consécration définitive de l'utilité de cet effort : la Comédie-Française vient d'inscrire à son répertoire la pièce de Diderot, *Est-il bon ? Est-il méchant ?* qu'elle avait déjà refusée... il y a cent ans.

Cyrano de Bergerac a été tué deux fois. Une première fois, en 1655, à 36 ans, d'une tuile qui s'était détachée d'un toit. Une seconde fois — seconde tuile ! — par Edmond Rostand, en 1897. L'injuste oubli dans lequel l'ont relégué ses contemporains choqués par ses opinions « libertines » n'a pas été plus fâcheux pour sa gloire que le fantoche boursouflé et nasillard imaginé par Rostand. *Le Pédant joué,* exhumé, au bout de trois siècles par « L'Equipe », nous restitue le vrai visage d'un écrivain qui

savait allier à l'originalité de la forme une extraordinaire richesse d'invention.

Je suis persuadé que la comédie de Cyrano de Bergerac ne pourrait pas, aujourd'hui, être donnée intégralement à la scène. Aussi faut-il savoir gré à Jacques Bour et Henry Demay d'avor élagué certaines longueurs et même « traduit » certains passages surchargés de citations latines et de formules désuètes.

Le spectacle qui nous est offert dans le cadre inhabituel de la Gare d'Austerlitz — L'Equipe » est la troupe dramatique des Chemins de Fer français — nous révèle à la fois un auteur et une œuvre. L'auteur c'est Cyrano qui, sous le masque de la farce, fronde l'esprit scolastique de la Sorbonne et se joue des pédants. L'œuvre, c'est cette comédie endiablée où s'agitent, dans une sarabande échevelée, ces personnages classiques qui apparaissent pour la première fois : Granger, le cuistre à la didactique intarissable ; Chateaufort, le matamore dont Rostand se souviendra pour la fameuse « tirade des Nez » ; Corbinelli, le valet maître ès fourberies, dont Molière fera Scapin, et Gareau, le plaideur dont Racine s'inspirera. Ce qui prouve que, pour un auteur oublié, Cyrano ne l'était pas tellement... de ses confrères.

Il n'est pas question de raconter une intrigue qui s'enchevêtre, se perd, se retrouve, dans laquelle les rebondissements foisonnent. On est emporté par cette vie, cette profusion, l'on reconnaît, au passage, les emprunts faits par les autres. La scène de la galère des *Fourberies de Scapin*, par exemple, se révèle, aussi drôle chez Cyrano de Bergerac que chez Molière. Et pour cause !

Soirée divertissante, mais aussi soirée enrichissante, dont il faut remercier les excellents comédiens de « L'Equipe ». Grâce à eux, Cyrano de Bergerac et son *Pédant* gagnent incontestablement à être... joués !

★

« L'Equipe » triomphe encore — je l'ai dit plus haut — à la Comédie-Française... avec *Est-il bon ? Est-il méchant ?* de Diderot, qu'elle nous révéla en 1951. Ecrite en 1781, la charmante comédie du père de l'Encyclopédie aura donc attendu près de deux siècles pour être représentée sur une scène régulière. Il faut croire que la gloire acquise par Diderot comme philosophe et écrivain avait paru suffisante à ses contemporains et leurs successeurs pour qu'on ne l'encombrât pas, en outre, de celle d'auteur dramatique !

Son héros, M. Hardouin, c'est Diderot lui-même. Est-il bon ? Est-il méchant ? Nul ne le sait. Pas même lui. Ses fins sont honnêtes, mais ses moyens douteux. Il prend à rendre service un plaisir trop vif, teinté de perversité. Ne se déclare-t-il pas à un moment : « Hardouin, tu t'amuses de tout, il n'y a rien de sacré pour toi ; tu es un fieffé monstre... Cela est mal, très mal ?... »

Pour aider une jeune veuve, Mme Bertrand, jolie et « enveloppée de vingt aunes de crêpe » il n'hésite pas à se donner pour le père de son enfant. Il ment, il triche pour arranger un procès, il fabrique une correspondance amoureuse qui fait croire à Mme de Vertillac que sa fille doit être mariée d'urgence au jeune homme qu'elle lui refuse, jusqu'ici, obstinément.

A la fin, ses victimes, qui sont aussi ses obligés, s'instaurent en tribunal, et l'acquittent. Est-il bon ? Est-il méchant ? « L'un après l'autre » dira un personnage. Et Mme de Vertillac ajoutera : « Comme vous, comme moi, tout le monde ».

La Comédie-Française a monté la pièce avec tout le soin qu'on lui connaît. La mise en scène d'Henri Rollan est à la fois somptueuse et intelligente. Trop peut être, car en décortiquant à l'excès les personnages, il leur a enlevé de leur spontanéité. Ce reproche s'adresse surtout à son interprétation de M. Hardouin que j'aurais préférée plus primesautière et plus alerte. Il est vrai que j'imaginais dans ce rôle un acteur au physique plus avantageux, justifiant les faiblesses qu'ont pour lui les belles dames de son entourage. De même Lise Delamare force un peu la note dans sa conception du rôle de Mme de Vertillac. Ses éclats de voix et ses exubérances tirent vers la grosse farce un personnage qui doit garder la mesure et le bon ton de la comédie de salon.

Ces menues réserves exprimées, le spectacle présenté par les Comédiens Français, salle Richelieu, est digne de la Maison de Molière devenue, enfin, celle de Diderot...



Je veux signaler, pour terminer, une reprise qui ne manquera pas d'intéresser les vrais amateurs de théâtre : celle de *Pas d'Amour*, d'Ugo Betti au Théâtre des Noctambules, avec Michel Vitold qui révéla la pièce de l'auteur en cette même salle, en 1949. Ugo Betti, prématurément disparu entre temps, a connu depuis d'autres succès, là et ailleurs, avec *L'Ile aux Chèvres* et *Irène innocente*. La reprise de *Pas d'Amour* ne nous fait que mesurer plus profondément le vide laissé par Ugo Betti dans le théâtre européen d'aujourd'hui.

Cette œuvre, pirandellienne d'inspiration et de fond, mais plus brutale et plus moderne de forme, est d'une densité et d'une force de persuasion peu communes. Il est regrettable que son adaptateur français, Maurice Clavel, cédant à son démon familier, ne se soit pas cru tenu de respecter le texte original. Betti y perd et nous aussi.

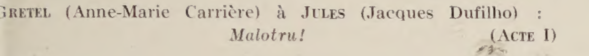
Pas d'Amour est, néanmoins, un spectacle qu'il faut voir. Michel Vitold, Loleh Bellon, Christiane Lenier et François Chaumette en sont les interprètes convaincus et convainquants.

A. C.





GRETEL (Anne-Marie Carrière) à JULES (Jacques Dufilho) : *Malotru!* (ACTE I)



(Monique Delaroche, Albert Rémy, Anne-Marie Carrière) CÉLESTIN : *Merci mes poulettes.* ACTE III.)

UELQUES SCÈNES DE « MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK »

•

SPECTACLES DE PARIS



Voici réunis autour de Georges VITALY (directeur-metteur en scène) et (*à droite*) Germaine LEFRANCQ (l'auteur), les excellents interprètes de *Monsieur et Mesdames Kluck*



Charmante soirée! semblent dire les interprètes de Jacques DEVAL, au Théâtre des Variétés. Comment pourrait-il en être autrement lorsqu'il s'agit de Michel SIMON (mari lucide), Jean MARSAN (amant désinvolte) et Marthe MERCADIER (épouse frivole)?

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DEUX PIÈCES PAR NUMÉRO

LA MAISON DE LA NUIT, de Thierry Maulnier.
LES HUSSARDS, de P.-A. Bréal.
CRIME PARFAIT, de Frederik Knott, adaptation de Roger Féral (*épuisé*).
LA REINE BLANCHE, de Barillet et Grédy.
L'ENGRENAGE, de Jean-Paul Sartre.
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, de Tchekhov.
LES QUATRE VERITES, de Marcel Aymé.
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE, d'Alejandro Casona.
HAMLET DE TARASCON, de Jean Canolle (Prix Tristan-Bernard 1954).
L'HUITRE ET LA PERLE, de William Saroyan.
LE VOYAGEUR, de Maurice Druon.
ZAMORE et **Théâtre dans une bouteille**, de Georges Neveux.
LA MEUNIERE D'ARCOS, d'Alejandro Casona, adaptation d'André Camp.
UN HOMME JUDAS, de Claude-André Puget et Pierre Bost.
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT, de Claude-André Puget.
YERMA, de Federico Garcia Lorca.
PORTRAIT DE FAMILLE, de Paul Gilson et Nino Frank.
RESPONSABILITE LIMITEE, de Robert Hossein.
NUMERO SPECIAL (100 pages) :
LE FANTOME, de Claude Santelli, d'après Plaute.
LES TROIS SŒURS, de Tchekhov.
LA BANDE A BONNOT, d'Henry-François Rey.
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME, d'Oscar Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent.
CECILE OU L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.
L'ECOLE DES VEUVES, de Jean Cocteau.
PRINTEMPS PERDUS, de Paul Vandenberghe.
LE PING-PONG, d'Arthur Adamov.
UN CAS INTERESSANT, de Dino Buzzati, (adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
BELLAVITA, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
LA CONDITION HUMAINE, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
LA MOUETTE, de A.-P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE, pièce inédite de Jacques Perret.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello.
LES FIANCES DE LA SEINE, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure.
LA DEMANDE EN MARIAGE, de A.-P. Tchekhov.
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.
LES SORCIERES DE SALEM, d'Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé.
LIEN DE SANG, de Ramon del Valle Inclan. Version française de Jean Camp.
LE PAVILLON DES ENFANTS, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.
LA MANIERE FORTE, de Jacques Deval.
MATINEE DE SOLEIL, de Serafin et Joaquin Alvarez Quintero.
LE PRINCE D'EGYPTE, de Christopher Fry, adaptation de Thierry Maulnier et P. De Rothschild.
LES PETITES TETES, de Max Régnier, d'après un scénario d'André Gillois.

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 119 :

LE CHIEN DU JARDINIER, de Georges NEVEUX (d'après LOPE DE VEGA)
Prochaine création du THEATRE MARIGNY (Jean-Louis BARRAULT)
SYSTEME DEUX, de G. NEVEUX

ABONNEMENT ANNUEL (20 numéros, 40 pièces)

France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . . . **2.400 fr.**

ALLEMAGNE OCCIDENTALE . .	DM 36	GRANDE-BRETAGNE	3 L. 6
CANADA	10 dollars	ETATS-UNIS	10 dollars

Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :

L'AVANT-SCÈNE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)

par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99

POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE**
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390

POUR LE MAROC : **LE MEUR, 7, cours Lyautey, Rabat**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

Prix : 150 francs

Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 34.482

Le Directeur-Gérant : A. SOREL DE NEUFCHATEAU.